

A portrait of Francyne Nadeau, a woman with short, curly, light-colored hair, wearing glasses and a leopard-print top. She is smiling slightly and looking towards the camera. The background is a soft, out-of-focus brown.

*Francyne Nadeau*

*Le cancer a donné  
un sens à ma vie*

*Témoignage*

*La Caboché*





*Le cancer a donné un sens à ma vie*



*Francyne Nadeau*

*Le cancer a donné un sens à ma vie*

*Témoignage*



Révision

**Jean-Louis Boudreau**

**Dominique Girard**

Mise en pages

**Pyxis**

Photo

**Toulouse Jodoin**

Marieville

Catalogage avant publication de  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
et Bibliothèque et Archives Canada

Nadeau, Francyne, 1946-

*Le cancer a donné un sens à ma vie* : témoignage

ISBN 978-2-923447-40-7

I. Titre.

RC280.C6N32 201 362.196'9943470092  
C2011-940334-X

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2011  
Bibliothèque nationale du Canada, 2011

Éditions la Caboché  
Téléphones : 450-714-4037  
1-888-714-4037  
Courriel : [info@editionslacaboche.qc.ca](mailto:info@editionslacaboche.qc.ca)  
[www.editionslacaboche.qc.ca](http://www.editionslacaboche.qc.ca)

Vous pouvez communiquer avec l'auteure par courriel :  
[franny8@hotmail.com](mailto:franny8@hotmail.com)

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que  
ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.



Je dédie ce livre à mon mari Bertrand, à mes enfants,  
Karine, Pierre et Frédéric. À mes petits-enfants,  
Alexandre, Katherine, Alicia, Xavier, et à  
mon petit ange, placé sur ma route le jour  
où j'ai appris que j'avais le cancer,  
ma belle petite Delphine.

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tous ceux qui, de près ou de loin, m'ont aidée et encouragée pour la réalisation de ce livre. Merci du fond du cœur à tous ceux et celles qui croient en moi.

Je veux sincèrement remercier Lucie et Nicole, qui ont toujours été présentes pour me redonner confiance lorsque la peur et le doute s'emparaient de moi. Merci, mes amies, je vous aime.

J'exprime ma reconnaissance à mon tendre époux pour sa confiance, sa patience et, surtout, pour son amour.

Un gros merci à Olivier et à son épouse, Anne, qui m'ont soutenue et encouragée pour que j'aille jusqu'au bout de mon rêve. Merci pour votre grande générosité à mon égard. Merci, vous êtes des anges !

Merci à mes enfants et petits-enfants, car ils sont ma joie de vivre. Un merci spécial à mon petit ange, Delphine, qui m'a donné le goût de me battre et de vivre. Je t'aime, ma puce, mamie sera toujours là pour toi.

Merci à Dominique Girard, agente littéraire, qui m'a guidée pour la réalisation de ce livre. Efficace, honnête et d'une grande générosité, elle n'hésite pas à partager ses connaissances. Sans son aide, je me serais perdue en cours de route. Au-delà de son travail, Dominique a su toucher mon cœur par sa compréhension et sa simplicité. Je la considère comme une amie. Merci de tout cœur, Dominique, d'être là pour me sécuriser.

## MOT DE L'AUTEURE

Chers lecteurs et lectrices,

J'ai décidé d'écrire ce livre pour venir en aide à ceux qui souffrent du cancer ou d'autres maladies graves.

Je suis une femme ordinaire, qui n'a pas de diplôme en littérature, je vous demande donc d'être indulgents.

Je veux vous raconter mon cheminement personnel à travers les épreuves. Bien sûr le cancer, mais également d'autres difficultés tout aussi exigeantes. Je n'ai pas de remède miracle, car chaque personne vit et fait des choix selon ses croyances. J'ose espérer qu'à travers mon récit, je pourrai toucher un petit coin de votre cœur pour vous donner l'espoir et surtout le courage de continuer à vous battre. La vie vaut la peine d'être vécue.

Mon parcours n'a pas été des plus faciles, j'ai eu des faiblesses et du découragement, mais à chaque fois le Seigneur plaçait un ange sur ma route pour me ramener au bercail.

Il y a des années que je cherche une mission pour venir en aide aux autres et la réponse qui m'est venue est l'écriture. Malgré mes doutes, mes peurs de ne pas être à la hauteur, cette fois j'ose me faire confiance pour apporter un peu de sérénité et de paix dans votre vie.

Sachez que vous n'êtes plus seuls, je suis avec vous dans mon cœur et je vous entoure de Lumière pour vous donner la force de croire en la Vie et en un monde meilleur.

Bonne lecture, mes chers amis.

Je vous aime.

Francyne

## AOÛT 1997

Quelle belle journée ! Je suis de bonne humeur, je décide de faire de la couture, je me sens comme les autres jours et rien ne présage le drame qui viendra frapper bientôt à ma porte.

Il fait beau, Karine sort de la piscine avec mon petit-fils Alexandre. Je tends les bras pour le prendre... lorsque je ressens une douleur lancinante du côté gauche, j'en échappe presque le petit par terre ! Je me retiens pour ne pas crier et surtout pour que personne ne s'aperçoive que j'ai mal, comme à mon habitude. Mais, au fond de moi, la peur vient de s'installer.

Quelques minutes plus tard, la douleur disparaît, mais je ressens une raideur à la jambe gauche, comme si un nerf était coincé. Je ne mets pas ma famille au courant, j'ai bien trop peur qu'on me parle d'aller à l'hôpital. Personne ne semble s'être aperçu de quoi que ce soit, tout est bien.

Durant la nuit, une tempête se déchaîne dans mon corps, j'entends un gargouillement dans mon ventre, comme si un robinet était ouvert. Plus le temps passe, plus j'ai peur. Je suis seule dans mon lit, je suis certaine que tout le monde dort d'un sommeil profond et ne se doute pas de la douleur que je ressens. C'est de ma faute au fond, je ne veux déranger personne. Je me demande si je serai capable

de me rendre à mon travail le lendemain. Le matin venu, je me rends au boulot malgré mon dos courbé, mes yeux cernés par le manque de sommeil et surtout par la souffrance. Plus la journée avance, plus la douleur devient insoutenable. Je dis à ma patronne que je souhaite me rendre au CLSC. Elle me répond que je peux sûrement attendre la fermeture, car il y a beaucoup de travail. Sonnée, sans un mot (ai-je le choix ?), je continue de peine et de misère. À ma sortie du travail, je décide de me rendre à la maison pour aviser les miens que je m'en vais au CLSC. Personne n'offre de m'accompagner, et je pars donc toute seule le cœur bien gros...

En arrivant au CLSC, j'aperçois tout le monde dans la salle d'attente et le découragement m'envahit. Je souffre toujours énormément, j'ai envie de pleurer, mais quelques minutes seulement après mon arrivée, on me demande de me présenter au bureau de l'infirmière. Je m'y dirige d'un pas lent. L'infirmière me regarde ; je ne sais pas de quoi j'ai l'air, mais elle me dit : « Passez de l'autre côté, le docteur va vous voir le plus tôt possible. »

Deux ou trois minutes plus tard, je rencontre le médecin, qui me pose plusieurs questions. Je vois à son regard qu'elle est inquiète... Elle ne veut prendre aucun risque et décide de m'envoyer à l'hôpital de Saint-Jean pour y passer des tests. Je crois qu'ils se feront le lendemain, mais non, c'est tout de suite qu'elle me dit, car c'est urgent. Je commence à trembler si fort, j'ai l'impression que mes os se frottent et craqueront.

Le retour chez moi se fait lentement même si je demeure tout près du CLSC. Me rendre à l'hôpital ne m'enchanté pas du tout, mais je comprends que je n'ai pas le choix, je ne peux pas continuer à avoir si mal. À mon arrivée à la maison, tout le monde semble bien occupé. Je leur apprends

que je dois me rendre à l'hôpital. Je leur montre le papier du docteur, mais personne ne réagit vraiment. J'attends que quelqu'un s'offre pour me reconduire, mais rien ne se passe jusqu'au moment où mon fils dit à son père de m'accompagner. Je sens que je dérange... Je comprends qu'il n'y a rien de plaisant à attendre des heures dans une urgence...

J'arrive vers vingt heures trente, mais ce n'est qu'à minuit que je vois l'urgentologue. Il me fait passer une radiographie puis me demande de me diriger vers la salle no 4 une fois l'examen terminé. Je suis nerveuse, il y a trois ou quatre personnes dans la même salle que moi qui attendent leur tour. Après un temps qui me paraît bien long, le médecin arrive. Il examine mes radios, me jette un drôle de regard et demande : « Voulez-vous savoir ce que vous avez ? » Je fais signe que oui et il répond : « Vous avez une tumeur aux intestins. » Il doit être devenu fou ! me dis-je intérieurement, mais je sais fort bien au fond de moi qu'il dit la vérité. J'ose lui demander si c'est cancéreux : il me répond que, normalement, c'est toujours le cas, et sans plus s'occuper de moi, il demande à l'infirmière de me conduire à la salle de traitement pour me donner les soins nécessaires.

Perdue, anéantie, sous le choc, j'ai de la difficulté à respirer, j'ai besoin d'air ! L'infirmière me parle, mais je ne comprends rien, suis-je devenue sourde tout à coup ? Elle me sourit, j'essaie d'en faire autant, mais mes lèvres sont soudées. L'infirmière me demande de revêtir la fameuse jaquette d'hôpital et de me coucher afin qu'on m'installe un soluté, et surtout qu'on me donne un médicament pour me soulager. Je lui demande d'avertir mon mari, qui est encore dans la salle d'attente. Il est passé minuit et je sais que, le lendemain, il doit se lever tôt pour se rendre à son travail.

On le fait entrer dans la salle où je suis alitée, je vois qu'il a l'air fatigué. Il me demande s'il doit rester avec moi,

je lui dis que non, en espérant qu'il fera le contraire : il se penche et dépose un léger baiser sur mon front... et déjà il n'est plus là. On décide de me transférer en salle d'observation en attendant qu'une chambre se libère, j'y resterai deux jours.

Je crois m'être endormie, je ne me rappelle pas, sûrement que les calmants ont fait leur effet. Arrive un docteur de médecine générale qui prend mon dossier en main, il me demande de choisir un chirurgien. Comme je n'en connais aucun, il me donne trois noms et me dit de choisir. Je réfléchis un peu, je veux le meilleur, mais comment faire quand tu ne connais pas la personne ? J'opte pour André, et je ne regretterai pas mon choix. Lorsque André se présente à mon chevet, je sais que mon choix est bon et que je peux lui faire confiance, son côté humain apporte un baume sur mon cœur meurtri. C'est le premier médecin, depuis mon arrivée, qui prend le temps de m'encourager et de me donner un peu d'espoir.

Je passe plusieurs tests et examens, je me laisse faire, je suis comme un automate, je ne ressens aucune émotion. Jusqu'à présent, je n'ai versé aucune larme, comme si une autre avait pris ma place. Je me suis détachée de mon corps pour ne pas souffrir, car la douleur est omniprésente. On m'apprend que je passerai sous le bistouri le vendredi suivant. Je suis contente, je veux en finir au plus vite.

La veille de mon opération, on essaie par tous les moyens de me faire un lavement, mais, rien à faire, je suis trop bloquée. Dans la soirée, une infirmière vient me voir, je crois que son nom est Gisèle. C'est la première fois que je la vois, elle est toute douce et elle me dit : « Madame Nadeau, il y a de cela dix ans, mon frère a eu le même cancer que vous, soit celui du côlon, et je me suis rendue à l'Oratoire Saint-Joseph pour le remettre entre les mains du

Frère André. Il est encore vivant et en bonne santé aujourd'hui, et j'ai fait la même chose pour vous, je vous ai mise entre les mains du Frère André et je suis convaincue que vous allez vous en sortir. » En me disant cela, elle me tient fermement la main, je sens une chaleur monter en moi. L'infirmière me sourit et sort de la chambre. Pour la première fois depuis mon entrée à l'hôpital, quelques larmes coulent sur mon visage, je me sens moins seule et j'entrevois de l'espoir.

On a dû me donner des somnifères, car j'ai bien dormi cette nuit-là. N'est-ce pas étrange ? Moi, la peureuse, qui réagit de la sorte... même ma fille m'a passé la remarque. Je crois que c'est mieux ainsi, j'évite des crises de panique, j'aime mieux me dire que tout est normal. J'ouvre davantage les yeux et, durant quelques instants, je me demande où je suis. Puis je réalise être dans une chambre à l'hôpital, et que ce matin même je passerai sous le bistouri ! Qu'advient-il de mon corps ? Le chirurgien a mentionné que je pourrais me réveiller avec un sac. Je voudrais quelqu'un près de moi, mais il n'y a personne... Mon Dieu, pourquoi tout cela m'arrive ? ! On m'avise qu'on viendra me chercher dans quelques minutes. J'ai le goût de me sauver, de disparaître à tout jamais ! De toute façon, qui s'en soucierait ? Je me sens seule et abandonnée.

On vient de me donner une injection. Je n'ai plus le choix, la civière est déjà arrivée, il ne me reste plus qu'à me laisser conduire vers mon destin. Je tremble comme une feuille de papier ! Je ferme les yeux pour que personne ne voie la frayeur, mon cœur bat si fort qu'il va sortir de ma poitrine !

Je sens un va-et-vient autour de moi. D'autres gens sont sur des civières dans la même pièce, je me demande s'ils ont aussi peur que moi, peut-être que oui après tout ?

Un fou rire me prend sans aucune raison : il faut que je me raisonne, qu'est-ce que les gens vont penser ? Je vois une personne s'approcher, toute masquée. J'ai peine à la reconnaître, c'est André, mon chirurgien, et il m'adresse quelques mots réconfortants. Je suis contente, je lui prends la main et je la serre très fort. Il me promet que tout ira bien et je décide de lui faire confiance, j'ose même lui sourire faiblement. Il me fait un signe de la main et disparaît.

Je me souviens avoir demandé à ma fille d'être à mes côtés à mon réveil. Si elle se trouve à mon chevet et que je la vois, c'est que je serai toujours vivante ! Elle m'a promis d'être là, et c'est sur cette certitude que je m'endors.



La première chose que je demande en revenant de la salle de réveil, c'est si ma Karine est proche. Elle se penche sur moi: « Je suis là, maman. » Je ressens un tel soulagement que je pleurerais de joie malgré la douleur de plus en plus présente. Merci, ma Karine, d'avoir tenu ta promesse !

Je regarde le soleil se lever, j'entends du va-et-vient dans le corridor. Il est cinq heures du matin, je ne sais pas trop où je suis lorsque je ressens une douleur qui me coupe le souffle. Les souvenirs reviennent vite dans ma tête et la panique s'installe tout doucement. La peur reprend le dessus, je réalise que je suis seule dans ce combat, et je ne sais vraiment pas si j'aurai la force de me battre. Je ne sais même pas contre qui ou quoi me battre, tout ce que je sais c'est que ma vie vient de prendre un autre tournant. Je me sens tellement mal, c'est une vraie souffrance de me savoir seule. Si seulement quelqu'un était à mes côtés pour me tenir la main, me dire que je vais m'en sortir. J'ai si mal que j'ai

envie de crier, je n'ose même pas pleurer et je refuse qu'on me voie verser des larmes.

Une infirmière apporte un bassin rempli d'eau pour que je fasse ma toilette et elle le laisse devant moi. Comment puis-je me laver ? J'ai un tube dans le nez, je suis branchée à un soluté et je ne peux même pas bouger tant la douleur est intense ! C'est plus fort que moi, les larmes coulent, je suis tellement malheureuse. Je ne sais pas quoi faire quand, heureusement, mon fils Frédéric arrive. Il n'en revient tout simplement pas lorsque je lui explique que je dois faire ma toilette toute seule : c'est donc lui, ce matin-là, qui m'aide.

L'avant-midi se passe assez bien, on me donne des calmants et je dors presque tout le temps. On dirait que quelqu'un vient de frôler ma main... j'ouvre les yeux et mon chirurgien est là, tout près de moi. Il explique qu'il a dû m'enlever vingt-quatre pouces d'intestin, ainsi que l'appendice et la rate, qui a éclaté, et aussi quelques ganglions. Nous saurons, après analyse, si c'est cancéreux. Je ne peux pas dire que je suis rassurée... Je tremble tellement à l'intérieur, les douleurs sont de plus en plus fortes et on dirait que je vais perdre le contrôle. La peur de mourir s'infiltré sournoisement dans mon esprit et je réalise que ma vie est peut-être terminée. Je ne veux pas mourir, je suis trop jeune et il me semble que je n'ai rien réalisé de ma vie. Je ne peux pas dire que je suis heureuse, j'ai toujours ressenti un vide immense. Comment arriver à le combler ? Il doit sûrement exister un moyen d'éloigner ce mal de vivre qui m'habite depuis mon jeune âge ? « Mon Dieu, dites-moi quoi faire et, je vous en supplie, laissez-moi vivre ! »

Mes enfants me rendent visite. J'en suis heureuse, mais mon mari ne viendra pas, il est parti en vacances sur la Côte Nord avec son cousin. Je dois dire que notre mariage n'est

pas au beau fixe depuis quelque temps, et il n'a pas jugé important de rester à mes côtés... Ce voyage était prévu depuis plusieurs semaines : il m'a demandé s'il devait l'annuler, et je lui ai répondu que ce n'était pas nécessaire, qu'il devait y aller quand même, et c'est ce qu'il a fait. Je ne peux pas lui donner tous les torts, c'est un peu de ma faute, j'aurais probablement dû lui demander de rester... Je pensais qu'il prendrait cette décision par lui-même, mais ça n'a pas été le cas, il est parti le matin de mon opération et je ne l'ai revu qu'à ma sortie de l'hôpital.

Les nouvelles de mes analyses ne sont pas très bonnes, il y a des ganglions cancéreux et je dois suivre des traitements de chimio par prévention. Tout un choc pour moi ! Quand tu penses chimio, tu imagines la mort de près, en tout cas moi. Les jours suivant cette nouvelle, je me suis laissée aller, je n'avais plus le goût de rien, je faisais semblant devant les autres d'être au-dessus de tout cela. Difficile de me faire à l'idée que j'ai un cancer et que je dois suivre des traitements, je ne sais pas quoi décider...

Enfin, je peux sortir ! Je suis très faible et je ressens encore beaucoup de douleur, mais qu'importe, la plus grande souffrance est dans mon cœur à cause de l'abandon de mon mari. La blessure est grande ouverte, je ne sais pas comment j'arriverai à lui pardonner, j'éprouve beaucoup de colère et de rejet.

Mon père et ma mère viennent me chercher, je me sens comme une petite fille, j'ai presque honte, j'ai une famille à moi et personne n'est là pour me soutenir et être à mes côtés... Pénible de décrire toute cette peine au fond de moi, être abandonnée ainsi par les siens et vivre la maladie en plus, c'est presque trop pour une seule personne ! Je me dis, à ce moment-là, que je serais mieux morte, que je ne dérangerai plus personne.

Le retour à la maison se fait discrètement, je ne sais même pas ce qui m'attend. C'est l'avant-midi, Frédéric est au cégep, Pierre à son travail et mon mari aussi, la maison n'est que silence, mes parents m'installent et repartent. Ma mère m'apportera le dîner, mais je n'ai même pas le goût de manger, je veux juste rester seule pour vivre ma peine. Je regarde autour de moi et il me semble que, durant mon absence, tout a changé. Je me sens comme une intruse. Je me demande ce que l'avenir me réserve, et, surtout, comment je ferai pour retenir mes sanglots quand les enfants seront là. Je suis si vulnérable, je ne veux pas leur montrer ma peur et ma déception qu'ils ne soient pas venus me chercher... Je dois vite me construire une carapace, ce n'est pas trop difficile, j'ai toujours fait cela.

Quand les enfants arrivent, ils sont tellement heureux de me voir, et moi de les retrouver ! Tout se passe bien, on prend le repas ensemble et après ils retournent à leurs occupations. Mon mari arrive un peu plus tard, il demande de mes nouvelles et il part ensuite regarder la télévision dans sa chambre. Je reste seule dans le salon avec ma peine et mon désarroi. Je viens de réaliser que je livrerai mon combat seule, rien n'a changé pour eux, mais ma vie vient de s'écrouler en mille morceaux ! La peur me ronge en dedans, je sais que je ne peux pas retourner à mon travail pour un bout de temps. Je n'ai pas d'assurance salaire, j'ai une auto et la moitié de la maison à payer : que vais-je faire ? Je suis inquiète, je sais que l'assurance-emploi verse quinze semaines pour maladie, je trouve cela ignoble de la part du gouvernement de nous laisser dans la misère et de nous faire vivre tout ce stress, mais je n'ai pas le choix, je dois vivre avec cette réalité.

Je suis à la maison depuis quelques jours, tout se passe assez bien à la condition que je ne prononce pas le mot

cancer. Il faut faire comme si ça n'existait pas et je joue le jeu, ça prend beaucoup de mon énergie, mais j'y arrive. Je commence à prendre du mieux, j'essaie de m'encourager, je marche d'un pas plus assuré, les douleurs s'estompent de plus en plus et la vie continue. Un après-midi, je reçois de la visite et on me demande tout bonnement : « Si tu meurs, est-ce que ton mari va garder la maison ? » C'est comme recevoir un coup de couteau direct au cœur ! Je commence à pleurer, je ne sais pas quoi répondre, c'est trop cruel et j'en veux terriblement à cette personne, car elle vient de me déboussoler complètement ! La colère gronde en moi et je me dis que c'est méchant de dire cela à quelqu'un qui est déjà à terre.

Je ne sais plus si j'ai envie de vivre ou de mourir, je suis comme sur une île déserte, comment faire pour me sortir de là ? Je regarde vivre les enfants et je sens qu'ils ont peur eux aussi. Je réalise qu'ils ont subi un choc et qu'ils ne savent pas trop comment réagir face à la maladie : chacun de son côté vit avec beaucoup d'appréhension pour ce qui est de l'avenir, mais aucun de nous n'ose en parler et ce sera ainsi tout au long de ma convalescence...

À mesure que les jours passent, je ne fais rien pour me sortir de l'état léthargique dans lequel je m'enfonce. Je passe mes journées seule à ruminer et à pleurer, et, le soir venu, je remets ma carapace et tout est pour le mieux, mes proches sont satisfaits et moi je me meurs en dedans... Ma chambre est mon refuge et là seulement je me laisse aller au désespoir. Puis, vient octobre et, un beau matin, je me lève en me disant qu'il faut que je me prenne en main ! Je décide avec détermination que je leur montrerai que je suis capable de m'en sortir. C'est comme un défi, je ne sais pas par quoi commencer, mais je sais qu'il faut que je réagisse, car je suis en train de me laisser mourir à petit feu...

Pourquoi pas une petite promenade dehors ? Je me rends jusqu'au bout de la rue puis je reviens, mais oh que je suis contente ! On dirait que mes forces reviennent, je veux me battre, je crois que la petite guerrière en moi se réveille !

Je reçois de la visite d'une cliente, Claudette, qui vient régulièrement au magasin. Je suis très contente et ça me fait du bien de pouvoir parler avec quelqu'un. Elle m'offre même de me conduire à mes traitements de chimio lorsque j'aurai des nouvelles. Tant de gentillesse de sa part ! Son mari est décédé trois ans auparavant d'un cancer, elle sait donc ce que je vais vivre.

Qu'on s'occupe de moi me fait un bien immense. Je décide d'écrire mon journal, et il devient très rapidement un ami. C'est vraiment thérapeutique, je peux tout lui conter sans jouer à cache-cache et je me délivre de beaucoup de rancœur et de colère : s'il pouvait parler, il en aurait des choses à raconter !

Aujourd'hui, je commence mes traitements de chimio. C'est Sylvie, ma belle-sœur, qui m'accompagne. J'ai vu l'oncologue à mon arrivée, mais je ne me souviens absolument de rien de ce qu'il a dit, une chance que Sylvie était avec moi ! La peur de l'inconnu s'est installée, je ne vois plus rien, je suis sous le choc, je regarde autour de moi et je ne vois que des personnes qui attendent pour leur traitement. Il n'y a rien de bien encourageant là-dedans : une femme sort du bureau du médecin en pleurant, et je crois ma dernière heure arrivée. Voilà, c'est à mon tour d'être appelée pour le traitement. Ça me prendrait une bonne poussée pour avancer, je me sens clouée sur place, on ne contrôle pas la peur et, ce matin, je ne contrôle rien du tout ! Je parviens à faire quelques pas, on m'indique un fauteuil et je vois l'infirmière se présenter avec son attirail. Je dois attendre la pharmacienne qui me parlera avant le traite-

ment. Je prends des pilules contre la nausée et je suce de la glace pour ne pas avoir d'ulcère dans la bouche. On essaie de m'installer la pochette contenant les médicaments, mais, comme d'habitude, mes veines se sauvent et l'infirmière doit se reprendre à trois reprises avant de me donner le traitement. « Ça ne s'annonce pas trop bien pour les prochaines sessions qui se donneront toutes les semaines », me dis-je. Une consolation, je ne suis pas supposée perdre mes cheveux, mais j'aurai bien d'autres effets secondaires...

Les semaines suivantes, c'est Claudette qui m'accompagne et je la remercie du fond de mon cœur. Elle a été d'une patience et d'une générosité sans bornes et je lui dois beaucoup, elle a tout fait pour moi et sans jamais attendre quoi que ce soit en retour. Claudette, tu as été un ange dans ma vie et une source d'espoir. Je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi, merci !

Chaque semaine, nous faisons le même trajet. Je suis de plus en plus fatiguée, je souffre de diarrhée, de douleurs musculaires, j'ai les nerfs à fleur de peau, tous les bruits me dérangent, et ma vision est dédoublée. Il m'est très difficile de vivre cela et le découragement refait surface.

Un après-midi, je reçois un téléphone de Colette, une amie de ma belle-sœur Sylvie. Elle veut me donner des traitements de Reiki et offre de venir me chercher pour la première séance. Je ne sais trop quoi faire, je ne la connais pas et encore moins le Reiki... Mais pourquoi pas, après tout ? Si Sylvie lui a parlé de moi, c'est que ça doit être bien. Elle vient donc me chercher, et notre première rencontre est très agréable. Le Reiki, c'est une méthode de guérison naturelle, simple, efficace, sûre et sans risque, qui utilise l'énergie universelle guidée spirituellement, l'énergie qui pénètre et se répand dans notre univers entier et celui de toutes les choses vivantes. Cette énergie est canalisée à

travers les mains du thérapeute dans le corps et l'aura du receveur. Et Colette, c'est un autre ange placé sur ma route, une femme si généreuse, chaleureuse : une beauté intérieure émane d'elle. Chaque semaine, elle me donne un traitement de Reiki et les outils nécessaires pour reprendre le goût de vivre. Et c'est ce qui arrive ! Mon moral s'améliore et je me surprends à sourire à la vie. J'aime cette femme merveilleuse qui se dévoue sans compter, juste pour rendre les autres heureux. Merci, ma belle Colette, tu as participé à ma guérison, je te dois beaucoup. Elle me parle du Club Santé à Saint-Mathias, dont elle s'occupe en collaboration avec le CLSC. Les rencontres se font à la salle Optimiste chaque lundi de neuf heures à onze heures. Souvent, nous avons le privilège de recevoir des conférenciers qui nous parlent de santé, du bonheur, etc. C'est très enrichissant et je fais la rencontre de gens stimulants. C'est motivant de côtoyer des gens qui souhaitent avancer dans la vie et pensent positivement. J'aime faire partie de ce groupe, je ne suis plus seule. Tous les lundis, je suis donc au rendez-vous. Ma vie s'enrichit. Personne ne s'est aperçu que je souffre d'un cancer, je suis le clown du groupe, je suis bonne pour faire rire quand ça va mal ! Parfois, je pourrais chanter *le clown est triste*. Je vais quelques fois au Havre d'Espoir, un groupe qui vient en aide à ceux qui, comme moi, ont le cancer. Je fais de belles rencontres, mais je ne suis pas la personne qui se confie devant les autres, pas question de leur dire ce que je vis...

Au Club Santé, je fais la rencontre de René, Elaine et Lucie, qui deviennent des amis formidables et qui m'aident à traverser les moments difficiles. Merci, mes amis, pour votre patience, votre générosité et pour votre amour inconditionnel, je vous aime ! Dieu vous a mis sur ma route pour m'aider à traverser mes épreuves.



## L'ACCIDENT DE MON FILS

Nous sommes le 8 novembre 1997. Je me sens bien depuis quelques jours, et sur la bonne voie. À la maison, on peut dire que ça va, chacun fait sa petite affaire, tout le monde est content. Je suis habituée, je ne pose plus de questions et j'accepte de vivre cette vie même si je la trouve monotone. Maintenant que je me suis fait des amies, je trouve la situation plus facile et je ressens moins de colère et d'abandon. Mes fils Pierre et Frédéric demeurent avec nous et je suis heureuse qu'ils soient près de moi, ils sont mes bouées de sauvetage. Mon mari fait de son mieux pour nous faciliter la vie. J'accepte ses efforts, mais le cœur n'y est pas. On ne se parle presque pas, le strict nécessaire et pas plus. Faire semblant d'être heureuse avec lui est au-dessus de mes forces. Je dois dire qu'il m'aide dans la maison et, quelques fois, il cuisine, mais je ne peux lui pardonner de m'avoir laissée seule et je rumine tout cela au fond de moi.

Il est environ seize heures trente, je parle à ma sœur au téléphone. Elle demeure tout près de Québec. Tout à coup, j'entends les sirènes de deux ambulances. Je dis à ma sœur qu'il doit y avoir un gros accident tout près de chez nous et je continue à jaser avec elle.

À dix-sept heures Frédéric revient du travail. Il me salue et file directement au sous-sol où se trouve sa chambre. À

un moment donné, je vois des amis de Pierre qui arrivent chez nous, je trouve cela bizarre, car Pierre m'a téléphoné, avant que je parle à ma sœur, pour m'avertir qu'il ne serait pas là pour le souper. Je ne sais pas pourquoi, mes antennes se mettent sur le mode réception... Je ne me sens pas bien du tout, j'essaie de me raisonner, mais c'est plus fort que moi.

Je n'ai pas le temps de me poser davantage de questions lorsque je vois mon Frédéric, suivi des amis de Pierre, monter l'escalier et me rejoindre au salon. À son air, je vois que quelque chose ne va pas. Il n'a pas besoin de parler, je sais qu'il est arrivé quelque chose à mon Pierre. Frédéric m'apprend qu'il vient d'avoir un accident d'auto avec son ami Christian sur le chemin des Hurons et que c'est grave. Je me raidis comme si on venait d'introduire des barres d'acier partout dans mon corps. J'ai l'impression d'être sortie de mon enveloppe corporelle pour faire place à un étranger qui m'habite. Comme un robot ! Je n'entends plus rien, je n'ai aucune réaction, la seule idée que j'ai en tête, c'est de me rendre à l'hôpital le plus vite possible. J'appelle ma fille qui demeure à Chambly. Frédéric et moi passons la prendre et nous voilà en route pour l'hôpital. Je ferme les yeux et tout le long du chemin je me répète tout bas : « Dieu ne m'enverra rien que je ne peux supporter. » Je me rattache à cette certitude jusqu'à mon arrivée à Saint-Jean.

Tout de suite, nous nous dirigeons vers l'urgence le cœur battant ; je marche d'un pas décidé, comme une lionne qui veut protéger son petit. Quel choc quand on aperçoit l'ambulance qui se prépare à partir avec un des blessés ! Mes pieds ne veulent plus avancer... Frédéric s'informe et on lui dit que c'est l'ami de Pierre qu'on transfère à l'hôpital Charles Lemoyne. Je me sens un peu soulagée même si j'ai de la compassion pour son ami. L'important, pour moi en ce moment, c'est de voir mon fils !

On nous conduit dans un petit salon en attendant que le médecin vienne nous donner des nouvelles. Mon Dieu que le temps semble long ! J'imagine toutes sortes de scénarios dans ma tête, je commence à étouffer, il faut que je marche, je veux voir mon fils ! Pourquoi le médecin tarde-t-il à nous donner des nouvelles ? Les amis de Pierre sont tous là avec nous, ils essaient de m'encourager, mais je n'en peux plus ! Au bord de la crise de nerfs, je me dirige vers l'agent de sécurité et je dis que je veux voir le médecin tout de suite. Il me promet de l'aviser. Je retourne donc au salon et, après une quinzaine de minutes, je vois apparaître le visage du médecin. Quand je le regarde, je réalise que c'est le même urgentologue qui m'avait appris que j'avais le cancer. Je me lève d'un bond, je m'approche de lui et je lui dis : « Tu m'as donné un choc une fois, il n'est pas question que tu m'en donnes un autre. » Je suis certaine qu'il ne sait pas de quoi je parle et surtout il doit me prendre pour une folle ! Qu'importe ce qu'il pense, je veux voir mon fils et j'y tiens, je suis prête à défoncer les portes ! Je ne sais pas s'il a pitié de moi, mais il me dit qu'il va approcher la civière pour que je puisse le voir. Selon le médecin, Pierre n'a rien de grave : coupures, contusions, et il le garde pour la nuit en observation.

Finalement, Pierre est là avec ses lacérations au visage, souffrant. J'ai envie de hurler, je me retiens, mais je sais déjà au fond de moi que les blessures sont plus profondes que ce que le médecin veut me laisser croire. Le lendemain matin me prouvera que j'ai eu raison. Je dois signer une autorisation pour qu'on l'opère, à cause d'une hémorragie. On lui fait l'ablation de la rate ; un poumon est perforé, des côtes sont cassées et Pierre souffre d'une entorse cervicale. Et des blessures un peu partout, difficile de tout détailler. J'attends avec Karine que le chirurgien sorte de la salle

d'opération. Nous sommes inquiètes et essayons de nous le cacher mutuellement, pas facile dans une telle situation... Enfin, le voilà qui se dirige vers nous : l'opération s'est bien déroulée, son état est critique et Pierre restera aux soins intensifs. Je regarde ma fille avec découragement, j'ai de la difficulté à l'accepter, j'ai tellement peur de le perdre tout à coup ! Je ferme les yeux et j'essaie de mettre en pratique les pensées positives que j'ai apprises, il faut que je sois forte, il a besoin de moi. On nous avertit que nous pouvons le voir aux soins ; lorsque je l'aperçois là sur cette civière avec le respirateur, des tubes sortant d'un peu partout, je ressens une douleur atroce au cœur, j'ai envie de crier, je ne sais plus quoi faire, c'est trop ! Dieu ne m'a pas écoutée, il m'envoie une épreuve que je ne peux supporter et je sens la colère m'envahir. Je suis révoltée ! Qu'est-ce que j'ai fait de mal pour mériter tout cela ? Évidemment, je ne reçois aucune réponse.

Le retour à la maison n'est pas agréable : je rumine de colère, je n'ai surtout pas le goût de parler, je m'enferme dans ma chambre et je laisse aller ma peine. J'ai l'impression que je ne pourrai plus arrêter de pleurer, j'ai mal à la tête, comme si quelqu'un m'enlevait la calotte crânienne. C'est si douloureux ! Je crois que je vais mourir. Je me laisse tomber sur le lit, à bout, en souhaitant ne plus souffrir...

Je regrette d'en avoir voulu à Dieu et je me sens coupable. Je ne sais pas comment j'ai fait pour m'endormir, mais il s'est passé quelque chose de bizarre durant la nuit : je ne sais même pas si c'est un rêve ou la réalité, car j'ai vu Pierre dans mon ventre, ensuite à sa naissance et ensuite à tous les stades de la vie jusqu'à aujourd'hui. Je l'ai bercé, cajolé, serré sur mon cœur, je me souviens même d'avoir supplié Dieu de me laisser mon enfant. C'est si réel que je sens son souffle. Je l'ai vu aussi sur sa civière aux soins

intensifs, il pleurait et m'appelait, je l'ai entendu prononcer maman... Je me suis réveillée vers trois heures du matin avec une nausée. Je me suis rendue en vitesse à la salle de bain. J'ai tellement vomi, puis je me suis assise par terre et j'ai passé le reste de la nuit dans cette position, car bouger m'était intolérable.



Il faut que je me prépare, j'ai un traitement ce matin et Claudette sera là dans quelques minutes. Je ne suis pas trop belle à voir, je me fais peur à moi-même ! Je réussis tant bien que mal à me préparer et nous voilà parties. Claudette s'aperçoit que je ne vais pas bien, elle garde le silence et je suis reconnaissante qu'elle me comprenne et me respecte si bien.

À l'arrivée à l'hôpital, le personnel et l'oncologue sont au courant pour mon fils. On essaie de me donner mon traitement, mais, rien à faire, les veines éclatent et, après plusieurs essais, on décide de me donner congé, je suis trop stressée et tendue.

Je me dépêche d'aller au chevet de mon fils. Il semble un peu mieux ce matin. Il me regarde avec ses yeux tristes, ça me fait mal de ne pouvoir le serrer sur mon cœur. Je me sens un peu rassurée, car il vient de me serrer la main, je sais maintenant qu'il va s'en sortir et je repars un peu plus confiante. Il restera six jours aux soins intensifs et plusieurs jours à l'hôpital avant de revenir à la maison.

Je croyais qu'après son retour je me sentirais mieux. D'une certaine manière oui, parce qu'il est revenu, mais je n'arrive plus à me retrouver, je suis angoissée, je sursaute au moindre bruit, j'étouffe si Frédéric arrive un peu en retard,

j'ai peur qu'il ait un accident. Je vis un stress énorme, j'essaie de me contrôler, je n'y arrive pas du tout. Je sens que je me laisse couler, rien ne m'intéresse, je vis seule ma peine, je ne sais vraiment plus où j'en suis...

Je décide d'appeler mon amie de toujours, Marie-Mai, qui demeure à Cap-Santé. Je lui raconte tout ce que je vis, et elle me console comme elle peut. Le téléphone à peine raccroché, elle me rappelle pour me dire qu'elle va prendre l'autobus le lendemain et qu'elle viendra passer une semaine avec moi. Quelle femme formidable ! Je suis si contente qu'elle vient de me remonter le moral d'un cran.

Pierre reçoit des soins à la maison, l'infirmière du CLSC vient lui faire ses pansements. Nous sommes deux éclopés, pas plus forts l'un que l'autre, et tous les deux nous essayons de nous en sortir.

L'arrivée de Marie-Mai nous fait tellement plaisir, elle est comme un rayon de soleil, avec son rire communicatif. Elle décide de nous prendre en main, nous en avons besoin ! Elle se met à nous cuisiner de bons petits plats. Sa présence change immédiatement la dynamique de la maison : Pierre monte au rez-de-chaussée plus souvent et moi je me surprends à rire de bon cœur ; Frédéric est content de la savoir avec nous. Il voit que je prends du mieux et en est heureux. Marie-Mai s'occupe de Pierre, elle se rend au CLSC avec lui pour qu'il reçoive ses soins, une vraie fée.

Une journée pluvieuse, Frédéric arrive du cégep et il voit Marie-Mai endormie sur le divan, qui ronfle. Le fou rire nous prend et Frédéric dit, tout sérieux : « Ce n'est pas drôle, au salaire qu'on lui donne, voilà comment elle fait son travail. » Nous rions tellement fort qu'elle se réveille en sursaut. Étonnée de nous voir, on lui raconte ce que Frédéric vient de dire, elle en rit, bien sûr. Un petit divertissement dans une journée, ça fait du bien, même si c'est banal !

Quelle semaine j'ai passé, merci, Marie-Mai, d'être venue à notre secours, je te serai reconnaissance toute ma vie, tu es un ange avec des cornes, mais un ange au cœur tendre et rempli de bonté.

Le soir quand je me couche, j'ai l'habitude d'écouter une cassette d'André Rieu. Je ferme les yeux et je me laisse aller au son du violon. J'arrive à retrouver un semblant de paix et de sérénité.

J'aime me retrouver au Pays des Rêves. Je m'imagine volant dans le ciel et j'atterris proche d'un ruisseau où j'entends couler l'eau. Je suis une enfant de cinq ans, assise dans un champ de marguerites, dans la montagne. Je regarde en bas pour admirer l'eau et la nature environnante, et, derrière moi, un violoniste joue. Je m'endors souvent sur ces images et le son de la musique.

Je fais de la visualisation. Ce cher André Rieu ! S'il savait comme il m'a apporté la paix soir après soir, il serait un homme comblé.

Depuis mon jeune âge, quand j'ai besoin de solitude, de retrouver la paix et la sérénité, je ferme les yeux et je visualise mes souhaits. Bien souvent dans mes rêves, je rencontre des gens, je leur parle comme s'ils étaient vrais, et je trouve la solution à mes problèmes. Ou bien j'écris des histoires : écrire, la seule façon d'être bien. Difficile à comprendre pour certains, mais ça fait partie de ma vie depuis mon enfance, car je suis une rêveuse. Comme les enfants, j'ai des amis imaginaires. Le plus étonnant, c'est qu'ils ont l'air réel, vraiment, comme s'ils me parlaient. Ces rencontres m'aident énormément, je comprends beaucoup de choses à travers les songes.

Chaque matin, c'est un rituel : j'écris toujours dans mon journal. Ça m'aide à évacuer le trop-plein d'émotions en moi. Au lieu d'écrire comme à l'habitude, je couche sur papier, ce matin-là, le texte que voici :

## COURAGE

*C'est en t'acharnant que tu vas réussir  
Ne sois pas avare de tes efforts  
Prends ton courage à deux mains  
C'est facile de tout abandonner  
Si difficile de garder la tête haute  
C'est facile de pleurer parce que tu es battue  
Et de t'en aller  
C'est facile de ramper à reculons  
Mais combattre, combattre  
Lorsque tout semble sans espoir  
C'est la plus belle partie du monde  
Même si tu t'en sors chaque fois  
Meurtrie, brisée, défaite  
Essaie seulement encore une fois  
Il est facile de se laisser mourir  
Mais combien difficile de se battre pour la Vie  
N'oublie jamais que Jésus est à tes côtés  
Fais-lui confiance, Il te guidera  
Fais encore quelques pas  
Tu t'en sortiras grandie  
N'abandonne jamais, jamais, jamais*

Je suis surprise d'avoir écrit ce texte, comme si quelqu'un était là près de moi pour me dicter les paroles. Quand je me relis, c'est comme si ce message s'adressait à moi. Bizarre... Je reste un peu déconcertée, car je sens comme une force s'infiltrer en moi, en même temps qu'un doute aussi s'installe.

Depuis le début de ma maladie, la souffrance et la peur ont pris toute la place. À force de lire, de fréquenter le Club Santé, et de recevoir mes séances de Reiki, ça commence à brasser un peu beaucoup au fond de moi. Je ne veux pas

trop m'arrêter pour réfléchir, l'inconnu me fait trop peur. Je n'ai aucune idée de ce qui m'attend, je ne suis pas allée au bout de la colère qui m'habite. Étant une personne qui veut plaire à tout le monde, je ne m'affirme pas. Je ne sais même pas qui je suis réellement et encore moins ce que je voudrais être.

Une fois au Club Santé, Colette nous demande d'écrire dix qualités personnelles. Après plusieurs minutes de réflexion, la feuille de papier devant moi est encore vierge. On repassera pour l'estime de soi... Je suis consciente d'avoir à changer des choses dans ma vie. Pour le moment, je me sens faible et ça me fait trop peur. Dans les livres, ça semble facile, mais la réalité est tout autre. Remettons cela à plus tard, j'aime mieux attendre et savoir où je m'en vais. Tout est encore si fragile...



## DÉCEMBRE 1997

L'hiver va bientôt frapper à notre porte, les journées sont plus froides. L'euphorie des Fêtes se fait sentir, mais je n'ai pas le cœur à célébrer. Frédéric décide de prendre les choses en main et demande à son père d'aller acheter un arbre de Noël. Mon fils a le tour avec moi, il me fait participer à la décoration et, peu à peu, je commence à ressentir la vie qui bat.

Je trouve les jours longs, je me sens de plus en plus lasse, on dirait que je ne sais pas comment me défendre. Je me laisse aller sans réagir, je ne suis pas bien dans ma peau. Les lectures que je fais m'apportent un peu de réconfort, mais, pour le reste, je sens un vide immense en moi. C'est douloureux chaque jour, ça doit être ça quand les gens disent : « J'ai un poids sur le cœur. » Je veux bien me prendre en main, mais je ne vois pas la lumière au bout du tunnel, juste le noir absolu.

J'ai reçu un traitement au début de la semaine. Je me sens plus mal en point que les autres fois, sans pouvoir l'expliquer.

Je me couche tôt, j'écoute André Rieu, mais ça ne se passe pas comme d'habitude... je m'endors en pleurant. À mon réveil, je sens quelque chose d'anormal. J'essaie de bouger mes bras : rien. Mes doigts ne bougent pas non plus, je crois rêver, j'essaie de me tourner, impossible ! Comme

si j'étais prise dans un bloc de glace. La peur m'envahit, mon cœur bat à 100 milles à l'heure ! Je crie, mais aucun son ne sort de ma bouche. La panique fait place à la peur, je sens que je vais mourir toute seule puis je me révolte et me dis : « Il n'en est pas question. » J'essaie de contrôler ma panique à coup de grandes respirations. Après quelques minutes, je parviens à réfléchir et surtout à trouver une solution pour me sortir de cet enfer. Frédéric est couché en bas au sous-sol, sa chambre se trouve au-dessous de la mienne. Si je peux me rouler jusqu'au bord du lit, c'est certain qu'il entendra le bruit que je ferai en tombant. Je fais des efforts surhumains pour essayer de me rendre jusqu'au bord du lit. Enfin, après plusieurs minutes, j'arrive à mon but. Le pire est à faire, soit me laisser tomber sur le plancher. Je prends un temps de repos, je suis très souffrante, à bout de souffle, et j'ai de la difficulté à respirer. Enfin je me décide, et, avec une force inimaginable, je me laisse tomber sur le plancher. Je suis certaine que Fred m'a entendue, mais il ne vient pas. Je réussis à me retourner sur le ventre et j'aperçois que ma porte de chambre est entrouverte. Je rampe jusque-là. À mesure que j'avance, mes articulations commencent à bouger. Rendue à la porte, je réussis à me tenir debout en m'agrippant. J'aperçois alors mes mains toutes gonflées, des filets de sang entre mes doigts, et j'ai de l'enflure partout. Je souhaite aller à la salle de bain, mais je m'en sens incapable. Enfin, j'entends mon fils qui monte, je suis folle de joie ! Quand il m'aperçoit, il reste bouche bée. Il m'aide à me rendre à la salle de bain. Quand je me vois dans le miroir, je me fais peur, à peine si mes yeux sont ouverts, je sais alors que je souffre d'une allergie. Je demande à Frédéric d'appeler mon amie Claudette pour qu'elle m'aide à m'habiller et qu'elle m'accompagne à l'hôpital. Je ne peux rien tenir entre mes mains.

À l'hôpital, je me rends au bureau de l'infirmière. Tout de suite, elle m'installe dans la salle no six et me dit que le médecin va arriver. J'attends depuis une heure et je n'ai encore vu personne. J'ai mal et je suis inquiète, il me semble que j'ai de la difficulté à avaler, je commence à avoir peur. Mon amie Claudette, qui attend dans la salle, commence elle aussi à s'inquiéter et décide de s'informer auprès de l'infirmière. On ne trouve pas mon dossier. On le cherche pendant plusieurs minutes pour enfin le retrouver aux archives.

Lorsque le médecin se présente, il s'excuse du contre-temps. Je reçois de la cortisone, et on m'en donne pour un traitement à la maison. C'est une allergie, mais à quoi ? Je ne le saurai jamais. C'est difficile à évaluer, surtout avec la chimio. Le médecin avisera l'oncologue qui, lui, décidera des procédures. Je suis pas mal découragée et je me demande si je dois continuer mes traitements... Je suis fatiguée de souffrir, mais la peur de mourir est plus forte et je décide de poursuivre.

Je suis craintive de recevoir l'autre traitement : s'il fallait que je fasse une autre allergie ! Je me présente donc à reculons. J'apprends que mon voisin de chaise en chimio est décédé la fin de semaine passée : j'ai le cœur gros, c'est la troisième personne qui part depuis que je vais à mes traitements. Rien pour me remonter le moral ! Je me demande si, la prochaine fois, ce ne sera pas mon tour... De nouvelles personnes prennent la place et ça recommence. Heureusement, tout va bien et je n'ai pas d'autre réaction allergique. Merci, mon Dieu, je ne sais pas ce que je ferais !

Noël est arrivé, tout se passe dans le calme, Pierre et moi ne sommes pas très en forme, mais nous célébrons quand même en famille. Karine, Martin et Alexandre sont avec nous et Karine attend une petite fille pour février. La vie continue malgré les épreuves et c'est encourageant.



## JANVIER 1998

Une nouvelle année qui commence. Chacun de nous se demande ce qu'elle nous réserve. J'ose croire qu'elle sera meilleure pour moi que la dernière...

Ce soir, il y a du verglas qui commence à tomber. Quand je regarde de ma fenêtre, je trouve fascinant de voir les branches se courber, si brillantes. Je suis émerveillée par tant de beauté. Tout à coup, les lumières s'éteignent, il n'y a plus d'électricité. Je me dépêche de sortir chandelles et chandeliers. J'aime m'éclairer de cette façon et je me laisse emporter par ma bonne humeur ; la table de la salle à manger est couverte de chandeliers, que j'allume un à un et qui se reflètent dans ma vitre de salon. C'est tellement beau que je ne me lasse pas d'admirer mon chef-d'œuvre de couleurs ! Les garçons sourient de voir mon plaisir et, tous ensemble, on veille au salon.

Le temps est venu d'aller se coucher et l'électricité n'est pas encore de retour. On décide de prendre chacun une couverture supplémentaire, au cas où il ferait froid durant la nuit, et chacun se dirige vers sa chambre. J'ai très bien dormi et, au réveil, je m'aperçois que le courant ne fonctionne pas encore. Il ne fait pas encore trop froid dans la maison, c'est tolérable, on s'organise tant bien que mal pour préparer à déjeuner, on se sert du poêle à fondue, comme au camping !

On ne s'inquiète pas outre mesure, mon mari part pour le travail et je demeure avec mes gars.

Mes parents sont voisins. Je me dépêche d'aller voir comment ils se débrouillent. Ils ont un foyer, papa me dit que, si l'électricité ne revient pas, il va faire un bon feu ; nous n'aurons qu'à apporter nos couvertures, il va nous dépanner, ce qu'il fait dans la soirée.

La température ne s'améliore pas. On trouve cela moins drôle, surtout quand on voit les fils téléphoniques par terre dans notre rue ainsi que les fils électriques. On commence à réaliser l'ampleur du désastre qui nous arrive, on a toujours espoir que ça va s'arranger, mais les nouvelles ne sont pas bonnes. Mon mari est chanceux, il travaille à Ville Saint-Laurent et la compagnie a décidé de mettre des chambres d'hôtel à la disposition des employés pour qu'ils n'aient pas à traverser les ponts. Je me rends compte que je ne peux pas rester chez mes parents, car le foyer ne réussit pas à produire assez de chaleur pour nous réchauffer. Nous allons chez ma fille à Chambly, elle a encore de l'électricité. Hélas, notre séjour est de courte durée, car elle aussi est plongée dans le noir le lendemain. Un autre déplacement en vue, mais où aller ? Tout le monde vit le même problème que nous ! Karine trouve une place pour elle et sa famille à Repentigny, Pierre chez ses beaux-parents et Frédéric chez des amis à Montréal. Il ne reste que moi, je décide donc de retourner chez mes parents, qui sont encore dans leur maison. Lorsque j'arrive, ils partent avec mon frère pour aller chez les parents de ma belle-sœur à Pointe-Calumet. Nul besoin de dire que le découragement s'empare de moi. Je ne sais pas où aller, je suis seule avec moi-même... Je me dis que c'est parfait tout cela, je vais retourner chez moi dans le sous-sol et me laisser mourir, ainsi je ne dérangerai plus personne. Comme on dit, trop c'est trop ! Et je suis rendue à

ce point-là. Je me dirige vers ma maison en me tenant sur la clôture tellement c'est glissant. Mon frère me demande où je vais, je lui réponds que je n'ai aucun endroit, que tout le monde est parti et que je suis seule sans aucun moyen de m'en sortir. « Va te chercher du linge et tout ce que tu as besoin, tu viens avec nous autres », dit-il. Je sais que je ne suis pas attendue et qu'une de plus n'est peut-être pas ce qu'il souhaite. Je sais par contre que lui et sa femme sont des gens de cœur et je décide d'y aller. Je me sens petite, malheureuse, j'ai cinquante-deux ans et, malgré mon rôle de mère de famille, je dépends encore de mes parents ! C'est très humiliant, surtout dans l'état où je suis : vulnérable, un rien me brise le cœur et je vois tout en noir !

Je suis très bien accueillie chez les parents de Sylvie. Ils sont contents de me voir et font tout leur possible pour me faciliter la vie. Merci beaucoup, M. et Mme Lefebvre pour votre générosité !

Les nouvelles ne sont pas rassurantes à la télé, ça prendra plusieurs jours avant qu'Hydro-Québec puisse tout remettre sur pied, car il y a trop de dégâts. Ma sœur demeure tout près de Québec et mes parents décident de se rendre chez elle, avec moi en extra, bien sûr. Je suis très inquiète, car je dois recevoir un traitement de chimio. L'oncologue m'a bien dit que si je manque un traitement je devrai tout recommencer. Ma sœur fait donc des démarches dans les hôpitaux de Québec, la réponse est positive à la condition que j'aie une lettre de mon oncologue. Je communique donc avec lui et il me remet une prescription pour recevoir mon traitement.

Le lundi matin, ma sœur et moi nous présentons au CHUL de Québec. Je suis reçue comme une reine, les infirmières sont sympathiques et compréhensives, tout le monde est au courant du verglas. Avant mon traitement, je vois un oncologue, un médecin au cœur d'or qui

m'explique tout de A à Z, la sorte de cancer dont je souffre. Il me dit que j'ai des chances de guérison parce que j'ai été diagnostiquée à temps. Je sors de son bureau presque avec des ailes tellement je me sens comprise ! Il souhaite me garder pour effectuer des recherches sur mes réactions allergiques, me disant que ce serait bien pour la science. Je lui demande du temps pour réfléchir, je dois dire que ça ne me tente pas trop de suivre une batterie de tests... et je refuse.

Chez ma sœur, je suis très bien. C'est une femme très généreuse, elle peut tout donner pour nous faire plaisir. Mon amie Marie-Mai, qui ne demeure pas loin de ma sœur, est venue me chercher pour passer quelques jours avec eux entre les traitements, et là aussi je suis gâtée. J'essaie, comme à mon habitude, de ne pas laisser voir mon désarroi. Je m'ennuie des enfants, je ne sais pas où les joindre, la plupart des lignes téléphoniques ne fonctionnent pas. J'ai ce grand vide en dedans qui me fait mal, j'ai des idées noires, je veux plaire à tout le monde, je fais semblant d'être au-dessus de mes affaires, mais il n'en est rien, tout se passe à l'intérieur. Mon mari est chez mon frère à Laval, tout le monde est bien, je devrais être heureuse, mais je ne le suis pas, je me sens tellement abandonnée, et de trop parfois. Je dois me faire des idées, mais c'est ce que je ressens et j'en suis très malheureuse. J'ai du ressentiment et de la colère à l'intérieur, et je dois faire avec sans comprendre ce qui m'arrive. C'est trop pour moi, je ne dors plus malgré les somnifères et tous ces médicaments que je dois prendre. Parfois, j'ai envie de tous les prendre et d'en finir, ce serait beaucoup plus facile pour tout le monde. Je me sens comme un poids pour eux...

Enfin, on peut retourner chez nous, on ne sait pas trop ce qui nous attend après vingt et un jours d'absence. Il s'en est passé des choses ! Revoir les miens m'encourage à refaire

la route. C'est un grand choc de voir le décor, comme si nous arrivions dans un autre univers, c'est le dépaysement total. Dans une situation semblable, impossible de décrire ce que je ressens.

Quand je rentre dans la maison et que je vois mes gars, j'ai l'impression que le cœur va me manquer tellement je suis contente de les retrouver. Eux aussi sont contents, on dirait que la vie reprend, je respire mieux.

Pierre m'apprend que nous avons perdu la nourriture dans nos deux congélateurs. Je suis peinée, tous les bons petits plats que Marie-Mai a faits avec amour pour nous, il n'en reste rien... Le plus désolant pour moi, c'est que je n'ai pas un sou pour aller faire l'épicerie. Je sais que la Croix-Rouge aide les gens dans le besoin, je prends donc mon courage à deux mains et j'appelle. Une représentante arrive chez moi pour faire une enquête, et savoir si j'y ai droit. Je dois mettre mon orgueil de côté et je trouve cela difficile : j'ai droit à deux cents dollars d'épicerie. Elle m'accompagne à l'épicerie, son dossard de la Croix-Rouge sur elle. Je connais la plupart des filles, je suis tellement gênée et mal à l'aise que je pense m'évanouir en passant à la caisse. En sortant du magasin, je tremble comme une feuille de papier, j'ai de la difficulté à me concentrer, les oreilles me bourdonnent et, en plus, voilà des nausées ! Mon orgueil a mangé une claque ce jour-là ! Mais, au moins, on a eu de quoi se nourrir. Je ferais n'importe quoi pour mes enfants et c'est ce qui me console même si, au fond de moi, j'ai un grand sentiment de honte, qui est très difficile à vivre.



## FÉVRIER 1998

Ma première petite-fille naît le 20 février, elle s'appelle Katherine. Une belle petite princesse, c'est la vie qui reprend ! J'essaie de m'accrocher à mes deux petits-enfants, je souhaite les voir grandir, ça me donne le goût de me battre un peu plus, mais j'ai toujours l'impression que le courage me manque. Je l'avoue, j'ai honte d'avoir le cancer. On n'en parle jamais à la maison et on fait semblant que tout est normal, alors, dans ma tête, c'est simple : je leur fais honte. Je me fais toute petite et je ne demande rien. Je continue à faire semblant que tout va pour le mieux, ce qui est faux, car depuis le verglas, tout va de travers en moi, j'ai de la difficulté à reprendre le dessus.

J'agis comme un robot, je fais ce qu'on me demande et rien d'autre. Je peux passer des heures à me morfondre seule, les idées noires me harcèlent et ça me fait peur. Je ne sais pas ce que je suis prête à faire, quelquefois je suis très impulsive. De plus, j'ai la diarrhée depuis vingt et un jours. On décide d'arrêter ma chimio pour deux semaines au moins, le temps de me laisser guérir un peu, car je souffre de douleurs intestinales et d'hémorroïdes. Je marche dans la maison pliée en deux, je ne peux pas m'asseoir tellement c'est douloureux. Rien n'est facile, les larmes coulent malgré moi, je voudrais qu'on me console. Juste un petit peu d'amour, serrez-moi fort, quelqu'un, avant que je tombe !



## MARS 1998

La température se fait plus douce, la neige fond, les rayons du soleil sont plus forts. Mon moral est meilleur, je sais que je termine ma chimio la dernière semaine de mars. Il semble que les résultats soient encourageants et que je devrais m'en sortir. Quand l'oncologue me dit cela, je devrais me réjouir, mais je ne réagis même pas ! Bonne ou mauvaise nouvelle, il n'y a plus rien qui rentre dans ma tête, elle est pleine...

Un soir, Pierre et Frédéric montent au rez-de-chaussée avec un air taquin. Ils me demandent de m'habiller pour sortir avec eux, pour chercher mon cadeau. Je décide, pour une fois, de jouer le jeu et de ne pas poser de questions ; je les suis. Je ne sais pas trop où on m'amène. On s'arrête enfin devant une ferme et, lorsque je rentre, je comprends que nous sommes sur une ferme d'élevage de chiens.

On fait le tour ensemble, je suis contente, car j'aime les chiens. Ceux que je vois ne m'intéressent pas, je suis triste à la pensée de repartir sans un petit chiot. La propriétaire me dit d'attendre un peu, qu'elle va sûrement m'en trouver un qui me plaira. Elle revient avec un petit beagle, il est beau, mais j'hésite. Son employée m'en présente un autre, et, cette fois, je sais que c'est lui que je veux ! Je devrais dire « elle », car c'est une petite chienne. Nous en tombons tous

les trois amoureux ! La vente se conclut et nous repartons avec notre petit trésor. Je la tiens sur moi et je sens une bouffée de chaleur m’envahir : je l’aime déjà et elle est à moi. Quel beau cadeau ! Les gars ont décidé de me faire ce cadeau pour me tenir compagnie parce que Pierre va reprendre son travail. Comme je vais devoir m’en occuper, disons que j’aurai moins le temps de penser... Merci, mes gars, c’est le plus beau cadeau du monde ! et j’ai compris que votre amour pour moi était présent, mais que vous ne saviez pas comment l’exprimer.

Nous la baptisons Maggie. Elle est une grande source de joie, elle devient, au fil des jours, ma confidente, et j’ai l’impression, ma parole ! qu’elle comprend tout. Elle est très affectueuse, tout ce dont j’ai besoin en ce moment. On peut dire que c’est une petite chienne chanceuse parce que tout le monde l’aime et elle en profite, c’est un vrai bébé.

## MAI 1998

Ces temps-ci, je suis à la recherche de mon identité. Je fais beaucoup d'effort pour savoir ce que je veux faire de ma vie.

Depuis l'arrêt de la chimio, les effets secondaires s'estompent et je commence à me sentir de mieux en mieux, malgré les séquelles qui demeurent. Le plus frustrant pour moi, c'est mon manque d'énergie. J'aimerais m'occuper de mon jardin et de mes fleurs, mais je n'ai pas assez de force.

Alors je réfléchis beaucoup. Je réalise que je suis très dépendante des autres et que je n'ai aucune confiance en moi. Je découvre que je ne suis plus bien dans cet état. Je souhaite m'en sortir et me débrouiller, arrêter d'avoir des attentes envers tout un chacun. À chaque fois je suis déçue, et je me fais de la peine pour des bagatelles qui n'ont rien à voir avec le problème. Je suis experte pour me mettre de la pression sur les épaules, et vouloir plaire aux autres à tout prix... puis je m'oublie et j'en souffre.

Lorsque mon amie Claudette m'apprend qu'elle veut vendre sa maison et aller vivre ailleurs, ça me donne un choc. La savoir près de moi me sécurise. Au fond, je suis contente pour elle, c'est sa vie et elle mérite d'être heureuse.

Depuis quelques jours, je sens un vent de liberté se faufiler peu à peu en moi. J'ai un aveu à vous faire, j'ai une

voiture, je m'en sers juste pour aller au travail, car j'ai une vraie phobie de conduire trop loin de la maison. Il y a quelques années, j'ai souffert d'agoraphobie à l'extrême et je ne suis pas encore parfaitement remise.

Claudette décide donc de me redonner confiance, elle m'apprend à me rendre à Saint-Jean, à Beloeil et à Saint-Bruno. Je suis folle de joie et, avec une très grande patience, elle réussit à briser la chaîne que me retenait dans la peur. Merci, ma belle Claudette, quand je pense à tout cela, je réalise tout l'amour avec lequel tu m'as redonné la vie et la liberté. Nos chemins se sont séparés, mais l'estime et l'amour que j'ai pour toi demeureront toujours dans mon cœur.

Le temps est venu de penser à retourner au travail. Je n'ai plus un sou et les dettes s'accumulent. J'ai retiré tout l'argent que j'avais réussi à mettre de côté, je n'ai pas le choix. Ça me pèse énormément, je ne sais pas comment je vais être accueillie, ma remplaçante ne souhaitant pas mon retour. Un an d'absence, c'est long, et bien des choses ont changé autant pour eux que pour moi. La personne qu'ils ont connue n'est plus la même et ne le sera plus jamais, je dois dire que ça me fait un peu peur.

La vie à la maison se passe assez bien, on essaie de faire semblant et on s'arrange pour ne pas se faire souffrir. Je sais que ce n'est sain pour aucun de nous, mais, pour le moment, je n'ai pas le choix, je ne travaille pas, je suis criblée de dettes... et il n'y a pas d'autre solution à mon problème. On s'organise comme on peut. Les gars sont encore à la maison, au moins ça me console, ils sont ma raison de vivre pour le moment. Je sais que ce n'est pas logique d'exister en fonction d'eux, il faut que je vive pour moi. Afin de m'en sortir, je me suis accrochée à mes deux fils. Je me dis que le temps va arranger les choses et je fais confiance à la Vie.

Je continue de visiter Colette. J'ai tellement de choses à lui raconter, ça me fait un bien énorme et je sais aussi que le Reiki m'aide dans ma démarche pour changer ma vie. Je ne sais pas comment expliquer les changements qui s'opèrent en moi lors du Reiki, mais j'en ressens les bienfaits après chaque séance. Il faut le vivre, je crois, pour comprendre. Moi, j'y crois, et c'est ce qui est important. À chacun sa méthode de guérison, et celle-ci fait partie de mon cheminement.

Je ressens parfois qu'une autre personne au fond de moi veut prendre ma place. Il y a dualité entre nous, comme si j'étais deux personnes à la fois. Je sais qu'elle souhaite mon bien, mais l'inconnu continue toujours de me faire peur malgré mes bonnes résolutions. Parfois, je la laisse remonter à la surface et je suis contente qu'elle respire un peu. Elle semble savoir plus que moi ce qu'elle attend de la vie, je la sens forte, une battante ! C'est tout nouveau pour moi. Parfois, je la laisse là où elle est, car elle me dérange. Je trouve qu'elle va trop vite ! Au fond, c'est la peur encore une fois qui me retient.

Je veux changer des choses dans ma vie, mais en même temps je veux tellement que les autres m'aiment que je suis encore prête à m'oublier. Le plus sage serait que j'apprenne à m'aimer et il me serait plus facile ensuite d'aimer les autres. C'est ce que l'autre personne en moi tente de me faire comprendre ; j'essaie de la faire taire, elle ne veut rien savoir, elle ne me lâche pas ! Je crois que j'ai besoin d'être talonnée et, croyez-moi, elle fait bien son travail !

J'ai confiance en l'Univers et je lui remets beaucoup de choses entre les mains. Mais, quand les belles choses arrivent, me revoilà à douter, je me dis que ce n'est pas possible, je me fais sûrement des idées. Nous, les humains, je nous trouve drôles, on est comme Saint Thomas : faut voir pour

le croire ! On oublie qu'il y a des êtres supérieurs au-dessus de nous et qu'ils peuvent nous aider.

Je prends des cours sur les rêves avec mes amis Lucie et René. Je trouve cela très intéressant, car, en analysant nos rêves, on apprend beaucoup sur soi.

Être en compagnie d'autres personnes me fait un bien énorme. Je m'ouvre à la vie, et, bien souvent, j'oublie que j'ai une épée de Damoclès qui plane au-dessus de moi. Le plus difficile en ce moment dans mon entourage, c'est que les gens croient que, la chimio terminée, tout est réglé et hop on passe à autre chose ! La période qui suit la chimio est très difficile parce que tu te sens plus seule que jamais. Je manque d'énergie, souvent j'ai envie de pleurer, car la peur de mourir refait surface. Je ne sais pas, au fond, à quoi m'attendre. Ma vie ne se déroule pas bien, je ne me reconnais plus, j'essaie d'avancer, mais l'estime de moi n'est pas au mieux. Ma confiance, vaut mieux ne pas en parler... Je remarque pourtant un grand progrès sur certaines choses, mais j'ai des pas à faire pour être bien dans ma peau. Je sais que je dois me laisser du temps, mais j'ai une folle envie de tout faire à la fois ! On nous dit de vivre le moment présent, bien beau tout cela, mais pas si facile à mettre en pratique. On s'inquiète toujours pour le lendemain et on vit dans le passé, c'est un vrai défi à surmonter. J'essaie, mais le naturel reprend le dessus et je me décourage.

La veille, je me suis rendue au magasin pour remplacer Fred au comptoir Sears. Ça m'a fait tout drôle de me retrouver là, mes compagnons de travail sont contents de me voir, mes patrons aussi, mais moi, je ne me sens pas bien, même si les clients se font une joie de me revoir en santé. Je crois que je ne suis pas prête encore à reprendre ce travail. Vu mon manque d'argent, je me dis que je n'ai pas le choix et je pense à ce que Colette nous dit : « Vous avez toujours le

libre choix. » Disons que ça me fait réfléchir et, surtout, je me demande quel choix ? J'ai beau retourner cela dans ma tête, je ne trouve pas de solution à mon problème à moins de gagner à la loterie, ce qui ne risque pas d'arriver, car je ne prends pas de billets. Le soir en me couchant, je demande à mes anges de lumière de me venir en aide, je les appelle à mon secours. Le lendemain, au lieu d'écrire dans mon journal comme à l'habitude, je prends une feuille de papier et je me mets à réfléchir à ce que j'aimerais faire si j'avais le choix des possibilités. Je suis presque prise au dépourvu, ça me prend plusieurs minutes avant de trouver réponse à cette question. Ce que j'ai toujours aimé, c'est de faire de la couture ; je sais par ma fille Karine qu'il se donne des cours à Saint-Jean. Elle en a suivi à temps partiel et elle a confectionné de beaux vêtements pour ses enfants. Plus j'y pense, plus je me sens emballée par le projet.

J'ai réfléchi, mais peut-être pas assez. J'ai oublié que ça coûte des sous suivre un cours et que je n'en ai pas, au contraire, je n'arrive pas à payer mon auto, ma part de la maison, parfois je dois retirer de l'argent sur ma carte de crédit pour arriver à payer mes comptes... C'est une vraie roue qui tourne, pas fort, mon affaire ! Mais je décide quand même de prendre des renseignements, la lionne en moi commence à se réveiller ! Le cours se donne dans une école privée au coût de cinq mille dollars, il est d'une durée de trente semaines ou de sept cents heures, et on reçoit un D.E.P. à la fin. Les cours débutent en septembre. Je suis tellement déçue que je pleure une partie de la nuit, les coûts sont trop élevés pour moi, ça ne sert à rien d'y rêver, c'est peine perdue. À quoi bon vouloir changer des choses dans ma vie ? Avec de l'argent, on peut tout, et sans argent on ne peut rien faire ! C'est ce que je crois et pourtant je vais recevoir toute une leçon de vie, il n'y a rien d'impossible.

Le lendemain, je me rends chez Claudette et je lui raconte mon malheur. Elle me sent triste et découragée, puis me regarde en souriant et me dit : « Je vais te donner l'argent nécessaire pour ton inscription, soit la somme de mille cinq cents dollars, ça va te donner le temps de faire d'autres démarches pour trouver le reste et après on verra. » Je reste interloquée devant tant de générosité, je n'ose pas y croire, je suis certaine que je suis en train de rêver ! Elle me fait un chèque qu'elle dépose dans ma main, et me dit de me dépêcher pour réserver ma place. Je ne me fais pas prier et je me rends à Saint-Jean pour compléter mon inscription. Je vous jure que je suis sous le choc, je ne me rends pas compte encore de la chance qui vient de frapper à ma porte ! Personne n'est au courant de ma décision de retourner aux études à plein temps, que vont-ils en penser ? Qu'importe, c'est ma vie ! et j'irai jusqu'au bout malgré les embûches. Je pense en souriant que je laisse trop de place à l'autre parce que celle que je connais n'aurait jamais agi de la sorte. Au fond, elle a de bonnes idées, je commence à me sentir de plus en plus libre et j'adore cette sensation. Oups ! Je viens de penser au voyageement durant l'hiver, la peur commence à me faire regretter ma spontanéité : faire la route cinq jours par semaine, pas évident pour moi. L'autre moi vient de sortir de sa cachette parce que je me dis que je dois faire confiance, que c'est un grand défi à relever et que je ne dois laisser aucun obstacle se mettre à travers ma route. Je me dis : « Ma Francyne, tu veux. Y a pas à dire, pour un changement, c'en est tout un ! »

Naturellement, mes proches sont surpris mais ne passe aucun commentaire, ce qui est loin de me rassurer. J'ai l'impression qu'ils pensent que c'est une lubie de ma part. Ils savent que je suis très dépendante, et c'est difficile pour eux de croire à un pareil projet, je ne peux pas les blâmer.

Il me reste un autre grand défi à relever, c'est de faire un emprunt à la banque. Je n'ai pas grand espoir, pas de travail, et en rémission d'un cancer... donc pas grand atout dans mon jeu, en plus ma carte de crédit est proche de la limite... Je suis gênée de demander un rendez-vous, mais, encore une fois, je prends mon courage à deux mains et je me présente à la banque. J'ai l'impression de ne plus me reconnaître, j'arrive dans le bureau de la gérante la tête haute, prête à me battre pour obtenir ce que je veux, c'est une question de survie. Je suis aux anges, mon prêt est accepté ! Je n'en reviens tout simplement pas, tout s'est fait dans la simplicité, je lui ai dit toute la vérité, je n'ai rien caché, elle m'a écoutée. Et, lorsque j'ai eu terminé, je me suis dit : « Mon chien est mort. » Pas du tout, elle m'a fait un sourire et m'a dit que l'argent serait déposé dans mon compte le lendemain, qu'elle me souhaitait bonne chance pour mon nouveau défi. En plus, elle m'a dit qu'elle était convaincue de ma réussite. Que dire de plus après cette rencontre ? Je crois de tout cœur à la main divine. Avant de partir, je me lève pour la serrer dans mes bras et lui dire qu'elle vient de me rendre ma vie.

Ce soir-là, avant de m'endormir, j'entends ma petite voix intérieure qui dit :

« Demandez et vous recevrez, je suis la Vie et la Résurrection. Je suis parmi vous. Votre foi peut déplacer des montagnes. Lorsque tu pleures ou que tu ris, je suis avec toi, je te guide, je t'éclaire et je place les bonnes personnes sur ta route. Va, ma fille, fonce, va de l'avant et toutes les difficultés vont disparaître. Rappelle-toi, tu souhaites vivre pour te permettre d'avancer, être libre et surtout être heureuse. Ne te laisse pas décourager, je sais que tu es capable, fais-toi confiance. »

Après avoir entendu cela, je reste sans bouger, car je doute de moi. Il ne faudrait en parler à personne, on me

prendrait pour une folle ! Ce n'est pas la première fois que ça m'arrive, ce ne sera pas la dernière non plus. C'est vers l'âge de dix ans que j'ai commencé à entendre cette petite voix. Je n'ai jamais révélé à personne mon secret parce que j'avais bien trop peur qu'on me croie folle, et pourtant, moi, je sais que je suis saine d'esprit.

Je doute, mais en même temps j'y crois, car ça m'a toujours permis d'avancer dans la vie. Je me sens bien, sachant qu'on veille sur moi, et c'est rassurant.

## JUIN 1998

Depuis le début du mois de juin, je n'ai qu'une idée en tête : partir. Je ne me sens plus à ma place ici, j'étouffe. À force de faire semblant, je suis fatiguée, c'est lourd pour mes épaules ! Je me dis que ce n'est pas cela le bonheur, mais je ne sais pas où il est. Je ne l'ai jamais trouvé, il doit être bien loin, car tout le monde semble le chercher.

Mon mari et moi faisons tous les deux de gros efforts pour que la vie à la maison soit plus agréable. Mais, on a beau essayer, on n'a plus rien à se dire. Quand il n'y a plus d'amour, rien n'est évident... J'ai l'impression de faire partie des meubles, et je suis malheureuse. Si je pouvais partir, n'importe où, seulement voir autre chose ! Il doit bien exister quelqu'un en ce bas monde qui pourrait me donner la chaleur et la tendresse dont j'ai besoin... Je me sens vide, je ne m'aime pas du tout. Il faut que je me secoue, je sens que je coule doucement vers la dépression. Personne n'a l'air de se rendre compte que je ne vais pas bien. De toute façon, je ne suis personne... à mes propres yeux d'abord.

Je sais que mon mari n'est pas plus heureux que moi. Il reste des heures devant son téléviseur, rien ne semble l'intéresser, tout lui tombe sur les nerfs. Notre problème est bien simple : on a le goût de partir tous les deux, mais on ne le fera ni l'un ni l'autre. Lui, parce qu'il a peur de se retrouver seul, et moi par manque d'argent, et aussi par peur.



## JUILLET 1998

Mon père est à l'hôpital depuis le 5 juillet, aux soins intensifs. Il a fait une crise d'angine et ça m'a beaucoup peinée. Mon père symbolisait la force et je le vois tout fragile. Ça me fait réfléchir, et je réalise que la vie ne tient qu'à un fil.

Je constate que mes proches ont de la difficulté à me comprendre. Et j'avoue que parfois j'ai de la misère à me reconnaître, je ne parle plus le même langage, je ne pense plus de la même façon. Je deviens plus autonome, mais ça ne fait pas l'affaire de tout le monde... Je devine de plus en plus ceux qui essaient de me manipuler et je refuse d'embarquer dans leur manigance. J'avoue que je comprends des choses invisibles dans le passé. Je ne veux plus être une marionnette. Il y a un vent de changement en ce moment dans ma vie et j'en suis fière. Je fais des progrès avec l'aide du Reiki et des bons outils que me donne Colette pour m'aider dans mon cheminement. Et mes amies sont là pour me soutenir dans ma démarche.

Je lis dans plusieurs ouvrages que l'écriture libère de tout ce que nous gardons au fond de nous. Pour faire le point dans notre vie, pour évacuer la colère et la culpabilité. J'essaie... et ça marche ! On dirait que ça libère pas mal de colère que je retenais depuis un bon bout de temps.

À cinquante-deux ans, je réalise que je n'ai jamais été moi-même. Qui suis-je vraiment ? Je ne le sais pas encore. Je découvre peu à peu des facettes de moi inconnues à ce jour, et j'aime ces nouvelles découvertes. De jour en jour, j'essaie de faire connaissance avec cette nouvelle femme que j'appelle l'autre moi.

Quand je reviens de chez Colette après ma séance de Reiki, mon estime de moi est à la hausse. Mais, après quelques jours, elle redescend, je dois travailler fort pour la retrouver. Je reprends peu à peu confiance dans la vie. Il y a des jours avec des hauts et d'autres avec des bas, j'accepte cela en me disant que demain ça ira mieux.

Il est essentiel de m'occuper l'esprit. Les journées où il fait beau, je me prélasser dans ma balançoire avec un bon livre. J'écris et souvent je fais une petite sieste. J'en profite pour visiter mes amis au Pays des Rêves.

Il y a un jardin à l'arrière dans ma cour. J'aime mettre mes mains dans la terre, je sens battre la vie. J'aime voir pousser les légumes et surtout les manger, c'est un vrai régal !

Maintenant que Maggie fait partie de ma vie, elle me suit partout, je l'aime. C'est une petite chienne enjouée, facile, c'est mon bébé. Je suis contente que mes fils aient pensé à me faire ce cadeau, je me sens pas mal moins seule. Je lui parle comme si elle était une personne. La seule chose, c'est qu'elle ne peut me répondre ! Mais elle apporte beaucoup de soleil dans ma vie.

## AOÛT 1998

C'est le temps des vacances. On doit visiter ma sœur ou nos amis à Cap-Santé. Je ne sais pas quoi décider : d'un côté, j'ai le goût d'aller voir mon monde et, de l'autre, je ne souhaite pas vraiment faire un voyage avec mon mari... Après réflexion, je choisis de faire le voyage. Je me dis qu'en refusant, c'est moi que je punis et que faire la route avec mon mari, ce n'est pas si terrible que cela, on est des adultes après tout.

Finalement, je suis contente d'avoir fait ce voyage. Je me suis amusée, nous avons passé du bon temps et je suis revenue enchantée de ma semaine. Lorsque tu écoutes ton cœur, c'est toujours pour le mieux. Faudrait peut-être se mettre à son écoute plus souvent, peut-être que notre vie serait différente. C'est toujours la raison qui décide pour nous, il est sûrement temps de faire place au cœur.

Cet avant-midi, je suis allée chez Colette. Elle m'a fait comprendre que certaines personnes sont sur notre route pour nous faire évoluer et grandir. Parfois, il faut faire un bout de chemin avec certaines personnes ; après elles s'en vont, et d'autres se présentent sur ta route pour que tu continues ton évolution.

Réaliser cela donne du sens. Quand tu prends le temps de réfléchir et que tu penses aux personnes passées dans ta vie, tu comprends davantage.

Je me rends compte que la situation avec mon mari est là pour me faire vivre quelque chose, et que lui aussi doit apprendre. C'est assez difficile pour le moment de savoir quoi, mais un jour peut-être ? Je fais de plus en plus confiance à la vie. Je me dis que je dois laisser aller et que tout finira par s'arranger... du moins je l'espère.

Ce matin en me levant, je me suis dit : « Ma fille, si tu veux survivre à tout ce que tu vis, prends-toi vite en main. » D'abord suivre mon cours de couture, ce qui va me donner une autre porte de sortie. Je n'arrive pas encore à croire que j'ai pris cette décision ! Avoir fait toutes ces démarches pour arriver à mes fins, c'est une découverte extraordinaire ! Il faut que j'aille jusqu'au bout, c'est une question de survie pour moi, et je dois surtout ne pas me laisser décourager par personne. Une chance que toutes mes amies me soutiennent ! Ça me donne des forces pour me battre. À partir de ce matin, je m'entoure d'un dôme de protection pour que personne n'arrive à me blesser et j'apprends à dire non.

J'ai le goût de vivre et de réussir ma vie, j'en ai fait la demande à l'Univers et j'ai confiance.

Mon Fred commence à s'apercevoir que je change et j'en suis fière. Cela veut dire que je suis sur la bonne voie et que je dois continuer.

Moi, j'ai toujours cru qu'on pouvait changer les autres : c'est faux, la seule personne que je peux changer, c'est moi-même ! Pour ce qui est des autres, c'est leur choix, et non le mien.

J'ai toujours pensé que, pour aimer et être aimée, il me suffisait d'être comme les autres le souhaitaient. J'ai tellement peur du rejet et de l'abandon que je fais tout pour plaire. J'essaie d'acheter l'amour avec des cadeaux en croyant être aimée en retour. Foutaise, tout cela ! C'est seulement de la manipulation et il n'y a aucun amour

là-dedans, je m'en rends bien compte aujourd'hui. Je m'en veux d'avoir été si naïve durant toutes ces années...

J'ai les yeux et les oreilles grands ouverts pour changer ma vision des choses et j'apprends toute une leçon de vie. C'est vrai que je vois Colette et que je reçois du Reiki, que je lis beaucoup de livres qui parlent de spiritualité et qui me font cheminer. J'adore ces livres, je crois que ça m'aide à me tenir debout et que ça favorise ma guérison physique et émotionnelle.

Je me répète souvent ce qu'une de mes amies m'avait dit il y a de cela plusieurs années : « Je peux tout en Celui qui vit en moi et me fortifie. » Sincèrement, ça me sécurise. Je sens que le Seigneur est avec moi. Je lui demande de m'aider à être en harmonie avec moi-même et les autres, à devenir meilleure et surtout à laisser la place à la vraie personne au fond de moi, qui était cachée durant toutes ces années. Celle qui se bat pour prendre sa place ! La dualité est toujours présente, l'inconnu me fait peur.

Un an vient de s'écouler depuis mon opération. Bien des changements sont survenus dans ma vie depuis ce fameux matin. Je comprends mieux ce que veut dire l'expression : « Les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas. » Qui aurait pu croire tout ce que j'ai dû traverser ? Personne et encore moins moi. Malgré tout, je garde espoir et je sens la vie qui recommence à battre en moi. C'est vrai que rien n'est plus pareil. J'ai l'impression de venir d'une autre planète, j'ai de la difficulté à suivre les gens. On dirait que je ne comprends plus leur langage. Mes réactions ne sont plus les mêmes. Tout ce que je désire, c'est la paix et la sérénité. Je n'ai plus de temps à perdre pour des niaiseries, que m'importe ce que pensent les autres, leurs problèmes ne m'appartiennent pas.

Ce matin, le vent souffle à ma fenêtre. Je suis seule dans le noir, je laisse couler sur mon visage quelques larmes. Oui, je sens que la vie recommence, mes épaules se redressent,

mes yeux reprennent vie, un sourire se dessine sur mes lèvres : enfin, je vois une lumière. Elle est encore dans le lointain, mais je l'aperçois. La route sera longue, je le sais. Avec du courage et de la persévérance, je me dirige vers cette lumière qui brille. Regarde, c'est moi que tu vois marcher d'un pas chancelant, mais combien plus léger ! Mes forces reviennent de jour en jour, c'est merveilleux. J'ai toujours mal et je ressens encore le besoin que quelqu'un me prenne dans ses bras pour me réchauffer, me consoler, pour sentir ma vie battre sur son cœur et pour m'aider à éloigner ma détresse. Je sais qu'un jour j'aurai la chance de connaître ce bonheur, j'ai confiance. « Écoute, me souffle à l'oreille une petite voix, tu n'es plus seule, tu possèdes cette lumière au fond de toi et tu as la force nécessaire en toi pour renaître. » Oui, je suis sur la bonne voie et j'ouvre mon cœur à la vie et à l'amour.

## SEPTEMBRE 1998

Les cours de couture vont débiter bientôt. J'ai hâte et peur à la fois. Mais pour rien au monde je ne changerai d'idée ! J'ai le sentiment que c'est une question de survie, et que je dois faire face à la peur qui m'habite. Quelques fois, on ressent des choses et on sait qu'il faut les faire, comme poussée par une force au plus profond de soi.



Je viens de terminer ma première semaine de cours. Je me sens terriblement fatiguée, je ne savais pas que ça prendrait autant de mon énergie. À cela, il faut ajouter le stress du déplacement et mon manque de concentration. Je dois fournir beaucoup d'efforts pour retenir les enseignements du professeur. Ce cours est intense : nous ne faisons pas juste de la couture, nous apprenons à concevoir des patrons, à identifier toutes sortes de tissus, enfin ce qui concerne la couture au grand complet ! Ça nous demande plusieurs recherches et de l'étude.

Nos cours débutent à neuf heures et se terminent à quinze heures, cinq jours par semaine. Je me débrouille bien malgré tout. Je suis entourée d'autres participantes,

et c'est motivant pour moi. De plus, nous avons beaucoup de plaisir ensemble. Il y a deux jeunes filles avec nous ; elles nous gardent jeunes et elles ont souvent de bonnes idées. C'est vraiment plaisant et je me sens appréciée. Je montre mon vrai visage intérieur ; je me surprends à faire rire les autres et souvent j'aime leur jouer des tours !

Les professeures sont très humaines et sympathiques. Bonne décision de suivre ces cours ! C'est la première fois de ma vie que je choisis sans consulter personne, c'est réellement « mon » choix.

Nous sommes déjà en novembre : certains matins, il tombe de minuscules flocons de neige et ça commence à me stresser, et je me demande comment j'arriverai à voyager durant tout l'hiver. Après avoir bien réfléchi, je prends une autre décision : je loue une chambre à Saint-Jean. Après mes cours, je fais des recherches et je me déniche une chambre selon mon budget et tout près de mon école : une dame âgée loue cette pièce pour avoir de la compagnie. Je peux me servir de la cuisine pour préparer mes repas. La plupart du temps, nous mangeons ensemble et notre entente est parfaite. J'ai apporté une télévision et ma chaise berçante. Le soir après mes cours, je peux me reposer et j'aime la tranquillité de ma chambre, je suis beaucoup moins fatiguée. Être loin de la maison m'aide à dormir. Je n'ai pas à faire d'effort pour plaire à tout le monde, je suis moi-même et je me sens tellement bien !

Le vendredi après-midi quand les routes sont belles, je retourne à la maison et je m'aperçois de la lourdeur, du fardeau que c'est devenu pour moi. J'ai l'impression de ne plus être à ma place et pourtant Dieu sait comme j'aimais cette maison ! Maintenant, ça n'a plus d'importance, je

réalise que ma liberté est plus importante à mes yeux. Mes valeurs changent tout doucement et, un beau jour, je m'aperçois que ce qui me tenait à cœur autrefois devient moins important, aussi simple que cela.

Le temps passe tellement vite ! Nous voilà à la période des Fêtes, mes cours sont terminés et reprennent au début de janvier, j'ai donc deux semaines de repos. Même si j'ai le cœur à l'envers de devoir retourner à la maison pour deux semaines, j'y vais pour sauver les apparences. Je me dis qu'après tout, ce sera vite passé.

À Noël et au Jour de l'an, rien de bien excitant, mais c'est plaisant d'être en famille.



## ANNÉE 1999

Je viens d'apprendre qu'une de mes amies a le cancer du sein. Je suis bien triste pour elle, je sais qu'elle aussi devra vivre des moments difficiles et je compatis de tout mon cœur. Voici ce que j'ai écrit en pensant à elle :

*Quelle tristesse je vois sur ton visage  
Tes mains tremblent, tu as le cœur gros  
Je sens que ça te fait mal à en mourir  
Je le sais parce que, moi aussi, je souffre  
Je vois des larmes dans tes yeux  
Ce sont des larmes amères  
Laisse-toi aller, ce sera comme un baume  
Sur ton cœur meurtri.  
Oui, tu as de la peine, tu doutes parfois  
Garde espoir, je sais que tu vas t'en sortir  
La route sera peut-être longue et tortueuse  
Ça vaut la peine de continuer.  
Ton cœur est blessé, tu voudrais le crier au monde entier  
Mais tout n'est que silence autour de toi.  
Tu as besoin d'être aimée.  
Regarde, tout doucement des mains se tendent vers toi  
Tu sens une chaleur te pénétrer  
Tu sens la vie, tu refais surface*

*Tes yeux sont remplis de tendresse et d'amour  
Ah ! Ce que tu es belle  
Tu viens de gagner la plus belle partie de ta vie  
Parce que tu as su te laisser aimer  
Continue, continue...*

Mes cours ont recommencé, j'ai retrouvé ma chambre et je reprends ma vie en main. Je deviens de plus en plus autonome, j'en suis fière. Parfois, je pleurerais de joie juste à me rendre compte de tout ce que je suis capable d'accomplir seule, maintenant. Qu'est-ce qui m'était arrivée pour être si dépendante des autres ? J'essaie de comprendre, mais je n'y parviens pas encore.

Je viens de passer la fin de semaine à la maison et j'ai eu une proposition qui, semble-t-il, ferait mon bonheur : quitter ma chambre à Saint-Jean et faire du covoiturage avec mon frère, qui me conduirait à mon cours avec ma voiture puis se rendrait à son travail, à proximité. Ainsi, plus de chambre à payer, et ce serait un accommodement pour nous deux. Je ne sais que faire... je me dis que c'est peut-être la bonne solution pour tout le monde, et qu'on serait content de moi. J'accepte donc sans trop y penser. Oui, c'est une bonne idée, mais pas pour moi ! Car je réalise vite que ma liberté vient de s'envoler ! Je suis dépendante de mon frère, je reviens au même point qu'avant et je m'en veux terriblement... Ça n'a rien à voir avec mon frère, mais ce n'est pas ce que je souhaitais. Encore une fois, j'ai voulu plaire aux autres et acheter la paix en espérant que leur amour pour moi grandirait.

Ah ! tout ce que l'on peut faire pour recevoir des miettes d'amour ! Tout est revenu comme avant, je me suis laissé influencer, et j'ai l'impression que je n'avance plus. Je vis beaucoup de culpabilité pour avoir accepté cette proposi-

tion. Je veux voler de mes propres ailes et je viens de me les faire couper ! Le pire, c'est que je ne peux en vouloir à personne, c'est mon choix, ce qui me met en colère !

Je continue mes cours, bien entendu, mais avec moins d'enthousiasme. Je ne peux rien reprocher à mon frère, mais moi, je sais ce que j'ai perdu. Il ne peut pas comprendre ce que je vis, mais, pour moi, c'est une défaite. Une chance que mon amie Lucie me remonte le moral et que je reçois mes séances de Reiki. Ça m'aide à me pardonner et à accepter que ce n'est qu'une question de temps, après les cours rien ne m'empêchera de reprendre ma vie en main comme je le souhaite.



Je viens de terminer mes cours, j'ai réussi. Nous avons réalisé un défilé de mode pour clore le programme. Nous sommes allés au restaurant tous ensemble pour fêter notre succès.

J'ose à peine croire que je me suis rendue jusqu'au bout ! Et dire que certaines personnes prétendaient que je dépensais de l'argent pour rien... J'ai tenu bon malgré certains commentaires négatifs. À l'occasion, j'ai eu le goût de tout lâcher, mais d'un autre côté je peux affirmer que ce cours m'a permis de vivre. J'avais besoin d'un but, sinon je sais que je me serais laissé mourir, j'en suis convaincue, je le sentais au fond de moi. Mon Dieu, je veux vous remercier de m'avoir donné le courage et la force d'écouter mon cœur au lieu d'écouter ma raison !

Ma prof Danielle m'a dit, au souper, qu'elle ne croyait pas que je pourrais aller jusqu'au bout. Certains jours, elle se demandait si je ne tomberais pas en bas de ma chaise

tellement j'étais blanche et fatiguée ! Pour elle, cette année a été une grande leçon de vie. Merci, Danielle, pour ta générosité et ta compréhension, on a eu bien du plaisir ensemble !

Me voilà avec mon D.E.P. en main, tout un honneur pour moi. Il ne me reste qu'à savoir ce que je veux faire de ma vie. Je vais reprendre mon poste au magasin à temps partiel. Il me faut gagner des sous au plus vite, car Fred, qui travaille le jeudi, vendredi soir et le samedi ne travaillera plus ; il vient de compléter son cégep et de trouver un emploi à temps plein. Je vais donc prendre sa relève en attendant de décider de mon avenir.

Je dois prendre un temps de repos ; je suis très fatiguée et je ne sais pas du tout ce que je veux en ce moment. On dirait que tout va trop vite, et que ça me demande trop d'énergie pour suivre les autres...

Pierre s'est acheté des meubles pour aménager son appartement. Beaucoup de changements à venir et je n'arrive pas à me mettre dans la tête que mon Pierre va partir. C'est normal qu'il vole de ses propres ailes, mais j'aimais le savoir près de moi. Depuis son accident, j'ai une peur panique de le perdre et l'idée qu'il s'en aille de la maison me fait beaucoup de peine. Pourtant, il demeurera à proximité, mais la peur n'est pas facile à contrôler. Je fais mon possible pour y arriver, dans quelque temps je suis certaine que tout va rentrer dans l'ordre.

Ma décision de prendre du recul et du repos a été un bienfait pour moi : je me sens prête pour un nouveau départ dans la vie. J'ai commencé à faire de la couture, j'ai fait un peu de publicité et les gens me sollicitent. Ces clients m'apportent beaucoup et je me sens valorisée. Et j'en ai bien

besoin ! Je prends le temps de jaser avec mes clientes. J'aime beaucoup ce contact avec les autres. Je continue mon travail à temps partiel au magasin et je me fais aussi une clientèle pour la couture. C'est le meilleur endroit pour faire de la publicité et ça fonctionne très bien.

Je me rends compte que faire de la couture, c'est très exigeant et fatigant. J'ai des douleurs intenses au dos et ça me stresse. Étant perfectionniste, j'ai toujours peur que les gens ne soient pas satisfaits. Mais s'ils reviennent, ça doit être parce qu'ils sont contents ! Je réalise que je ne pourrai pas faire seulement de la couture pour vivre et payer mes affaires. Il faudrait que je travaille jour et nuit, et je n'ai pas la capacité nécessaire pour en faire autant. Je suis encore bien fragile à cause des séquelles de la chimio. Je songe donc à retourner à mon travail à temps complet, car je crois que c'est la meilleure chose pour le moment. Je continuerai la couture pour arrondir mes fins de mois.

J'ai mis mon couple de côté un moment, mais le problème est toujours là. Je ne suis pas certaine que je pourrai vivre cette vie encore longtemps. J'ai l'impression que nous sommes en train de nous détruire mutuellement et silencieusement. C'est mon intuition profonde. J'observe mon mari : il dépérit à vue d'œil, je crois qu'il a perdu une vingtaine de livres.

Quand je lui demande ce qu'il a, il ne me répond rien. Mais c'est impossible, son teint est cirieux, je sens qu'il faut que je l'aide, sinon que deviendra-t-il ?

Un matin où il ne travaille pas, je décide de lui parler franchement. Je suis au bord de la colère, je lui dis qu'il doit expliquer ce qui ne va pas. Il me répond qu'il a un cancer généralisé : je fais le saut, je lui demande s'il a vu un médecin, il fait signe que non, alors je lui dis : « Comment peux-tu savoir que tu as un cancer si tu n'as pas vu le médecin ? » Il me répond qu'il le sait et se met à pleurer.

Je ne sais pas comment j'ai pu être aussi déterminée à ce moment... Je lui ai dit de se préparer, et que nous nous rendions chez un médecin. Nous sommes allés tout de suite à une clinique où on offre des consultations sans rendez-vous. Je l'ai accompagné, il a été chanceux. Le médecin qui l'a reçu a été très humain et compréhensif. Mon mari a passé des examens. Le médecin lui a bien dit qu'il ne croyait pas qu'il souffrait d'un cancer, mais qu'il s'agissait plutôt d'un épuisement général.

Quand mon mari est sorti du bureau, ce n'était plus le même homme : on aurait dit qu'il venait d'y laisser un gros poids. Les tests sanguins étaient négatifs, heureusement. Si nous n'avions pas été voir le médecin, il aurait probablement eu un cancer, car il en était convaincu et il se laissait mourir à petit feu. Il ne faut surtout pas oublier que la pensée a un impact énorme sur le corps, et je sais de quoi je parle !

La vie à la maison a repris son cours. L'absence de mon Pierre me chagrine. Il vient faire son tour, il a l'air bien heureux et c'est le principal. Mon Frédéric demeure encore ici. Avec son travail et sa petite amie, il n'est pas souvent présent.

## ANNÉE 2000

On nous prédit la fin du monde pour l'an 2000. Jusqu'à maintenant, les Fêtes se passent comme les autres années, dans la sobriété et la tranquillité avec les enfants. Pas grande visite à faire, dans ma famille tout le monde est occupé ailleurs, nous avons pris un repas avec mes parents. Ils se préparent à quitter leur maison pour une résidence de retraités. Entretenir une grande maison est devenu plus difficile, ils partiront donc en juin. Je crois que c'est une bonne décision.

Malgré toute ma bonne volonté, je suis malheureuse. J'ai toujours cette sensation de vide qui m'habite. J'essaie de m'en défaire, j'en suis incapable. Ce n'est pas évident de vivre dans une maison où la joie ne règne plus... La monotonie a pris toute la place, on dirait qu'il n'y a plus d'âme, et j'ai de la difficulté à vivre cela. J'ai besoin de rire, de soleil, de vie ! Je sens la mort rôder autour de nous... Que faire, mon Dieu, que faire ?

Cet après-midi, je me rends chez ma médecin pour la visite de contrôle. Comme toujours, on jase toutes les deux et, sans que je m'y attende, elle me dit : « Vous savez, madame Nadeau, l'indifférence tue. » Puis elle continue de parler comme si de rien n'était.

Ces simples mots me touchent droit au cœur et tout le long du chemin du retour je me les répète.

Arrivée à la maison, je sens qu'il se passe quelque chose de grave en moi. Ces mots me guident vers la route que je dois suivre. Je m'assois dans ma chaise berçante près de la fenêtre, d'où j'aperçois le mont Saint-Hilaire : mon endroit favori pour méditer et retrouver la paix. Je ferme les yeux, je prends de grandes respirations et je sais que ma vie empruntera un autre virage : « Est-ce que je veux vivre, ou mourir ? » Je me lève instantanément et je crie fort : « JE VEUX VIVRE ! » Et voilà que tout se décide à cette minute.

Je viens de prendre une grande décision et rien ne me fera changer d'idée. Je sens une grande force m'habiter et c'est comme si la peur me désertait tout à coup. J'attends mon mari de pied ferme, mais je ne suis pas certaine qu'il aimera ce que j'ai à lui dire... Qu'importe, je suis prête à me battre !

Lorsqu'il arrive du travail, il est passé dix-sept heures. Je suis au sous-sol dans ma salle de couture en train de travailler. Je le laisse prendre son repas, qui est au chaud au four. Je sais qu'à un moment donné il descendra. Maggie est restée avec moi. D'habitude, elle va le rejoindre, mais cette fois, elle reste tout près de moi, comme si elle savait que quelque chose d'important allait se passer dans les prochaines minutes.

Je l'entends marcher dans la cuisine, je sais qu'il arrivera sous peu. Mon cœur bat très fort, j'ai hâte que tout soit dit.

Enfin, le voilà qui descend ! Je ne lui laisse pas le temps de dire grand-chose, je lui lance d'un ton assez provocateur : « J'ai décidé de vendre la maison et de m'en aller. » Il me regarde d'un air mi-surpris, mi-soulagé, c'est difficile à décrire. Je vois tout cela dans son regard. Je reste surprise

de voir sa réaction, moi qui étais prête à sortir l'artillerie ! Mais rien de ce que j'appréhendais ne se passe.

Il est toujours là à me regarder du haut de sa grandeur. « Qu'en penses-tu ? » Il me répond que c'est une très bonne idée, qu'il espérait cela depuis longtemps, mais qu'il ne pouvait prendre la décision de lui-même. Voilà comment se sont terminées vingt-deux années de mariage, dans le sous-sol de notre maison ! Comme si toutes les années que nous avons vécu ensemble n'avaient jamais existé... Pas plus difficile que de tourner la page d'un livre !

La page est tournée, c'est ce que je voulais. Il ne me reste plus qu'à trouver un logement. Je n'ai pas un sou devant moi, je suis en rémission, et j'ai des dettes ! Heureusement, je travaille à plein temps. Rien qu'à penser à contacter un agent d'immeuble et à accueillir des visiteurs, je sens la nausée monter en moi. Je ne peux pas, je ne veux pas que quiconque vienne chez nous, c'est toucher à mon intimité et je n'accepte pas cela ! Drôle de fille, direz-vous. Peut-être, mais j'ai l'impression que le mot cancer est imprimé sur mon visage, et la honte remonte à la surface.

Ce soir-là quand je me couche, je demande bien des faveurs à mes anges et à Dieu. Je vois toutes les difficultés que je devrai affronter et je me sens petite... mais sans aucun remords. Je me répète : « Je peux tout en Celui qui vit en moi. » Ça me fortifie et je m'accroche.

Le lendemain à mon réveil, je crois avoir trouvé la meilleure solution pour tout le monde. Je ne raconte à personne mes projets, il faut que je parle à mon Pierre d'abord.

Nous sommes propriétaires de la maison depuis cinq ans. Nous avons donc payé des intérêts. Si je pouvais vendre la maison à Pierre pour le reste des mensualités, ce serait une chance pour lui. Et moi, je pourrais occuper son logement, que j'ai toujours aimé. C'est une solution facile, je suis certaine que mon idée est la meilleure.

Je téléphone à Pierre. Il arrive et je lui expose mon idée. Il n'est pas vraiment prêt pour l'achat d'une maison, car les frais rattachés sont importants. D'un autre côté, ça l'intéresse, et je sens qu'il veut me rendre service. Il ne peut pas me donner sa réponse, il doit en parler à sa conjointe. De mon côté, je dois en parler à mon mari. De toute façon, je suis certaine qu'il sera d'accord, il me dit toujours de faire ce que je veux.

J'ai le vent dans les voiles, je ne perds pas de temps et je prends un rendez-vous à la banque pour m'informer au sujet du transfert du reste de l'hypothèque à mon fils. J'ai un bon taux et je viens de renouveler l'hypothèque pour cinq ans. La réponse est positive, car il s'agit de mon fils. Une bonne chose pour lui, j'ai hâte de lui apprendre la nouvelle !

Pierre, de son côté, a aussi fait des démarches et, en l'espace de deux semaines, tout est décidé. Lui et sa conjointe procèdent à l'achat, et j'emménagerai dans son appartement. Mon mari s'est trouvé un logement à Montréal, plus près de son travail. Frédéric restera un bout de temps avec son frère et ma belle Maggie restera avec eux, car les animaux sont interdits. De plus, je n'ai pas les moyens de la garder. Elle s'accoutumera, car elle est habituée aux gars et elle ne sera pas malheureuse. C'est moi qui le suis pas mal plus qu'elle ! C'est comme si j'abandonnais mon bébé... et je me sens coupable.

Le déménagement se fera donc en septembre, soit dans deux mois, le temps de se retourner et de remplir les boîtes. Il faut partager : mon mari et moi agissons comme des adultes, et nous essayons d'être le plus juste possible. Tout se fait dans la paix et l'harmonie. Maintenant, la décision est prise, il est plus facile de nous côtoyer, on dirait des amis de longue date.

Notre deuil de la séparation est déjà fait depuis des années, je crois que c'est pour cela que tout est facile pour nous deux. Il est heureux de reprendre sa liberté et moi aussi. Il n'a jamais été de si bonne humeur.

Il accepte de m'aider à payer mon logement, car je n'y arriverais pas toute seule. Il gagne pas mal plus que moi et comprend ma situation. Surtout avec mon auto et la carte de crédit à payer, en plus de mon emprunt pour le cours de couture.



Le jour arrive, Pierre me déménage et Fred aide son père. Quel branle-bas ! Pierre doit apporter ses meubles à la maison, prendre les miens et les apporter au logement, c'est du sport !

Quand je vois tout cela, je réalise qu'une partie de ma vie est terminée et que je dois en recommencer une autre... seule... et j'avoue que je ne sais pas trop où je m'en vais. Qu'est-ce qui m'attend dans cette nouvelle vie ? Je suis encore très fragile, j'ai les nerfs à fleur de peau et je sens la solitude plus que jamais. Avant de partir, je fais le tour de chaque pièce et je remercie l'Univers de m'avoir donné la chance de vivre dans cette belle maison durant ces années. Je souhaite à Pierre et Majo d'être heureux.

Le vendredi soir, quand je me retrouve seule dans mon logis, je me sens tellement libre ! Malgré le manque de meubles et les boîtes empilées les unes sur les autres. Un vent de fraîcheur me caresse à l'intérieur, une liberté de respirer, d'être moi, seulement moi ! Je fais le tour et je me sens à ma place, dans mon chez-moi. Je sais que je serai heureuse, ici !



J'attends mes amis de Cap-Santé qui viennent me donner un coup de main pour m'installer et je leur suis reconnaissante d'être là pour moi. J'apprécie leur générosité, ce sont des gens de cœur. Je suis presque tout installée lorsqu'ils partent. Je reprends mon travail demain matin, je me sens bien.

Ça me fait tout drôle de revenir de mon travail le soir et de me retrouver complètement seule. Le silence règne dans le logement, tandis qu'à la maison avec Maggie et Fred, ça bougeait pas mal plus. Je vais m'habituer à vivre avec le silence, un autre défi à relever.

Mon plus gros problème en ce moment, c'est qu'il ne me reste pas beaucoup d'argent. Après avoir tout payé, il me reste vingt dollars pour me nourrir.

Quand je dois acheter plus que cela, je dois utiliser ma carte de crédit, je n'ai pas le choix. Je ne regrette rien, je suis contente d'être partie, je sais que c'était une question de vie ou de mort, on sent ces choses-là. Pour le moment, ça va bien, je ne connais pas l'avenir, j'ai confiance en la vie.

Je me débrouille assez bien, je me surprends moi-même. Il m'arrive de trouver le temps long, surtout les fins de semaine. Les enfants ont leurs activités et je ne les vois presque jamais. Fred est celui qui vient me voir le plus souvent, et nous mangeons ensemble. Je suis si heureuse ! Mais je n'ose pas lui dire qu'à chacune de ses visites je dois trouver les sous nécessaires afin de lui préparer un repas convenable. Pour rien au monde je ne veux qu'il sache que j'ai des problèmes monétaires. J'ai bien trop peur qu'il ne vienne

plus manger ici, et ce serait catastrophique ! D'ailleurs, pas grand monde dans mon entourage ne s'est rendu compte de quoi que ce soit. Je ne veux surtout pas faire pitié, alors je joue bien mon rôle, tout est toujours parfait. Quelle farce, quand j'y pense !

Mes deuils, je dois les traverser seule. Personne n'est là pour me guider ni me supporter. Pas de larmes, pas de cris... et tout roule comme sur des roulettes. Je ne vois surtout pas que je m'enfonce lentement dans mon rôle de femme forte, et je continue à faire semblant.



Déjà rendu en novembre, l'hiver sera froid selon certains. Tout ce que je demande, c'est que les routes soient belles. J'ai vraiment peur de conduire l'hiver, j'essaie de me contrôler. Mais je dors de moins en moins quand je sais que le lendemain il y aura de la neige ; je deviens alors très nerveuse.

Je me rends à mon travail, je n'ai pas le choix, et surtout pas les moyens de perdre une seule journée de salaire. Pour me sécuriser, j'ai trouvé un moyen simple et efficace : je me remets entre les mains de mon ange gardien, je lui parle en conduisant comme s'il était à mes côtés, et j'ai moins peur. Chacun a ses petits secrets pour être à l'aise et, celui-là, c'est le mien.

Je tiens à recevoir mes enfants et leur conjoint pour Noël. Je n'ai pas les moyens pour tout ce petit monde, mais pas question de leur avouer. Alors je me tourne donc vers mon ex-mari pour lui demander de l'aide. Il comprend

ma situation et il me propose son soutien. Et comme il est seul pour les Fêtes, c'est pour lui une occasion de voir ses enfants et ses petits-enfants. Il m'offre même de m'aider à préparer le repas, ce que j'accepte de bon cœur. Ce Noël sera beau et je suis heureuse d'avoir reçu ma famille. Tout le monde est heureux, et moi en particulier, car personne ne sait les sacrifices que j'ai faits pour fêter Noël avec eux. Mon secret a été bien gardé.

Le souper du Jour de l'an se déroule chez Karine. C'est une belle soirée. Le reste du temps des Fêtes, je le passe seule, car tout le monde est occupé ailleurs. Un moment difficile pour moi. Mais voici le poème qu'il m'a inspiré:

### SOLITUDE

*Oh toi solitude qui m'enveloppe de ton manteau  
Que j'aimerais que tu t'éloignes de moi  
Tu me fais peur, tu me harcèles  
J'essaie de te comprendre  
Mais tu ne te laisses pas deviner  
Alors je ne résiste plus  
Je me laisse envahir  
Pourquoi me tortures-tu ?  
Je suis si fragile...  
Pourquoi continuer à t'acharner sur moi ?  
Est-ce parce que je suis une proie facile ?  
Va-t-en, va-t-en, je t'en prie !  
Pour que je puisse enfin respirer et vivre.*

## ANNÉE 2001

Je suis bien contente de retourner au boulot. Je travaille de huit heures trente à dix-huit heures. Le temps passe plus vite. Quand je reviens à la maison, je suis tellement fatiguée ! Je prends une douche et me fais une joie de revêtir mon pyjama. Je me prépare un souper léger, je regarde la télévision, et très tôt je vais me coucher. Je n'ai jamais de visite. Telle est ma vie depuis la séparation. Rien d'exaltant, mais je ne regrette pas ma décision.

Les fins de semaine arrivent trop vite, et je ne sais pas quoi faire. Je lis, bien sûr, mais arrive un moment où je souhaite me divertir un peu ! Mes amies sont occupées avec leur famille, c'est normal. J'aimerais voir mes enfants... Ils ne pensent sûrement pas que j'ai autant de peine à vivre seule. J'ai des attentes envers eux et, à cause de cela, je suis déçue et peinée chaque week-end. J'attends toujours, en vain, qu'un des trois vienne, mais, hélas, ça n'arrive pas ! Eux aussi ont des occupations et une vie à vivre, je comprends cela, mais jusqu'à quel point ?

Une fois par mois, je vais au souper de l'Âge d'Or avec Lucie et René. J'y ai fait la connaissance d'autres personnes. J'aime bien cela, j'ai du plaisir avec eux et je réapprends à sourire malgré ma honte de ne pas avoir de dents en bas. Je mets toujours la main devant ma bouche pour rire, ça me gêne que les gens me voient comme cela.

Pourquoi n'ai-je pas de dentier en bas ? Je vous l'explique. Mon ex-mari avait certes des assurances qui couvraient les frais dentaires, mais, comme notre couple ne fonctionnait pas, je me sentais coupable. Sans dentiers en bas, c'était une bonne raison de ne pas m'aimer. Je me trouvais laide, et c'est ainsi que j'ai pensé pendant les vingt dernières années, même si en 1963 j'ai été élue Miss CKCN pour l'ouverture de cette station de radio à Sept-Îles ! et qu'à dix-sept ans j'ai été couronnée reine de beauté lors d'une soirée dans cette même ville ! Durant toute cette période, je n'étais personne... du moins c'est ce que je ressentais. C'est fou ce qu'on peut faire quand on est démolie ! Je commence seulement à avoir un peu d'estime de moi.

Les événements de la vie sont parfois étranges. Deux ou trois ans auparavant, une cliente régulière se présente au magasin et me dit : « Si jamais tu as besoin d'un denturologiste, j'en connais un bien bon. » Et elle me donne sa carte. À bien y penser, je devais lui faire pitié. J'ai mis la carte dans mon porte-monnaie, mais je n'ai pas donné suite. Probablement que la graine a été semée ce jour-là... Je prends souvent la carte dans ma main et j'ai le goût d'appeler pour fixer un rendez-vous. Je laisse passer le temps, je me donne des traitements de Reiki et je commence à suivre une formation dans ce domaine. J'ai suivi le premier degré le 4 juin 2000, et je complèterai plus tard les deux autres niveaux. Je continue de réfléchir au denturologiste, j'ai peur d'être déçue. Je n'ai plus de gencives ; pourra-t-on faire quelque chose pour moi ? Au fond, le meilleur moyen de le savoir, ce serait de prendre un rendez-vous... mais je recule toujours. Je crois que je ne suis pas prête encore.

Un beau matin, je me lève, et ma décision est prise : il n'y a plus rien pour m'arrêter, je veux des prothèses dentaires ! Je prends rendez-vous et, la chance est avec moi, je peux y aller le lendemain.

Comme toutes les fois où je prends une décision, je sens une force m'habiter. Je sais que je ne laisserai rien se mettre en travers de ma route, que tout ira pour moi. Je me présente donc à mon rendez-vous, très déterminée.

Le denturologiste qui me reçoit est un homme charmant et j'aime son approche. Je lui raconte un peu mon histoire. Il dit ne pas pouvoir introduire une prothèse à cause du grand nombre d'années que j'ai passées sans en porter, et surtout à cause de l'absence de gencive. Il essaie de me mettre en garde, il me prévient que je vais avoir de la difficulté à garder une prothèse en bas. Il me conseille de laisser tomber, que ce serait de l'argent gaspillé inutilement. Je l'écoute, mais je ne veux rien entendre, car j'en veux une, c'est tout. Je prends donc le risque.

Il m'avertit que je devrai me présenter souvent à la clinique pour des ajustements. Mais rien ne m'arrête, je suis convaincue du contraire.



C'est le grand jour, je vais chercher mes prothèses. Un doute monte, mais je reprends vite le contrôle et j'éloigne toute pensée négative. Le denturologiste installe mes prothèses. Ça me fait tout drôle... on dirait qu'il vient d'introduire une pomme dans ma bouche. Il me conduit devant le miroir et, quand je me vois, je ris tellement que j'en pleure ! Imaginez : vingt-deux ans sans dents en bas, et maintenant avec une prothèse qui me gonfle la bouche ! Je vois une autre femme. Je ne me reconnais plus et j'ai le fou rire, tellement que ça n'arrête plus ! Lui aussi se met à rire ! L'émotion passée, il me donne ses recommandations. Il m'explique que j'aurai de la difficulté à manger les premiers jours, mais qu'il faut persévérer.

Lorsque je reviens à la maison, je n'arrête pas de me regarder dans le miroir. Je suis émerveillée de voir cette nouvelle femme. Et, pour la première fois depuis des années, je me trouve belle ! Le plus merveilleux dans cette histoire, c'est que je n'ai jamais eu de difficulté à manger, ni n'ai dû retourner voir le denturologiste pour des ajustements. Je n'ai ressenti aucune douleur, tout est parfait. Mon petit secret, c'est que je dois mettre un peu de colle à dentier pour l'aider à tenir en place, c'est tout.

J'y suis retournée une fois avec une amie qui voulait des prothèses. Quand il m'a vu, il n'en revenait tout simplement pas. Il a dit qu'il se souviendra de moi toute sa vie.

Je suis convaincue que lorsqu'on croit sincèrement à une chose, ça ne peut faire autrement que de nous arriver. C'est peut-être cela, la foi ? Si tu penses positivement, tu recevras du positif. Mais si, au contraire, tu penses négativement, c'est du négatif qui t'arrivera. Je ne peux rien prouver, mais chaque fois que je ne me suis pas laissé envahir par les doutes ou la peur, j'ai réussi. J'ai encore bien du chemin à faire, la peur fait encore partie de ma vie, mais j'arrive à lui faire face plus souvent et plus facilement. J'essaie de la combattre, car elle prend bien de la place dans nos vies sans qu'on s'en rende compte. Elle est sournoise et sait comment nous influencer... je suis une de ses victimes !



J'ai commencé des cours d'antigymnastique avec mes amies. C'est une belle rencontre une fois par semaine, qui me fait du bien. Il y a toutes sortes de cours aujourd'hui pour nous aider à nous prendre en main. Celui-là m'aide énormément, je vois les changements s'effectuer en moi. Bien des

peurs et des croyances ressortent dans ce genre de cours.

Lorsque je suis arrivée à mes cours avec mes nouvelles dents, ç'a été le fou rire général ! Imaginez le contraste... c'est assez pour avoir envie de rire ! Personne n'en revient, à quel point je suis changée, et j'en suis fière.

Personne de ma famille n'est au courant. J'imagine déjà leurs réactions... pour être surpris, ils le seront ! Ça me rajeunit, je peux rire maintenant sans me couvrir la bouche. L'habitude est là quand même, j'essaie de m'en libérer. Que je suis heureuse d'avoir pris cette décision ! Je n'arrête pas de remercier mes amis d'en haut pour la facilité que j'ai eue à m'adapter, c'est un vrai miracle.



C'est le mois d'avril, la chaleur se fait sentir. Il n'y a plus de neige, quel soulagement pour moi ! Les routes sont belles et je suis moins stressée. Je décide, avec des amis, de rendre visite à des gens que nous connaissons bien. Je suis enchantée par cette sortie, surtout un samedi, la journée sera moins longue pour moi. Nous sommes très bien reçus, j'écoute les gens parler, car ils ont bien des choses à raconter... jusqu'à ce que la dame dise quelque chose qui me frappe comme un coup de poignard au cœur... mais personne ne se rend compte de ma douleur. Mes amis me déposent devant ma porte et me souhaitent une belle fin de semaine. Je leur fais un signe de la main et je me dépêche d'entrer, car j'ai les yeux pleins de larmes. J'ai mal, comme si on venait de me rejeter à la façon d'une simple poussière. C'est probablement le déclencheur de tout ce que j'ai vécu, mais qui n'est pas guéri encore. Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Tout à coup, je n'ai plus envie de me battre, j'ai le goût de mourir

pour ne plus souffrir. On dirait que tout ce que j'ai fait jusqu'à maintenant ne compte plus, j'ai trop mal.

Je décide d'en finir une fois pour toutes. Je sais que j'ai assez de pilules pour mettre mon projet à exécution, et, avant que quelqu'un ne s'en aperçoive, je serai morte. Je pleure tellement que je vais m'étouffer. J'ai de la difficulté à respirer. Je dis tout haut : « Mon Dieu, aidez-moi, ça me fait trop mal. »

Dès cet instant, voilà que je retrouve la raison. En tout cas, j'ai les idées plus claires, et je me calme un peu. Je ne sais pas quoi faire ! Aller au CLSC pour leur dire « Je veux mourir » ? Pas évident ! D'un autre côté, je sais que je ne désire pas vraiment mourir, je souhaite seulement que la souffrance disparaisse. « Dites-moi quoi faire, mon Dieu ! »

J'ai peur de rester toute seule au cas où j'aurais l'idée d'avaler les pilules. Alors je prends mes clés de voiture et je sors vite de la maison avant de changer d'idée.

Je ne sais pas encore où aller. L'essentiel est que je ne sois pas à l'intérieur de la maison. Je mets le moteur en marche et je décide de me rendre au CLSC. J'ai besoin d'aide, je ne peux pas continuer à me mentir à moi-même.

Devant la réceptionniste, je me sens très mal à l'aise de devoir expliquer la raison de ma présence. J'ai honte et je tremble comme une feuille de papier. Je lui demande de voir une thérapeute. Je lui explique que ça ne va pas du tout, que j'ai absolument besoin de voir quelqu'un. Elle me répond qu'une travailleuse sociale est de garde et qu'elle l'avertira de ma présence. Cinq minutes plus tard, je suis dans son bureau. À voir mon allure, elle se rend bien compte que je suis en pleine crise. Elle me pose des questions : je lui raconte le cancer, la séparation, l'accident de Pierre, le déménagement... Elle comprend vite ce que je vis. On a beau dire que l'on est fort pour épater la galerie, mais la réalité est tout autre.

Elle me rassure en disant que je n'aurais probablement pas mis mon projet à exécution. Qu'au fond c'est un appel au secours, et que je suis une femme très courageuse d'avoir demandé de l'aide. On parle ensemble pendant presque une heure. Elle me fait du bien. Elle veut s'assurer que je suis capable de retourner à la maison toute seule sans avoir l'idée de commettre l'irréparable.

Je lui affirme que je me sens mieux, suffisamment solide. Elle me donne les numéros de téléphone de SOS Suicide et d'autres ressources, au cas où.

Je lui demande de voir quelqu'un pour une thérapie. Je connais une travailleuse sociale que j'ai entendue lors d'une conférence. J'aime sa façon de dire les choses, et je souhaite la rencontrer.

On ne peut me donner de réponse pour le moment, ce n'est pas elle qui décide, mais un comité. On m'appellera dans les semaines à venir. « Si c'est trop long, je ne suis pas certaine que je serai là », lui dis-je.

Le lundi suivant, je reçois un appel de la thérapeute que j'ai vue en conférence, et j'ai un rendez-vous le même jour. Au début, je me rends à la thérapie deux fois par semaine, ensuite une fois par semaine, puis à toutes les deux semaines, et finalement une fois par mois.

Ma thérapie dure au moins un an, sinon plus. Mais quel beau cadeau je me fais ! Ma vie change du tout au tout. J'apprends à me connaître, à rehausser mon estime de moi, à dire non, à m'aimer, et surtout à aimer sans attentes, et à être vraie. J'apprends à vivre en fonction de moi et non pour plaire aux autres, à arrêter de me laisser manipuler. Les manipulateurs sentent bien que je suis une proie facile.

Chaque personne atteinte du cancer ou d'une maladie grave pense, au moins une fois, qu'elle est punie pour une faute qu'elle aurait commise par le passé. La thérapie a permis de m'ouvrir à quelqu'un, en toute confiance et complètement,

pour la première fois de ma vie. J'ai parlé de ma jeunesse et des peurs que j'ai développées à la suite d'événements difficiles. Par pudeur, je préfère ne pas raconter ce qui s'est dit entre la thérapeute et moi, car chacun a droit à ses jardins secrets. La thérapie n'a pas tout guéri, mais je me suis libérée d'un grand poids, ce qui m'a permis d'avancer, tout en sachant que le chemin de la guérison intérieure sera encore parsemé d'épreuves.

Si un jour vous avez besoin d'aide, n'hésitez pas, osez faire une démarche thérapeutique, votre vie n'en sera que merveilleuse, je vous le jure.

Merci à cette femme admirable qui a su toucher mon cœur et qui a aidé à faire de moi cette femme qui est là pour vous encourager dans les épreuves que vous vivez, ou pour ceux et celles qui veulent être mieux dans leur peau.



Ma vie a repris son chemin. Je suis plus forte de jour en jour. Avec la thérapie, je sens que j'ai quelqu'un sur qui compter et ça me rassure.

Je continue mes cours avec mes amies. Mon cœur s'ouvre de plus en plus à la vie et je me sens prête à rencontrer l'amour. Je ne cherche pas, je sais que, lorsque le temps sera venu pour moi, cette personne se présentera sur ma route. J'ai confiance et je sais que ça m'arrivera.

J'ai suivi un cours sur les objectifs de vie avec Colette. J'ai adoré ! Un autre moyen qui m'aide à avancer. Il faut passer à l'action pour obtenir ce que l'on veut, surtout ne pas croire que ça nous tombera du ciel !

Dans le courant de l'année, j'ai reçu une bonne augmentation de salaire. La vie est plus facile, je peux me payer la

nourriture dont j'ai besoin, je peux même me gâter. Tout finit par s'arranger dans la vie, il y a quelqu'un qui veille sur nous, j'en suis certaine.

Je peux dire qu'enfin l'année se termine dans la paix et la sérénité. La solitude me fait de moins en moins peur. L'année 2001 a été très enrichissante et j'ai appris beaucoup de leçons. Merci, la Vie !



## ANNÉE 2002

Je reviens d'une semaine de vacances. J'ai visité mes amies Claudette et Élane, qui demeurent toutes deux à Mansonville. J'ai connu Élane au Club Santé, dans ce temps-là, elle demeurait à Saint-Mathias. On a eu bien du plaisir ensemble et nous sommes restées de très bonnes amies. J'ai donc passé deux jours avec Claudette et deux jours avec Élane. Cette escapade dans la montagne m'a permis de me retrouver. J'ai l'impression d'être déconnectée du reste du monde, je sens la paix, la sérénité. Je vis au gré du temps et de la simplicité dans toute sa splendeur. Un matin, quand je sors dehors pour débayer la galerie, car il a neigé la veille, je dis à Élane : « Je crois que je deviendrais vite une femme des bois. » Quand je rentre chez moi, j'ai l'impression de revenir d'un autre monde.



Ce 31 janvier, Frédéric a vingt-quatre ans et il est amoureux. Il a rencontré Audrey et il est très heureux. Ce soir, on soupe ensemble, Fred et moi. Au menu : du poulet St-Hubert. J'aime passer du temps avec lui, mais je sens bien que, dans les mois à venir, il sera moins disponible

pour sa maman. L'amour prendra toute la place et c'est normal, ça fait partie de la vie.

J'ai beaucoup d'amies maintenant grâce au Club Santé et à tous les cours que je suis. J'ai aussi des amies qui demeurent à l'extérieur ; on garde contact en s'appelant presque chaque semaine. Ma vie commence à être intéressante, je ne me sens plus seule et c'est merveilleux.

Je travaille maintenant dans le bureau et ça me plaît. Je suis appréciée à ma juste valeur. J'ai beaucoup de responsabilités : mon patron a confiance en moi, il me fait sentir importante, et, pour la première fois de ma vie, il me donne un salaire me permettant de vivre plus convenablement.

Je continue ma thérapie et je sens la transformation qui s'opère en moi. J'ai la sensation de me réveiller et de jeter un regard nouveau sur les choses qui m'entourent. Difficile de décrire cela, mais je dis souvent que je dois venir d'une autre planète, pourquoi pas ? Tout est possible !

Quand j'attends dans la salle pour voir ma thérapeute, je regarde les gens autour de moi. Je n'en reviens pas, je me sens comme une étrangère, j'ai de la difficulté à croire que j'ai déjà fait partie de cette catégorie de gens stressés. C'est certain que je ne veux plus vivre à la vitesse de l'éclair. Merci, je passe mon tour ! C'est dans des moments comme celui-là que je réalise la chance de pouvoir vivre à mon rythme.

Pour moi, il est temps de fermer une porte pour en ouvrir une autre. Faire de la place pour du nouveau. Souvent, les gens disent que j'illumine leur vie avec mon sourire ! Ça me fait rire, car, durant vingt-deux ans, je me suis toujours cachée pour sourire parce que j'avais honte de moi. Que c'est drôle, des fois, la vie ! Maintenant, sourire à volonté est une grande transformation. Je remercie l'Univers chaque jour pour ce beau cadeau.

Quand il m'arrive quelque chose ou que je pense au futur, je me dis : « Pourquoi me rendre malheureuse pour des événements qui ne sont pas dans la réalité ? » Ma perception des choses change tout. On nous a toujours dit que l'on récolte ce que l'on sème. Pourquoi ne pas semer ce que j'aime et récolter ces bienfaits au maximum ?

J'aimerais voir les enfants plus souvent. Je suppose qu'eux aussi sont bien occupés. Karine étudie pour obtenir son bac : avec son travail, les enfants, la maison et les études, il ne lui reste pas grand temps pour les visites. Au moins, elle m'appelle tous les soirs. Les garçons téléphonent eux aussi, mais moins souvent. Pierre me dit toujours : « Maman, les garçons ce n'est pas comme les filles, on ne pense pas à cela. »

Ma voiture me donne du fil à retordre. J'ai fini de la payer, il reste que c'est une voiture usagée. Je pense que dépenser encore de l'argent pour des réparations n'est pas une bonne idée. Je me suis informée auprès d'amis, et ils me conseillent de me louer une petite voiture qui ne me coûtera pas trop cher d'essence, ce qui évitera surtout des mensualités élevées.



On est le 13 mars et je viens de louer ma voiture. Une Accent 2002, toute neuve. Je suis emballée, j'ai fait mon choix seule et les transactions aussi. C'est tout un pas en avant pour moi. Je deviens de plus en plus autonome et j'en pleurerais de joie ! Je me suis même permis de faire poser un aileron sur la valise et un démarreur à distance. Quel

luxé ! Retenez-moi, quelqu'un, je crois que je vais sauter de joie ! Personne pour décider à ma place, quelle liberté !

Je continue mes cours de danse et j'aime cela. J'ai bien du plaisir avec les gens qui se joignent au cours. Je me suis fait une entorse au pied gauche il y a quelques années, et, chaque fois que je finis mon cours, la douleur devient de plus en plus forte et mon pied enfle. Ça dure quelques jours... Je me demande si je pourrai continuer, ce serait dommage, car j'aime danser. L'avenir me le dira...

Pâques est le 6 avril cette année. Je décide de faire un brunch pour les enfants et leurs conjoints. C'est très plaisant et ça me permet de voir tout mon petit monde. Je me répète souvent : « Si la montagne ne vient pas à toi, va à la montagne. » C'est ce que j'ai mis en pratique et tout le monde est heureux. Parfois, il est facile de régler les choses simplement. Mon problème, c'est que j'ai toujours peur de ne pas être à la hauteur... et j'ai peur d'être rejetée.

Mon cheminement et ma thérapie me conduisent bien souvent sur des chemins tortueux. On apprend beaucoup, et surtout je comprends mieux. J'ai été capable de dire merci à mon ex-mari de m'avoir abandonné à moi-même. Sans le savoir, il m'a sauvé la vie, j'en suis certaine. Alors, pourquoi lui en vouloir ? Il a été simplement un instrument de changement. Si j'avais été choyée, je ne serais jamais partie de la maison, car je me serais sentie coupable. Me connaissant, je me serais laissé mourir tellement j'étais malheureuse ! Il fallait que ça se passe de cette manière, j'en suis convaincue.

La fête des Mères approche à grands pas et, comme je sais que je serai encore seule cette journée-là, je trouve cela

bien difficile. Les enfants m'appellent chacun leur tour, mais je ne les vois pas, ils sont occupés ailleurs. La peine que je ressens est profonde, je me culpabilise en me disant que je n'ai peut-être pas été une bonne mère et que c'est pour cela qu'ils me laissent seule... Et que je ne suis pas importante pour eux. J'ai l'impression d'être la seule à vivre pareille situation et c'est encore pire quand mes amies me disent qu'elles ont passé une belle journée avec leur enfant. J'ai honte d'avouer que je n'ai pas vu un seul des miens.

Je m'en veux de penser ainsi, avec le cheminement que j'ai fait, il semble que je ne devrais pas réagir ainsi ! Ça tourbillonne dans ma tête, et, bien entendu, je pleure de déception, car j'ai encore des attentes. Il reste bien du chemin à faire, n'est-ce pas ?

J'ai de la difficulté à m'adapter à la vie d'aujourd'hui. Tout va trop vite et c'est loin d'être facile de rencontrer des gens sur la même longueur d'onde que soi. Impossible pour moi de penser comme avant, car ma vie a pris une autre direction. Seuls les gens ayant connu la souffrance peuvent comprendre ce que je vis. J'ai la chance d'avoir des amies à mon diapason. Je ressens toujours un vide en moi, il me manque quelque chose et... c'est l'amour, le vrai !

Je rêve depuis des années de posséder un coin de terre à Lac Baker. Pendant ma chimio, je gardais sur moi une photo et je me disais que, plus tard, mon rêve deviendrait réalité. Je suis née là-bas et on dirait que mon cœur y est resté accroché. Je ne sais pas si c'est une illusion, mais il me semble que le bonheur doit être là. Souvent durant les traitements, je me fermais les yeux et je m'y rendais en volant comme un oiseau. Je me promenais au-dessus du lac et je me sentais au comble du bonheur : j'étais en paix. Quand

mes parents on décidé de déménager à Sept-Îles, j'avais quatorze ans. J'ai dû laisser mes amies derrière moi, et je n'ai jamais fait mon deuil de ce déracinement.



Je suis en rémission depuis cinq ans : il faut fêter cela avec les enfants ! Je leur en parle, mais ça ne semble pas les intéresser, du moins c'est ce que j'en déduis. Ils ne semblent pas comprendre l'importance de cette rémission à mes yeux. Pour eux, je vais bien, point final. Au fond, je ne sais pas ce qu'ils pensent, ils n'en ont jamais parlé. Alors assez difficile de savoir ce qui se passe dans leur tête ! Peut-être faudrait-il insister et leur expliquer la valeur de cette bataille gagnée ? Mais je laisse tomber... et je reste sur ma déception.

Après mûres réflexions, je décide de fêter avec mes amies. Toutes sont d'accord et enchantées de souligner ma rémission. Une façon de mettre une croix sur cette partie de mon passé. La soirée que nous passons ensemble est empreinte d'amour et de sincérité. Je me sens comblée par tout cet amour qui touche grandement mon cœur. Une amie a cuisiné un gâteau et je souffle mes cinq chandelles ! Je rends grâce pour cette chance de vivre. Merci, chères amies, pour tant d'amour, vous êtes des anges !



Pour le party de Noël du bureau, je serai accompagnée par un des amis du mari de mon amie. Je suis bien contente, ce sera moins ennuyant ! Je le connais déjà de vue, c'est un

homme sympathique, aimant la vie et le plaisir. Donc la personne idéale, qui me permet d'être vraie. Je n'ai rien à lui prouver et j'aime son côté délinquant. L'événement est amical ; je me découvre un côté rebelle et la joie de vivre de cet homme me montre que la vie vaut la peine d'être vécue avec un brin de folie. On peut se donner le droit de s'amuser, mais cela, je n'ai jamais eu le loisir de le comprendre avant.

Cet ami m'a rendu un fier service de passer dans ma vie. Sans s'en rendre compte, il m'a donné un avant-goût du bonheur d'être moi-même. Je me sens une tout autre femme : tout est simple avec lui, son côté enfant est demeuré présent dans sa vie et il le transmet aux autres. Dieu se sert des personnes qui traversent ma route pour me montrer plusieurs facettes de la vraie personne que je suis. À force de les refouler, elles se sont enfouies au plus profond de mon être. Lorsqu'elles refont surface, elles me transforment du même coup. Voici un petit texte que j'ai écrit :

*À toi, mon ami  
Qui, sans le savoir  
A changé le cours de ma vie  
En me redonnant la joie de vivre  
J'ai senti mon cœur s'ouvrir.  
En me montrant le chemin à suivre  
J'ai compris le sens de ma vie.  
En t'écoutant parler  
J'ai appris ce que c'est l'Amitié.  
Avec toi, j'ai le goût de me dépasser  
Pour mieux enterrer le passé.  
Ton cœur est tellement grand  
Ton sourire éclatant  
Ta beauté intérieure m'attire  
Alors j'aime être à tes côtés  
Pour mieux vivre et grandir.*

Avant de boucler l'année qui va se terminer, je fais une rétrospective : qu'ai-je appris durant ces 365 jours ? Voilà ce que j'en retiens :

- Pourquoi faut-il attendre que la maladie nous frappe pour comprendre et apprécier la vie ? Je ne suis pas la seule à me poser cette question, plein de gens autour de moi se demandent pourquoi. Parfois, il faut faire face à la mort pour apprécier ce beau et grand cadeau qu'est la vie.

- Nos peurs, nos croyances et la vitesse à laquelle nous vivons nous empêchent bien souvent de profiter de toute l'abondance que l'Univers nous donne. Nous sommes vraiment aveugles.

- Il faut profiter de chaque moment qui passe, arrêter de se casser la tête à cause de l'opinion des autres.

- Il faut écouter notre cœur au lieu de notre raison. Les élans de notre cœur nous font nous sentir bien, c'est la voix de notre âme.

- Pourquoi a-t-on si peur de dire aux gens qu'on les aime ? On dirait que c'est tabou.

Il ne faut plus que je fasse les mêmes erreurs que dans le passé, car ça n'aura servi à rien de tant souffrir. Je choisis d'être vraie, authentique, celle que j'ai toujours voulu être, et je ne veux plus faire semblant. Être vrai, pour moi, c'est être capable de regarder l'autre dans les yeux et de lui dire ce que je ressens sans peur d'être jugée. Accepter que les autres soient différents et accepter leur différence. Être vraie, c'est aimer sans attente. Je sais que ça ne fera pas l'affaire de tous, mais j'ai compris que ma vie m'appartient et que j'ai le droit de choisir la manière dont je souhaite la vivre. Pour moi, elle est tellement précieuse cette vie que je n'ai plus de temps à perdre en cherchant à plaire aux autres ! On m'accepte telle que je suis... ou bien tant pis !

On dirait qu'une petite voix intérieure me dit : « Va de l'avant, avance, n'aie pas peur, profite de la vie, prends le temps de vivre et d'aimer. Partage avec les autres, donne ce que tu as reçu, sois un soleil pour tous ceux qui sont sur ta route. Fais confiance à la vie, laisse ton cœur te guider et aime, l'amour est la plus grande richesse du monde. Ose et tu avanceras. Libère-toi de ton passé, ce qui est derrière toi n'est plus. Pour évoluer, il faut aller de l'avant. Ton passé doit seulement te servir de passeport pour l'avenir. N'oublie pas, écoute ton cœur et tu connaîtras le bonheur. »

Le 22 décembre, Fred vient me chercher pour aller souper avec Audrey et lui. Je suis reçue aux scampis et à la fondue, mes mets préférés. Je sens que mon Fred est vraiment en amour et heureux. Il change et j'en suis fière. Il apprend la vie de couple et c'est formidable de le voir dans son rôle de conjoint. Mon bébé est devenu un homme.

Le 26 décembre, j'ai préparé le souper pour mes enfants et leurs conjoints, ainsi que mes parents. Nous jouons à des jeux de société et la soirée se déroule bien. Tout le monde repart chez soi heureux, du moins j'ose le croire.

Le soir du 29 décembre, je reçois mes amis à souper. Chacun apporte un plat, on a beaucoup de plaisir à se retrouver. On sent l'amour tout autour de la table, c'est assez difficile à expliquer, mais c'est super, on doit être connectés sur les mêmes ondes. Quelle belle soirée ! C'est ainsi que se termine 2002, et je suis prête à entamer une autre année.



## ANNÉE 2003

Nous sommes en 2003. Que le temps passe vite ! Malgré tout, je choisis de commencer l'année en faisant confiance à la Vie et à Dieu. Je me promets de faire de mon mieux pour être bien dans ma peau, d'essayer de vivre le moment présent, de devenir une personne meilleure pour être à l'écoute des autres, et surtout pouvoir les aider.

Je réalise ma chance d'être encore de ce monde. Je voudrais rendre grâce pour ce cadeau en redonnant aux autres, en leur communiquant les leçons de vie que j'apprends. Je me dis parfois : « Si seulement je pouvais aider une ou deux personnes à aller mieux et à garder espoir, ce serait tellement merveilleux. » En pensant à cela, voici le texte que j'ai envie de partager avec vous :

*Pour toi que je ne connais pas  
Mais que je sens si proche  
Parce que tu traverses des moments difficiles  
Que, moi aussi, j'ai eu à vivre  
Je veux te dire de garder espoir, on peut s'en sortir  
Il n'est pas toujours facile de se battre et d'avancer  
Fais juste un petit pas, puis un autre, jour après jour  
Bientôt, tu verras une petite lueur dans ta vie  
En ce moment, tu es peut-être dans l'ombre*

*Ouvre grand tes yeux et tu verras la lumière  
Qui brille dans le lointain  
Il te reste juste à marcher, même si tu es fatigué,  
Vois, elle brille de plus en plus, tu approches  
Tes pas deviennent lourds.  
Tout à coup, tu sens que quelqu'un est à tes côtés  
Pour t'encourager à continuer  
Je suis avec toi par la pensée et je t'envoie de l'espoir  
Je sais que tu vas t'en sortir  
Courage, courage, ne t'arrête surtout pas.*

Ce soir, Karine, ma grande fille, prépare le souper. J'aime me retrouver avec mes enfants et leurs conjoints, il ne faut pas que j'oublie mes petits-enfants, ça m'énergise pour continuer à me battre.

Le 2 janvier est une journée assez chargée : celle des appels des amis pour les souhaits de la nouvelle année. Je réalise ma chance d'être entourée par autant de bonnes amies qui m'aiment et m'apprécient pour ce que je suis. Merci, la Vie, pour ce beau cadeau !

Quand je prends le temps de m'arrêter et que je pense à tout ce que j'ai accompli depuis les cinq dernières années, j'ai l'impression que je parle d'une autre personne. Fascinant de voir tous les cadeaux que la vie m'a envoyés ! On en reçoit chaque jour et on ne s'en rend même pas compte, on prend tout pour acquis. Combien de fois prenons-nous le temps de dire merci pour l'abondance et surtout pour la santé ? Qui pense à remercier son corps et pourtant il est notre meilleur ami. Il prend soin de nous, il nous envoie des signes quand nous sommes malades, il régit les fonctions vitales pour nous tenir en vie, mais on le maltraite ! Malgré tout, il continue à nous aider. Maintenant, j'essaie de le remercier de temps à autre. Ça peut sembler ridicule, mais pensez-y et vous verrez que c'est sensé.

Cette année, je participe à Conférences Québec à tous les mois avec mes amies. Cet organisme présente des conférences de développement personnel et c'est fort intéressant. J'y rencontre des gens qui, comme moi, ont changé des choses dans leur vie. C'est une bonne école pour améliorer ma vie.



Les vacances du temps des Fêtes sont terminées. Il faut retourner au travail. Je suis contente de retrouver mes collègues. Quand on travaille cinq jours semaine, le temps passe vite ! Je suis entourée de gens sympathiques et j'adore mon boulot. Je me sens bien dans cet environnement. Olivier, mon patron, est satisfait de mes services : je me sens comblée et importante.

Cette semaine, j'ai dit aux filles du comptoir Sears que j'avais l'intuition que j'allais rencontrer l'amour. Les filles me le souhaitent, bien entendu, mais ne croient pas vraiment que ça puisse arriver comme par magie. Moi, je suis certaine que le temps est proche... Je dois avouer que je ne connais personne dont je pourrais tomber amoureuse. J'en ai la conviction, c'est tout, et j'y crois.

Ce matin, je fais le dépôt à la banque. Je me rends en même temps à l'épicerie et, en descendant de mon auto, j'ouvre grand les bras et je dis tout haut : « J'ouvre mon cœur à la vie et à l'amour. » Je suis dans un état de paix et de sérénité, comme si quelque chose venait de se passer au fond de moi. Je suis surtout surprise d'avoir agi de la sorte, c'est si inhabituel pour moi ! Pourtant, c'est comme si rien ne pouvait m'arrêter.

Ma vie prend une autre direction. Je commence à découvrir la joie de vivre, je ressens au fond de mon cœur

beaucoup d'amour. J'aime les gens pour ce qu'ils sont, je les trouve beaux et j'accepte leur différence, et c'est ce qui m'attire vers eux. Je me sens tellement bien dans cette nouvelle approche, il me semble que tout devient plus facile et agréable à vivre. J'ai la nette impression de renaître.

Le plus difficile, en ce moment, c'est de faire la coupure avec le passé. J'ai fait de grands pas, mais il me reste bien du chemin encore ! Je me console en me disant qu'un jour à la fois, c'est la meilleure façon de progresser. Je crois que, le moment venu, tout se fera simplement. Trop de choses m'ont fait mal, je dois d'abord panser mes blessures pour qu'elles puissent mieux guérir. Et le reste, le temps s'en chargera.

Il faut tout simplement avancer sur le chemin de notre vie avec confiance et tout finit par s'arranger. Je suis certaine que le Seigneur sait ce dont nous avons besoin. Je lui laisse cela entre les mains, car, seule, je ne peux pas faire grand-chose. Je m'accroche à ma foi, et je sens que je suis sur la bonne voie.

Avant d'aller plus loin, je voudrais vous expliquer pourquoi je parle souvent de l'Univers et de Dieu. Quand la maladie est arrivée dans ma vie, j'étais seule et sans défense. Je me sentais perdue et abandonnée, je n'avais personne sur qui compter. Il me fallait un pilier, car j'étais au bord du précipice. J'ai alors supplié Dieu de venir m'aider et Il l'a fait ! Il a répondu à mon appel, alors je n'ai plus de doutes, je sais qu'Il est présent dans ma vie. Maintenant, Il fait partie de mon quotidien et je n'ai jamais regretté mon appel à son aide. Ça ne veut pas dire que je suis plus catholique que le pape ! Je crois à un Être supérieur, tout simplement, et à l'Univers. Chacun est libre de juger de mon choix, mais c'est ma réalité. Et chacun a droit à la sienne.



Février est déjà à notre porte. Ce matin, bizarrement, je sens que très bientôt un homme croisera mon chemin. Je fais confiance au Seigneur, je sais que tout est en marche et j'ouvre mon cœur à celui qu'Il mettra sur ma route. Je l'accueillerai comme un cadeau. Je souhaite le rencontrer dès maintenant, j'ai besoin d'être aimée, de partager mes peines, mes joies, j'ai envie de chaleur et de tendresse. Seigneur, je te remets cela entre les mains et je te dis merci à l'avance pour cet amour !

Le soir du 15 février, je sors avec mes amis Lucie, René, Marianne et Louis-Philippe. Nous assistons au spectacle de Pierre Dumont. Le trajet jusqu'au cégep Maisonneuve se fera exceptionnellement en autobus scolaire au lieu d'un autocar régulier : ça brassait ! Une très belle soirée, un spectacle réussi, et surtout bien du plaisir dans l'autobus avec toute la gang ! Je n'ai jamais fait autant de belles sorties. Je me sens vivre et, surtout, je suis quelqu'un à part entière.

Déjà mars qui s'en vient ! Le soleil est plus vivant chaque jour et il reste avec nous plus longtemps. Il est plus facile de prendre la route, et, pour moi, c'est une délivrance.

Le vendredi 7 mars, c'est la soirée des cartes pour le Club de l'Âge d'Or de Saint-Mathias. Marianne, ma voisine et amie, m'a invitée. Je ne sais trop si je dois y aller... J'en parle à mon amie Célyne, une collègue de travail. Elle accepte de m'accompagner, convaincue que nous aurons du plaisir.

Tous les amis sont assis à la même table et un nouveau venu s'y trouve, soit Bertrand, le frère de Marianne, que j'ai rencontré en décembre lors d'un dîner chez elle. Il est assis sur la chaise voisine de la mienne. Bertrand est gêné et la conversation avec lui n'est pas facile... Ses yeux sont tellement tristes que je voudrais le prendre dans mes bras pour le consoler. J'ai l'impression qu'il porte le poids du monde sur ses épaules.

Je ne peux expliquer pourquoi, mais on dirait que je me reconnais en lui. Ça me fait tout drôle en dedans, car c'est la première fois de ma vie que je ressens cela. De prime abord, ce n'est pas le genre d'homme qui m'intéresse. Mais, en ce moment, tout ce que je désire, c'est d'obtenir un sourire, de voir son visage s'illuminer ! J'ai mal de le voir aussi malheureux. Je ne comprends rien à ce qui m'arrive, j'essaie de me détourner de lui, car je ne veux surtout pas que les autres devinent mon état intérieur. Comme le naturel revient au galop, je commence à faire le clown. Ça marche ! Bertrand sourit ! Je venais juste de lui dire que je souhaitais le faire rire... et c'est gagné ! Je suis aux oiseaux !

Durant la soirée, il y a des cadeaux et des prix de présence : je gagne un parapluie, que je donne à Marianne. Bertrand obtient un certificat cadeau d'un fleuriste. La soirée se passe dans la joie avec tout ce beau monde. Bertrand décide de s'en aller avant la fin de la soirée. Après avoir salué tout le monde, il dépose le certificat devant moi. Je reste figée et surtout je suis mal à l'aise, car tout le monde s'est aperçu de son geste. Nul besoin de dire que mes amies en ont profité pour me taquiner !

En revenant à la maison, voilà ma belle Célyne qui décide de me faire un sermon ! Elle me dit que ce n'est pas un gars pour moi, qu'il est « pogné ». Je reste hébétée par tant de hargne, il me semble que je n'ai rien fait pour qu'on

me fasse la morale à ce point ! Je sais qu'elle veut mon bien, mais moi, tout ce que je souhaite c'est d'essayer de rendre cet homme un peu plus heureux... Je n'ai aucune attirance envers lui, je ne le connais pas encore, je sais que c'est le frère de mon amie et qu'il traverse une mauvaise période à la suite d'une séparation. C'est tout !

Rendue à la maison, je me sens mal. Qu'est-ce qui laisse croire à mon amie que cet homme m'intéresse ? De toute façon, je ne crois pas le revoir, alors pourquoi en faire un drame ? Le mieux à faire, c'est de le confier au Seigneur pour qu'Il le remette sur pied, et surtout l'aider à moins souffrir. Pour être passée par là, je reconnais facilement les signes.

Toute la fin de semaine, je me sens bizarre. Je repense à ma réaction lorsque j'ai vu Bertrand. Quelque chose s'est passée au fond de moi, comme si je me voyais dans ses yeux, mon propre miroir. Assez surprenant, quand même, cette réaction ! C'est la première fois que ça m'arrive. Enfin, je trouve que Bertrand est comme un petit enfant perdu.

Le mardi matin 11 mars, je compte aller à la cabane à sucre avec Marianne et Louis-Philippe. Dans la nuit de lundi à mardi, je ne ferme pas l'œil. Ma main droite est tellement enflée que j'ai peine à la bouger. Je suis déçue, car j'ai envie de cette sortie. Pour moi qui suis toujours seule, c'est une occasion à ne pas manquer. Je me lève et je décide de téléphoner à Marianne. Mais je ne suis même pas capable de m'habiller, encore moins de me coiffer. Marianne traverse et se rend compte de la situation. Elle m'aide à m'habiller et elle me coiffe. Quand je me suis couchée la veille, j'allais bien, mais c'est durant la nuit que la douleur s'est fait sentir.

Je prends des Tylénol et je décide de sortir malgré tout. Avoir mal seule ici à la maison ou avec les autres à la cabane à sucre, quelle différence ? J'accompagne donc Marianne

chez elle et je découvre que son frère est là... et qu'il sera lui aussi du voyage. Quand il voit ma main, il retourne chez lui et revient avec du Myoflex. Il me frotte la main et l'entoure d'un bandage élastique. À ma grande surprise, je ressens du soulagement. Un peu gênée par toute cette gentillesse, je suis aussi heureuse de voir que quelqu'un m'apporte de la chaleur.

Nous partons donc tous les quatre vers la cabane à sucre. Quand vient le temps du dîner, je suis incapable de couper ma nourriture. Bertrand s'occupe de moi comme si ça allait de soi. On discute, mais il y a tellement de monde que c'est assez difficile de s'entendre parler ! Je me sens bien quand même avec mes amis et je suis heureuse.

Vers deux heures, tout se gâte pour moi : la douleur est tellement intense que les larmes coulent. Nous décidons d'aller à la clinique de Chambly. Les hommes nous reconduisent, Marianne et moi. Je vois le médecin rapidement. Je passe une radiographie, le médecin pense que j'ai le poignet cassé. « Ce n'est pas possible, je ne suis pas tombée, je ne me suis frappée nulle part, c'est le pouce qui me fait mal », lui dis-je.

On décide de m'envoyer chez un orthopédiste à Saint-Jean. Quelle chance, j'obtiens un rendez-vous pour le lendemain après-midi ! Lucie viendra avec moi.

Le lendemain, la douleur est toujours présente. J'ai hâte de voir ce docteur, mais l'attente est très longue. Quand enfin on m'appelle, j'apprends que je n'ai pas de fracture, mais de l'arthrose au pouce droit. Je reçois de la cortisone et une prescription pour une orthèse afin de tenir mon pouce en place. Je devrai la porter au moins pendant un mois ou même plus, selon l'intensité de la douleur. Je

prends des antidouleurs une quinzaine de jours. Avec mon orthèse, je suis capable de travailler ; plus lentement que d'habitude, je peux effectuer mes tâches.

Le vendredi soir, vers seize heures trente, je reçois un téléphone de Bertrand. Il m'invite à souper au restaurant Le Kapetan. J'accepte ! Il doit encore une fois couper ma nourriture, je n'ai même pas besoin de le lui demander, il le fait spontanément, ce qui me rend très à l'aise avec lui. On passe la soirée à parler comme si ça faisait des années que nous nous connaissions. Tout est facile avec lui, et je suis sereine. Pas besoin de faire semblant, il m'accepte comme je suis et réciproquement. Je viens de me trouver un ami, c'est une des plus belles choses qui me soient arrivées depuis bien longtemps ! Quelqu'un pour partager mes peines et mes joies.

Le samedi soir, on décide d'aller au cinéma. Je ne connais pas beaucoup ça, les salles de cinéma ! Et je suis contente de pouvoir y aller. Je ressens une légèreté que je n'ai jamais connue, je me sens comme une jeune fille. Je voudrais que cette soirée ne finisse jamais, mais tout a une fin.

La simplicité de Bertrand rend nos sorties agréables et je suis vraiment bien à ses côtés. Je n'éprouve pas les élans de l'amour, mais une grande amitié prend place dans mon cœur.

Le samedi suivant avec tous les amis, nous décidons de nous réunir pour faire une « journée popote » chez Marianne. Ensuite, on soupe tous ensemble ! Notre menu ? Des pâtés au poulet. Naturellement, Bertrand fait partie du groupe et il en sera toujours ainsi. Nous avons un plaisir fou ensemble ! Des fous rires de part et d'autre, on chante et la vie est belle ! Je ne pense presque plus au cancer, ça fait partie du passé. Je profite de tous les moments qui me sont donnés.

À compter de cette journée, Bertrand prend de plus en plus de place dans ma vie. On se voit tous les jours ou presque. On jase, on s'apprivoise tout simplement. L'amour prend place tout doucement... sans faire de bruit... Tout ce que je sais, c'est que, un beau matin, j'ai réalisé que Bertrand était l'homme de ma vie !

La demande que j'ai faite à l'Univers se concrétise. Tout ce que j'ai demandé m'est accordé sans que je m'en rende compte. C'est la même chose du côté de Bertrand. J'apprendrai plus tard qu'il avait lui aussi fait une demande comme la mienne, et voilà que ça arrive ! C'est tellement merveilleux que j'ose à peine y croire ! Mais je doute... On me dit que je dois prendre mon temps et connaître d'autres personnes. Je ne sais plus où j'en suis... Je décide de me confier à Michel, mon collègue de travail. Je lui raconte ce que je vis et mes doutes. Alors Michel me dit simplement : « Pourquoi tu ne lui donnerais pas une chance ? » Venant de Michel, ça m'a tellement surprise, et en même temps rassurée. J'ai décidé d'écouter mon cœur au lieu de me fier aux autres qui, au fond, veulent encore décider à ma place sans prendre la peine de s'informer de mes intentions et de mon ressenti.

Bertrand est entré dans ma vie pour ne plus en sortir. C'est loin d'être facile pour moi de me laisser aller, j'ai peur de souffrir à nouveau. Bertrand n'est pas le genre d'homme avec lequel j'aurais pensé refaire ma vie. Parfois, les stéréotypes sont des barrières. On a peur de l'opinion des autres, du moins dans mon cas.

Après réflexion, j'en suis venue à la conclusion suivante : « Pourquoi ne pas courir la chance d'aimer et d'être aimée ? Vis le moment présent, l'avenir on ne le connaît

pas, l'important c'est de vivre chaque moment intensément. Si Dieu a mis cet homme sur ta route, c'est pour quelque chose, alors accepte ce cadeau qui t'est donné et laisse faire les autres, c'est ta vie, prends-toi en main pour une fois, ne laisse personne décider à ta place et tu vas voir que tu seras de plus en plus heureuse de suivre ton chemin. »

Bertrand et moi continuons de nous voir tous les jours, au point où c'est de plus en plus difficile de se quitter.

Je sais que certaines personnes n'approuvent pas mon choix. Pourquoi ? Je me le demande. À mon âge, je suis encore capable de décider par moi-même ! Mais je sais que, pour certaines personnes, le jugement des autres fait partie du quotidien ; c'est leur problème, on ne peut rien y changer. Quelqu'un a eu l'audace de me dire : « Tu sais, tu as eu le cancer, ce ne sera pas facile pour toi de te refaire une vie, les hommes se sauvent habituellement. » Ce n'est pas drôle d'écouter des paroles semblables, on pourrait penser que certaines prennent plaisir à te faire mal ou sont inconscientes du mal qu'elles peuvent faire...

Quand j'ai fait la connaissance de Bertrand, il savait par sa sœur que j'avais eu un cancer et que j'étais en rémission. Je lui ai dit : « Je ne sais pas où tout cela va me conduire, mais telle est ma vie. » Il m'a regardée avec ses yeux doux et a répondu : « Ce n'est pas ta faute et je ne vois pas pourquoi ça me dérangerait, tu as assez souffert comme cela. » N'est-ce pas merveilleux ? Je crois qu'à cet instant j'ai ressenti tant d'amour pour lui que mon cœur a failli éclater de reconnaissance ! Je dis toujours à mes amies que le Bon Dieu a mis un ange sur ma route.

Savoir que je peux aimer malgré le cancer a été pour moi une révélation. Il y a encore des gens généreux et plein d'amour qui aiment sans attente et qui acceptent l'autre tel qu'il est. Alors, si ça m'arrive, ça peut arriver à tout le

monde. Croire que la vie s'occupe de nous et nous donne ce qui est bénéfique, voilà une partie de la recette du bonheur.

Durant la maladie, j'ai reconnu ma chance de recevoir autant. Avant, je ne voyais rien de cela. Mais maintenant, je rends grâce pour ce que l'Univers me donne, surtout la vie !

J'ai aussi appris que la vérité de l'autre n'est pas nécessairement la mienne. C'est ainsi pour chacun de nous. C'est pourquoi on ne doit pas juger l'autre, car on ne connaît pas sa vérité. Elle est peut-être différente de la nôtre, mais, pour cette personne, c'est la sienne propre.

Laissez-moi vous raconter l'anecdote suivante : je suis allée au cinéma avec des amis. Lorsque nous sommes sortis, chacun passait ses commentaires sur le film. Chaque personne avait une vision différente et, pourtant, c'était le même film. Chacun a retenu ce qui l'avait touché. Quand je pense à cela, ça me fait sourire... Faites l'expérience et vous comprendrez.



Bertrand vient de vendre sa maison. Il doit trouver un logement pour le début de mai. Nous en discutons tous les deux... et nous décidons de faire le saut, soit faire vie commune. Pour certains, il est trop tôt. Mais pourquoi payer deux loyers ? D'ailleurs, nous sommes tout le temps ensemble. Colette m'a dit : « Avec tout le cheminement que tu fais, tu as une longueur d'avance et je suis certaine que tu sais ce que tu veux. »

Nous sommes en mai et c'est ce matin que Bertrand déménage. Mes gars et le fils de Bertrand sont là pour nous aider. La plupart de ses meubles seront entreposés chez sa

filles, et tout se déroule très bien. En tant que femme seule, j'occupe tout le territoire. Je fais un effort pour qu'il se sente chez lui, mais en même temps je ne suis pas prête à lui céder toute la place. Il le sait, c'est un aspect de la vie de couple dont nous avons discuté avant le déménagement.

Les jours passent et notre entente est parfaite. On s'habitue très bien à vivre ensemble. C'est facile pour chacun de nous, je ne regrette rien du tout ! J'apprends beaucoup à ses côtés. Je me sens aimée et moi, j'aime sans attente. Je suis comblée de vivre cet amour au quotidien ! Le bonheur nous habite tous les deux, c'est rassurant pour l'avenir.

Un jour après le retour du travail de Bertrand, nous sommes assis sur le balcon et je le trouve un peu bizarre. Je devine qu'il veut me dire quelque chose, mais qu'il ne sait par où commencer. Bertrand est très gêné, c'est presque maladif chez lui. Avec moi, il se détend, mais quand il est avec les autres, il bloque carrément. Je l'invite à se confier. Après quelques moments d'hésitation, il demande : « Veux-tu te marier avec moi ? » Je ne suis pas trop surprise, et je me dis pourquoi pas ? « Laisse-moi le temps d'y réfléchir un peu avant. » Puis je lui fais remarquer que nous ne sommes divorcés ni l'un ni l'autre. Nous décidons de faire les démarches requises et prenons rendez-vous avec une avocate.

Après la demande de Bertrand, je me suis interrogée : qu'est-ce que je veux vraiment ? La peur encore une fois a refait surface, et c'est toujours angoissant. Je l'ai vite chassée et j'ai décidé de me faire confiance. Je suis capable de voir au-delà des apparences, et ce n'est pas l'extérieur d'une personne qui est important, mais ce qu'il y a dans son cœur. « Pourquoi ne pas vivre le moment présent et me donner une chance d'être heureuse ? » Le regard de Bertrand

m'attire et j'ai le goût de faire un bout de chemin avec lui. Sa tendresse et sa bonté me charment et me sécurisent en même temps. Je l'aime, tout simplement ! L'amour accomplit des miracles, pourquoi ne pas me laisser le droit d'être aimée ? Je l'aime et souhaite passer le reste de ma vie avec lui. La réponse est donc oui !

Finis pour moi les rêves de la Belle au bois dormant, la réalité est tout autre. Il est temps de vivre au lieu de fuir la réalité. Je me suis cachée pendant plusieurs années derrière ces images à l'eau de rose où les princes sont toujours présents. Dans la vraie vie, c'est autre chose. Il est temps de revenir sur terre, je n'ai plus à me cacher pour fuir la souffrance. Je tiens à devenir cette femme aimante que je veux être avec l'homme qui partage mon quotidien. La vie m'a fait cadeau de cet homme merveilleux ! Ce sera lui mon prince charmant, avec ses qualités et ses défauts, il fait partie de la vraie vie ! Dès cet instant, j'accepte de tourner la page et de recommencer une nouvelle vie avec Bertrand. Vivre notre amour au jour le jour, sans attente. Je me sens libre comme un petit oiseau qui s'envole pour la première fois !

Ma décision prise, comment l'apprendre à ma famille ? Comment faire comprendre que je n'ai pas de temps à perdre, que je mérite d'être heureuse ? Je décide d'en parler seulement aux enfants et à mes amis. Leur réaction ? La plupart sont surpris, car ma rencontre avec Bertrand est récente. Je voudrais leur expliquer que c'est l'homme dont j'ai besoin, mais je garde cela sous silence. Je choisis de vivre pour moi, je n'ai aucune explication à donner, j'assumerai ma décision.

Ce qui est important dans ma vie à ce moment-là, c'est moi ! Je mérite de connaître un peu de bonheur. Il restera toujours des gens autour de moi pour essayer de me contrôler, sûrement avec de bonnes intentions, mais un vent de

liberté m'habite et je ne veux surtout pas perdre cet élan de mon cœur ! J'ai tellement d'amour au fond de moi, je veux le partager !

Tout doucement, Bertrand a réussi à faire de moi une femme heureuse. Il a su prendre le temps de me connaître et de m'aimer pour ce que je suis. Ma confiance revient, la peur ne fait presque plus partie de ma vie. J'ai moi aussi appris à le connaître pour ce qu'il est. Je le devine facilement, on dirait que je l'ai toujours connu ! Il me ressemble sur bien des points. J'aime son côté adolescent, son air gamin, ses yeux remplis d'amour. C'est un bonheur apaisant que nous vivons tous les deux. Il me respecte pour ce que je suis, il partage mes projets et me laisse libre de mes actes. Que demander de plus ?

Comme Bertrand est le frère de Marianne et qu'ils restent tout l'été au lac Caseau, nous décidons de passer une semaine de vacances avec des amis. Ce sera l'occasion, pour Bertrand et moi, d'unir notre destinée ! Lucie et René seront du voyage ainsi que nos amis Roland et Gisèle. Ce sera la fête et la date choisie est le 24 juin.

Qu'en penseront nos amis ? Bertrand et moi voulons faire comme s'il s'agissait d'un vrai mariage. Il faut acheter les alliances, et je décide de nous habiller en style médiéval. Comme nous serons dans la forêt, je trouve que ce style est de mise. Je serai Lady Marianne et Bertrand un brave chevalier !

Je me réjouis déjà de la surprise de mes amis. Ma belle-fille a confectionné mon bouquet, et ma couronne, ornée de fleurs, s'harmonise avec ma tenue. Les amis participent de bon cœur pour faire de ce rituel un événement unique. Roland a été choisi pour être l'officiant, et on le surnomme Padre. L'organisation de la fête prend de l'ampleur. Tout le monde commence à réaliser que ce n'est pas un jeu, mais une

cérémonie importante qui se déroulera ce 24 juin 2003 ! On ne tient plus en place !

Enfin, c'est les vacances ! On fait les bagages. Bertrand trouve que j'en ai beaucoup. Je ris devant son visage découragé. Il réussit à tout mettre dans le coffre de l'auto, et nous voilà partis pour l'aventure ! Roland et Gisèle montent avec Lucie et René, ils coucheront tous ensemble dans le Fifth-wheel (caravane à sellette). Bertrand et moi avons loué un petit chalet sur le terrain où se trouvent nos amis. Marianne et Philippe sont un peu plus loin dans leur tente-roulotte. Nous sommes proches les uns des autres. C'est la fête, chacun participe, et nous partageons les repas. Il fait très beau et on se lève tôt pour aller à la pêche, c'est à qui prendra la plus belle prise !

Le soir, on est tellement fatigués que le couvre-feu est assez tôt. Quel bien-être dans les bois, c'est une vraie cure de désintoxication ! On vit le moment présent, on ne pense à rien d'autre. Le monde extérieur est loin derrière soi et le stress disparaît aussitôt passée la barrière pour entrer dans la zone de vacances. Quelle semaine bénéfique, à tous les points de vue !

Demain, c'est le grand jour. Tout est en place, nos amis ont préparé la fête. Ils ont travaillé très fort pour faire de cette journée une des plus belles de notre vie. Même les gardiens nous ont prêté un abri pour le repas et la soirée. Tout est décoré avec goût. Lucie a choisi la musique, parfaite pour l'occasion !

Les filles viennent m'aider à me préparer et les hommes s'occupent de Bertrand. Marianne me coiffe, et enfin je suis prête. Ma jupe est longue, et rouge cerise, j'ai une blouse blanche à manches longues et, pour compléter le tout, une

veste bordée de fil d'or de la même teinte que ma jupe. Le devant du corsage s'attache avec des lacets noirs. L'ensemble est magnifique, et je me sens belle. Marianne et Lucie posent la couronne de fleurs sur ma tête, et je me sens transportée dans un autre univers !

Avec mon bouquet, je me dirige vers la porte. Les hommes attendent dehors. Tout le monde est endimanché, les femmes en jupe longue, les hommes en chemise et pantalon sport. Padre a revêtu une soutane noire, il ressemble à un vrai pasteur.

Je m'avance sur le chemin bordé d'arbres au bras de René pour rejoindre mon bien-aimé, qui, lui, est accompagné par Louis-Philippe. On se dirige vers le lieu où est prévue la cérémonie.

Il fait beau, le soleil est au rendez-vous, et c'est le calme autour de nous. De temps en temps, nous entendons le chant d'un oiseau, comme si eux aussi étaient de la fête. De plus en plus émue à mesure que j'avance, j'entends la musique que Lucie a choisie. J'aperçois Bertrand qui m'attend, sourire aux lèvres. Il ressemble à un gentilhomme avec sa chemise crème lacée au devant et au bas des manches. Un pantalon noir complète sa toilette.

Je m'approche de lui en souriant, je me crois dans un de mes rêves. Je lui donne ma main, et ensemble nous écoutons le texte que Padre a préparé en notre honneur. C'est tellement touchant ! Ensuite, vient le moment où Bertrand et moi livrons, à haute voix, le témoignage de notre amour.

On peut entendre voler une mouche ! Tout est silence et, en relevant les yeux, je vois des larmes dans les yeux de nos amis. Une énergie nouvelle s'empare de nous tous, quelque chose de profond. On se sent entourés d'un bien-être difficile à décrire, et pourtant palpable.

Après les embrassades et les vœux, nous nous dirigeons vers notre abri pour y déguster le bon repas que Marianne a préparé : des vol-au-vent aux fruits de mer, quel délice ! Le bon vin est au rendez-vous, et tout le monde profite de ces instants merveilleux.

Après le plat principal, on mange le gâteau de noce traditionnel. Ensuite, la fête commence vraiment avec de la danse, des cris de joie ! Chacun prend un petit coup de trop, et la vie est belle ! Je n'ai jamais vécu une aussi belle journée, dans l'amour et la joie. Merci à vous, mes chers amis, pour cette belle fête, vous êtes des gens de cœur !

Pour notre voyage de noces le lendemain, on se rend à Sainte-Luce-sur-Mer, seuls pour quelques jours, et ensuite nos amis nous rejoindront. Mais ce soir, pas question de prendre la route ! On va tous s'endormir assez tôt après une pareille journée au grand air ! La vie est belle et je suis heureuse. Ma seule peine, c'est de ne pouvoir partager avec mes enfants. Ils ne comprennent pas toute l'importance de cet amour pour moi, après tout ce que j'ai enduré... Peut-être que le jour viendra où ce sera possible, souvent la vie nous fait comprendre bien des choses, mais pas toujours quand on le souhaiterait.

À notre retour, l'avocate nous annonce que les papiers de divorce sont prêts : une autre étape complétée ! On choisit la date du 4 décembre pour se marier chez la notaire. La cérémonie se passe dans son bureau. C'est plutôt froid : Bertrand et moi, accompagnés de nos deux témoins, sommes les seules personnes présentes. La notaire nous met au courant des lois, après nous signons les papiers, c'est tout ! Je n'aime pas cette procédure, mais, pour nous, le vrai mariage, c'était le 24 juin. Le 4 décembre n'est qu'une

formalité. Ce soir-là, tous les amis viennent avec nous au restaurant Au Vieux Duluth.

Comme j'adore m'amuser et rire avec les gens que j'aime, je décide de faire un party dans notre appartement. J'invite les mêmes amis qui nous accompagnaient le 24 juin, avec en plus Élane, venue de Mansonville, et mon ami Luc, prêtre à Ottawa. J'ai fait préparer un buffet froid, et nous voilà tous réunis pour fêter l'amitié et le bonheur.

C'est encore une de ces belles soirées entre amis. Il fait bon d'être si bien entourée par des gens que l'on apprécie. La vie est belle et je me réconcilie un peu à chaque fois avec le passé. J'essaie d'oublier les souffrances pour ne vivre que le moment présent.

Le 6 décembre, il est temps de se préparer pour cuisiner les tourtières et les petites gâteries pour les Fêtes. Pour Bertrand et moi, ce sera notre premier Noël ensemble. Nous recevrons les enfants le 25. Je veux que mon souper soit réussi, les enfants ne connaissent pas beaucoup Bertrand et je me fais un plaisir de leur présenter l'homme que j'ai choisi pour partager ma vie. La soirée se passe bien, à mon grand bonheur.

Le 31 décembre 2003, je décide de faire du ménage dans ma vie et dans mes affaires. J'ai un grand besoin de laisser derrière moi tout ce dont je n'ai pas besoin et de recommencer à neuf. C'est important de vivre ma vie de couple sans laisser personne se mettre en travers de ma route. Je ne peux pas plaire à tout le monde, c'est ainsi ! Je prends la décision de m'éloigner des gens qui ne m'apportent rien. Il faut laisser derrière soi ce qui est inutile à notre avancement, et faire confiance à qui s'en vient.

L'année qui se termine est remplie de découvertes, dans tous les sens du mot. Je comprends mieux les gens qui m'entourent. J'essaie de ne pas juger les autres, je veux leur laisser la liberté d'être eux-mêmes. Chaque événement est une leçon de vie : je ne le comprends pas toujours sur le moment, mais avec le temps j'arrive à le saisir pleinement, et cela pour mon plus grand bien.

Ma rencontre avec Bertrand est la plus belle surprise de l'année ! Être amoureuse et avoir le bonheur d'unir ma vie à la sienne.

Merci à la Vie pour la santé, qui me permet de profiter des petites et grandes choses au quotidien !

## ANNÉE 2004

En janvier, je prends toujours un temps de réflexion pour faire le bilan de mes buts pour l'année à venir. Quand j'ai suivi des cours avec Colette, elle nous a conseillé cet exercice. C'est un bon moyen de nous motiver, de poursuivre des rêves, et de faire en sorte qu'ils se réalisent.

Que le temps passe vite ! Avec le travail, l'entretien de notre logement, la préparation des repas et les commissions, il reste peu de temps pour soi. C'est la même chose pour la plupart des gens, mais il semble que ce serait bénéfique de prendre du temps pour voir nos amis. Tout le monde est à la course ! Les enfants n'ont jamais le temps de nous rendre visite... La vie de famille, il ne faut pas trop y compter et je trouve cela dommage. Ça n'a aucun sens, il doit bien y avoir un moyen d'agir autrement ?

Hélas, je réalise que les gens changent difficilement leurs habitudes. Ils se laissent prendre au piège de la consommation et du marketing, mais n'en sont pas conscients. Le paraître est devenu plus important que l'être. Évidemment, ça se paie ! Le travail passe avant tout le reste si on veut garder le cap.

Je comprends cela aujourd'hui. Mais à l'âge de mes enfants, je pensais probablement comme eux. On doit leur laisser faire leur apprentissage. Je n'ai rien d'autre à faire

que de respecter leur choix pourvu qu'ils respectent le mien.

Je n'écris plus aussi souvent dans mon journal. Je n'en ressens pas le besoin. J'aime mieux me confier à mon homme, au moins il peut me répondre ! Tout va bien pour nous deux, je ne regrette rien. Je me sens enveloppée dans un nuage de paix et de sérénité et, le plus merveilleux, c'est que ça ne me coûte pas un sou ! Je n'ai qu'à me laisser aimer et le tour est joué, quelle belle découverte ! La foi déplace des montagnes et l'amour fait des miracles. Cherche ton bonheur dans ton cœur, creuse et tu le trouveras.



Le mois de mai est déjà commencé, la température est clémente. Après l'hiver que nous venons de passer, il fait bon respirer la fraîcheur du printemps avec la nature qui renaît. Quand on prend le temps de voir et d'écouter, chaque saison est présente à son heure, et repart quand le temps est venu. Tout est dans l'ordre des choses.

Mais, ce matin, je suis triste. C'est la fête des Mères, et cette journée est toujours pénible pour moi. Les enfants vont me téléphoner, mais je ne les verrai pas, car ils sont occupés ailleurs. Même si Bertrand est avec moi, ça ne change rien à ma peine ; elle est juste un peu moins lourde. Je me remets toujours en question pour savoir si je suis une bonne mère. Souvent je pleure, j'ai mal à mon cœur, je m'en veux d'avoir des attentes de la sorte, mais c'est plus fort que moi. Je sais que les enfants m'aiment, je me demande pourquoi je m'en fais autant ! Au fond, c'est une journée comme une autre.

Eh bien... surprise ! Fred et Pierre sont venus m'offrir un beau bouquet de fleurs. Je suis tellement heureuse ! Je

me suis fait de la peine pour rien... Je devrais arrêter de m'inventer des scénarios qui ne correspondent pas à la réalité, au fond. Merci, mes grands, vous êtes des amours !



Le temps des vacances est arrivé. Cette année, on a décidé d'aller à Lac Baker. Bien que née à Edmundston, je suis restée à Lac Baker jusqu'à l'âge de quatorze ans avant de déménager à Sept-Îles. Je veux faire connaître ce pan de ma vie à mon chum. L'école où j'ai fait une partie de mes études est devenue avec le temps un gîte du passant, où nous louons une chambre pour une semaine.

Chaque fois que j'ai la chance de retourner à Lac Baker, je me sens euphorique, comme l'enfant prodigue qui revient à la maison ! Une partie de mon cœur est demeurée derrière moi.

Notre chambre est du côté du petit lac en arrière de l'école, et la vue est magnifique. Je peux passer des heures à regarder le paysage et me rappeler plein de souvenirs. Bien sûr, avec les années, des changements se sont produits. Et pourtant, tout est si semblable, comme dans mes souvenirs. De notre balcon, j'aperçois une petite maison blanche à travers les arbres. Plus je la regarde, plus elle me plaît. Bertrand décide de prendre une photo à partir de notre balcon. Le soir, lorsque nous sommes couchés, je lui dis : « J'aimerais qu'on puisse se payer une petite maison comme celle-là pour notre retraite, c'est mon rêve depuis trente ans. » Bertrand est d'accord avec moi, et nous voilà partis à faire des projets.

Durant la journée, on visite la parenté. J'ai encore des proches du côté paternel. On se rend assez souvent à Edmundston pour faire un peu de magasinage.

Comme ma grand-mère maternelle est enterrée au cimetière du Lac, on décide d'y aller à pied pour lui rendre une petite visite et faire une prière. Ma grand-mère, que nous appelions Mémé, était une femme courageuse, généreuse, authentique et très pieuse. Pendant que ma mère travaillait, elle demeurerait à la maison pour s'occuper de nous, ses petits-enfants. Ma grand-mère est vite devenue une deuxième mère pour moi. Depuis sa mort, je sais qu'elle veille sur moi et cela me sécurise.

En passant devant la maison blanche, à deux pas du cimetière, nous l'examinons sous toutes ses formes ! On se rend compte qu'elle n'est pas habitée. Bertrand prend d'autres photos, car elle nous attire de plus en plus.

En revenant du cimetière, une femme sort de sa maison et s'approche de nous pour savoir si je suis bien son amie d'enfance. Je la regarde attentivement... c'est mon amie Thérèse ! Quelle joie de nous revoir après quarante ans ! Nous tombons dans les bras l'une de l'autre, c'est comme si le temps venait de s'arrêter, que de bons souvenirs remontent à la surface.

Elle nous invite à entrer. Nul besoin de dire que Bertrand n'a pas la chance de placer grands mots, mais il rit bien en nous voyant partager nos souvenirs. Mon cœur est rempli de joie par cette rencontre. Avant de partir, je lui demande qui habite la petite maison en face. C'est une dame dont je me souviens très bien, puisque sa fille était une compagne de classe, et nous étions proches.

Thérèse m'apprend que la dame est tombée en bas de l'escalier, qu'elle s'est cassé la hanche et que ses enfants ont dû la placer dans un foyer. Elle pense que la maison sera à vendre dans un an ou deux. Pour le moment, sa fille et son mari entretiennent la maison. Ils viennent d'apprendre que la dame ne pourra pas vivre à nouveau dans sa maison.

Je lui fais promettre de m'avertir si jamais la maison est à vendre, car peut-être qu'à ce moment-là, ça pourrait nous intéresser. On se quitte en échangeant nos numéros de téléphone et adresses et en espérant se revoir.

À notre retour de voyage, je me dépêche de coller une photo de la maison blanche sur la porte du réfrigérateur. Chaque fois que je passe devant, je me répète : « Un jour, cette maison va nous appartenir. »



Je viens de rendre visite à mes parents. Papa ne semble pas en forme, il reçoit des traitements de dialyse trois fois la semaine depuis quelques années. La tristesse se lit sur son visage : papa, d'ordinaire si enjoué, n'a plus le moral. J'aurais envie de le serrer dans mes bras et de lui dire que je l'aime. Je sais qu'il souffre, mais la gêne m'a toujours arrêtée dans mes gestes. Mon instinct me dit que quelque chose ne va pas. Mon père n'en parlera pas, c'est un homme fier et courageux ; pas facile pour lui d'accepter les traitements toutes les semaines, mais jamais il ne se plaint.

En septembre, papa rentre à l'hôpital pour ne plus en sortir. Il mourra le 16 septembre, entouré de toute sa famille. Je suis certaine qu'il est parti avec sérénité et paix.

Ce qui me fait accepter sa mort, c'est qu'il ne souffre plus. Il restera toujours dans mon cœur, et je sais que de là-haut il m'aidera et veillera sur moi et les miens.

Une semaine après la mort de papa, je reçois une carte de sympathie de mon amie Thérèse. Je suis très touchée qu'elle ait pensé à m'offrir ses condoléances. Je décide de

lui écrire une lettre pour la remercier de son geste. Avant de terminer ma lettre, je lui rappelle de ne pas oublier de m'avertir si la maison est à vendre. Je poste ma lettre et je n'y pense plus.

J'essaie de vivre mon deuil comme je le peux. Le départ de mon père est une grande perte. Je regrette de ne pas avoir eu le courage de lui dire combien je l'aimais, et combien j'ai admiré son courage et sa générosité. C'était un homme fier et honnête, un bon travaillant, qui a voulu nous donner une vie meilleure.

Le dimanche 20 octobre, quelle surprise, je reçois un appel de Thérèse ! Elle m'apprend que la maison est à vendre depuis la veille. Le choc passé, je mets tout en branle pour joindre l'agent d'immeuble qui, je l'apprends, est ma cousine. J'appelle aussi la fille de la propriétaire. Je ne veux surtout pas faire six heures de route si ça ne vaut pas la peine.

On prend rendez-vous le 29 octobre pour visiter la maison, afin de décider si nous ferons une offre d'achat. René et Lucie nous accompagnent. La visite de la maison est assez convaincante, nous sommes surpris de sa solidité. Au sous-sol, un solage de quatre pieds en pierre. Des rénovations seront nécessaires pour rendre la maison moins sombre.

Nous faisons une offre d'achat, et j'avise la fille de la propriétaire que je ne veux pas perdre mon temps. L'offre est ferme : si elle accepte, on signe les papiers rapidement ; sinon, on repart et n'en parle plus. Elle me demande du temps pour joindre son frère et ses sœurs, et nous nous donnons rendez-vous le lendemain matin.

Nous louons une chambre dans un motel à Clair. Nos bagages entrés, nous soupçons à Saint-François avec une amie

d'enfance et son mari. La fatigue du voyage se fait sentir, et nous rentrons tôt.

Lorsque enfin je peux me coucher, je suis un peu perturbée par tout ce qui arrive. On dirait que ça va trop vite ! Je ne sais plus si notre décision est la bonne ou pas... Je ferme les yeux, quelques larmes roulent sur mes joues. Je demande alors à papa de m'éclairer, puis je m'endors en pensant à lui.

Le lendemain matin, après le déjeuner, nous décidons de nous rendre à l'épicerie pour acheter de la farine de sarrasin afin de cuisiner des ployes, un met typique de notre région. Je dis à Bertrand : « J'aimerais acheter de la bière du Nouveau-Brunswick, la Alpine, pour la faire goûter aux amis et aux enfants. »

Nous nous dirigeons vers l'arrière du magasin où se trouve la bière. L'arrière du magasin, au Nouveau-Brunswick, c'est aussi le comptoir de distribution d'alcool. Je demande au commis le prix de la bière. Il me répond en me dévisageant puis demande : « Est-ce que tu viens du Lac ? » Je ne sais pas quoi répondre, veut-il savoir si je suis native du Lac ou bien si je demeure au Lac ? Déjà, il me pose une autre question : « Est-ce que Raoul Caron, ça te dit quelque chose ? » Je suis saisie, et je réponds : « Justement, on vient d'acheter sa maison. » Il sourit et me dit tout bonnement : « Tu vas être bien là, c'est une bonne maison pour toi. » Pourquoi me dit-il cela ? Il ne me connaît même pas... Nous sommes tous surpris par ces paroles. Mon amie Lucie dit : « Tu voulais une réponse de ton père, et bien tu viens de la recevoir. » Je me sens en paix tout d'un coup, et peu après je reçois le téléphone de l'agent d'immeuble pour nous apprendre que l'offre est acceptée.

Nous signons les papiers, puis nous faisons une visite de la maison avant de partir. On devra finaliser la transaction chez l'avocate. Quand les papiers seront prêts, notre agent nous fera signe.



Notre agent d'immeuble vient d'appeler, le transfert de la propriété se fera le 3 décembre à Edmundston. On part la veille, Lucie et René nous accompagnent. Leur présence nous rassure. Ce sont des gens si généreux et si faciles à vivre, nous sommes bien tous les quatre ensemble. Nous partageons nos joies, nos peines et c'est tout un cadeau d'avoir des amis comme eux !

Cette fois, je réserve notre chambre à Edmundston au Centre l'Assomption. Le bureau de l'avocate est situé dans ce centre. Notre rencontre est prévue pour neuf heures. On se rend directement de notre chambre à son bureau, sans avoir besoin de sortir, c'est l'idéal.

Quand nous arrivons au Nouveau-Brunswick, la tempête de neige fait rage. On ne voit presque rien devant nous, surtout les derniers kilomètres. Le lendemain, tout revient au calme.

Lors de la signature de l'acte de vente, je demande à l'avocate qui étaient les propriétaires de la maison avant les Caron. Elle regarde ses papiers et me dit : « C'est une dénommée Ida Coulombe, épouse de Félix Coulombe. » Je lâche un cri tout en lui arrachant presque les papiers des mains. « Ce n'est pas possible, c'est ma grand-mère ! » Elle lit et c'est effectivement ma grand-mère qui était la propriétaire de 1925 à 1938. Étrange, car dans ces années-là, une femme était rarement propriétaire.

On ne sait pas par quel hasard elle l'est devenue. Les papiers ne l'indiquent pas et toutes les personnes qui auraient pu nous éclairer sont décédées. Ça restera un mystère pour nous.

L'avocate est aussi surprise que moi par le déroulement

de la rencontre. « Vous, on peut dire que vous revenez à vos racines », dit-elle. Je suis sous le choc, je n'en reviens tout simplement pas... Je crois que je suis au Pays des Rêves, je dois me pincer pour savoir que c'est bien la réalité.

Ce qui me surprend le plus dans cette histoire, c'est l'enchaînement des événements : lors de ma visite au cimetière durant les vacances, j'ai demandé à ma grand-mère de me trouver une maison si elle voulait que je vienne vivre près d'elle. Me voilà proche du cimetière, et elle a déjà habité dans la maison que je viens d'acheter ! C'est assez pour donner des frissons sur tout le corps...

J'ai bien hâte de mettre de la vie dans notre maison ! J'adorais ma grand-mère, et cette maison ne peut qu'être faite pour le bonheur. Enfin, mon rêve de 30 ans vient de se réaliser. Morale de l'histoire : on ne doit pas se décourager et il faut garder confiance. Mon rêve est réalisé. Merci, la Vie !



Noël est un peu triste cette année. L'absence de papa se fait sentir, mais de le savoir plus heureux en haut nous encourage, et la peine est moins grande. Sois heureux, mon papa, et veille sur nous ! Autour de la table pour le souper, mes enfants et ma mère sont réunis devant une raclette. Ils partent vers 23 h et tout le monde semble satisfait, je suis bien contente.

Le 29 décembre, papa aurait eu quatre-vingt-cinq ans. Ça me fait drôle de ne plus le savoir avec nous, et pourtant je sens toujours sa présence, là au fond de mon cœur.

Une autre année vient de s'écouler avec ses joies, ses peines. Pour moi, l'année se termine bien : je suis en santé, je suis heureuse, et un de mes rêves vient de se réaliser. J'aime mon travail : au bureau, on forme une famille, et c'est plaisant d'en faire partie ; on a du plaisir ensemble.

Je prends le temps de penser à moi et je lis beaucoup, ce qui me garde positive et m'aide à mieux comprendre et apprécier la vie.

J'ai la chance d'avoir de bons amis, de merveilleux enfants, et j'ai deux adorables petits-enfants. Une grande richesse tout ce beau monde !

Bertrand et moi formons un couple heureux. Il ne me reste qu'à fermer les yeux en remerciement et à rendre grâce pour cette abondance.

## ANNÉE 2005

Nous avons terminé l'année 2004 avec Benoît et Colette, et nous débutons 2005 avec eux. Nous faisons un rituel pour finir et commencer la nouvelle année. J'adore cela, c'est une belle occasion de réfléchir à ce qu'on a fait durant l'année qui vient de s'écouler, et de remercier la Vie de nous avoir permis de mener à terme la plupart de nos buts. Parfois, un nuage passe au-dessus de notre tête pour continuer sa route et laisser derrière lui un rayon de soleil. Tout n'est pas toujours rose dans la vie ! Le plus merveilleux, c'est lorsqu'on réussit à passer à travers, et d'être encore là pour l'année qui sonne à notre porte.

Le Jour de l'an, nous recevons les enfants pour le souper. Bertrand est le cuisinier pour l'occasion, il prépare un bon cipaille. La maison est remplie de bonnes odeurs lorsque les enfants arrivent chez leur maman. Tout le monde est un peu fatigué de la veille, mais de bonne humeur. N'est-ce pas le temps des réjouissances ? Je suis contente d'être entourée de tout mon petit monde. Moi, la fleur bleue, j'accorde une grande importance à ces retrouvailles. Ça n'arrive pas souvent, alors j'essaie d'en profiter. Le souper est bien apprécié, Bertrand en est la vedette et, comme de raison, les enfants partent chacun avec un plat de cipaille.

Le 3 janvier, Bertrand et moi prenons le temps de nous

asseoir et de réfléchir à nos buts pour l'année. C'est devenu un rituel, cela nous aide à nous remettre en question, et à savoir ce que chacun veut vraiment. On s'aperçoit souvent qu'on a le goût de changer des choses dans notre vie, mais notre rythme est tellement rapide que parfois on oublie l'essentiel ! Prendre le temps de s'arrêter permet de remettre les pendules à l'heure.

Bien entendu, les vacances sont terminées et on doit reprendre notre travail. Facile pour moi, car j'aime ce que je fais. Au magasin, nous formons une famille et nous avons bien du plaisir ! Nous travaillons en équipe, ce qui rend notre quotidien encore plus plaisant. Bertrand est aussi heureux que moi de retrouver ses collègues et sa routine.

Les fins de semaine, nous faisons des projets pour notre maison à Lac Baker. Il faut penser à la meubler, même si, pour le moment, c'est notre résidence secondaire. Heureusement, plusieurs de nos amis ont des meubles et des accessoires à nous donner, ne reste qu'à trouver un réfrigérateur et un poêle. René a une camionnette, et il empruntera une remorque. Tout pourra être déménagé dans un seul voyage, prévu pour mai. Dieu que nous trouvons le temps long ! On a hâte de donner une âme à notre maison, surtout que ma grand-mère y a vécu, quel beau cadeau !

Pâques est en avril cette année. Nous décidons, sur un coup de tête, mon homme et moi, de descendre à Lac Baker. On téléphone à Louis-Philippe et Marianne pour leur offrir de nous accompagner. Tout est décidé, on part tous les quatre le vendredi matin ! On apporte nos matelas soufflés, une glacière électrique, un petit poêle au propane, et nous voilà partis pour l'aventure. La veille, j'ai appelé mon amie Thérèse pour lui dire que nous serions là sur

l'heure du dîner. La maison est à cinq heures de route. Avec nos amis, le temps passera plus vite. Nous prenons le temps de nous arrêter pour nous dégourdir les jambes et manger une bouchée.

À notre arrivée devant la maison, je suis très émue : mon rêve est devant moi. Je ressens une joie immense et, quand j'entre dans la maison, j'ai envie de pleurer... Mon amie Thérèse a installé une table de patio avec quatre chaises, quelle belle attention de sa part ! Durant l'hiver, quelques travaux ont été faits pour donner plus de clarté à l'intérieur. Il y a du soleil plein la maison, je la trouve belle malgré les années. J'en fais le tour et j'aime ce que je vois. Nous y serons bien, j'en suis certaine. Mon cousin est venu nous apporter un divan et une table en bois avec les chaises. Que de générosité !

Nous passons une belle fin de semaine, mais déjà c'est le temps de refaire la route en sens inverse pour revenir chez nous. Ce qui me console, c'est de penser que nous reviendrons bientôt, en mai. Je téléphone à mon cousin, qui est propriétaire d'un magasin de meubles, pour qu'il livre, à la maison blanche, un poêle, un réfrigérateur, une base de lit et un matelas pour notre visite de mai.



C'est le grand jour du chargement des meubles. On repart à Lac Baker avec tous nos amis. Le camion et la remorque sont remplis de meubles et de vaisselle. Enfin, tout ce qu'il nous faut pour la maison. Chacun a sa glacière avec de délicieux repas préparés avec amour.

Ce ne sont pas des jours de repos pour les amis, car les tâches sont nombreuses, dont la peinture. Une chance que

nos amis sont là pour nous donner un coup de main ! Malgré la charge de travail, les amis trouvent le moyen de rire et de profiter de la vie. La maison gagne en vie avec tout ce beau monde au cœur rempli de joie ! Le matin du départ, tout est à sa place... mais j'ai la larme à l'œil. Merci, mes amis, pour votre aide, vous êtes des gens d'une générosité sans bornes ! Quand je vous regarde, je vois du soleil dans vos yeux, vous êtes formidables.



Le temps passe tellement vite à faire des projets de toutes sortes que nous sommes en août et, déjà, nous parlons pour le Lac. Colette et Benoît viennent nous rendre visite avec leur fille et son ami. Benoît décide d'aider Bertrand à poser du plancher flottant dans notre chambre. Ils ont le temps de terminer avant leur départ. Je suis contente, c'est beau, et beaucoup mieux que du tapis.

Nicole et Réal reviennent d'un voyage à l'Île-du-Prince-Édouard ; ils arrêtent en passant pour une nuit, et leur visite nous réjouit.

René et Lucie passent une semaine avec nous. Bertrand n'arrête pas, il se lève tôt et en profite pour voir la nature. Il se sent bien, c'est un endroit pour faire le vide et se ressourcer. Quant à moi, je profite du beau temps pour me prélasser au soleil, lire et écrire, écouter de la musique. Souvent, je danse toute seule, je me sens libre.

Irène, ma cousine, et son mari Fernand ont un chalet à une quinzaine de minutes de chez nous, du côté du Québec. Irène et Fernand demeurent aux États-Unis, mais ils passent

les vacances à leur chalet. Depuis notre enfance, nous sommes très proches l'une de l'autre. Quand je suis au Lac, nous nous voyons presque tous les jours. Elle et moi sommes sur la même longueur d'onde et nous nous entendons à merveille. Irène est un petit cœur sur deux pattes ! Et Fernand est fait pour elle. Son amour pour ma cousine se voit à chacun de ses gestes et dans son regard. Quand Irène et moi ne sommes pas en vacances, nous nous téléphonons chaque vendredi ou presque. Nous nous racontons des histoires. Irène est tellement ricanieuse ! J'aime la taquiner juste pour entendre son rire cristallin. On communique aussi par courriel. Irène a une grande place dans ma vie, elle est comme une sœur et la réciproque est vraie. Naturellement, nous faisons des projets pour notre retraite. Elle espère se retirer au Canada, et nous voulons aller vivre au Nouveau-Brunswick. Lucie et René ont eu la chance de faire leur connaissance et la rencontre a été des plus agréables. On s'est payé une petite bouffe au restaurant et les rires sont venus transformer notre soirée.

Beaucoup de personnes du Lac viennent me rendre visite. Je suis une fille comblée de tous les voir. Bien des souvenirs remontent à la surface, et cela a l'effet d'un bain de jeunesse ! Je suis heureuse et Bertrand adore cet endroit : la tranquillité, le calme, la paix... Je me sens acceptée par tous ces gens, je fais encore partie de leur vie même si ça fait plus de quarante ans que je suis déménagée.

En octobre, à l'Action de grâce, nous retournons au Lac avec Lucie et René. Quel beau voyage ! Quel plaisir d'être avec eux ! Tout est facile et simple, ils ont profité de

leur séjour pour aider Bertrand à poser le plancher flottant dans les deux petites chambres. Elle devient de plus en plus belle, notre maison. Avec le temps, elle prendra de la valeur et sera à notre goût.

Quand on regarde dehors, on s'aperçoit que l'automne est revenu au bercail avec sa palette de couleurs. On ne se lasse pas de regarder ce miracle de la nature, c'est d'une beauté époustouflante. Quelle merveille !

Après les vacances, tout revient à la normale. Les jours passent à une vitesse effarante et déjà les premiers brins de neige font leur apparition. La course est déjà commencée pour la préparation du temps des Fêtes. C'est toujours mieux de s'y prendre un peu d'avance, on arrive moins essoufflés pour recevoir notre petit monde !

Je vois régulièrement ma médecin et tout est maîtrisé. J'ai quelques petits problèmes de santé, mais rien de vraiment inquiétant. Elle me surveille de très près et me donne les soins nécessaires pour améliorer ma santé. J'ai presque oublié que j'ai eu le cancer ! Je suis passée à autre chose, c'est derrière moi. Je suis bien dans ma peau et dans ma vie, alors pourquoi perdre du temps pour ce que je ne peux pas changer ? Je fais confiance à la Vie et j'essaie de m'entourer des gens que j'aime. J'apprécie la chance que j'ai d'être encore de ce monde.

Le 2 décembre, mon fils Fred vient de réaliser son rêve : il a terminé ses études et commence sa nouvelle carrière dans un domaine qu'il aime. Je suis fière de lui, il est très tenace et courageux, sa persévérance l'a conduit où il souhaitait être. Il a travaillé fort pour cela, il le mérite, car il a fait beaucoup de sacrifices.

Voici le texte que j'ai écrit pour sa fête lorsqu'il m'a appris qu'il voulait retourner aux études :

*POUR TOI MON FILS*

*Mon fils, je te vois  
Caresser de beaux rêves  
Nul besoin de te dire  
Que je suis très fière.  
Avance en toute confiance  
Sur le chemin de ta vie.  
Écoute la voix de ton cœur  
C'est ton porte-bonheur.  
Tu sens le besoin de courir  
Pour tout découvrir.  
Ne pense qu'au présent  
Et profite de ton temps.*

*Quelques fois je vois  
Ton vrai visage  
Sans masque, sans armure,  
Que j'aime y voir ta tendresse.*

*J'aimerais que tu apprennes  
À vraiment me connaître  
Pour mieux partager nos rêves  
Nos joies, nos peines, parce que je t'aime.*

*Ose toujours plus et ce,  
Malgré tes doutes.  
Continue de grandir et de t'assagir  
Tu as devant toi un bel avenir.*



Le vendredi 16 décembre, il est tombé quarante et un centimètres de neige. Quelle tempête ! Je suis bien heureuse de rester à la maison.

Pierre vient de déménager dans sa nouvelle maison, puis Fred et Audrey nous apprennent qu'ils seront parents en juin. Quel beau cadeau de Noël ! Je suis très contente, la famille va s'agrandir, et puis un petit être à aimer, c'est merveilleux !

Ma grande est l'hôte du souper du 25 décembre. Mon ex-mari et sa conjointe sont en visite, normal qu'elle les reçoive. Le souper est délicieux et la soirée des plus agréables.

Le 26 décembre, c'est au tour de Fred et Audrey de recevoir la famille. On s'amuse à des jeux, on rit, on a du plaisir à se retrouver encore une fois tous ensemble.

La veille du Jour de l'an, Bertrand et moi sommes seuls. Nous préparons un petit souper en amoureux. Nous échangeons nos commentaires sur l'année qui se terminera dans quelques heures. Nous nous trouvons chanceux de vivre ces moments précieux. La vie nous gâte et nous fait comprendre bien des choses. Chaque année, nous sommes surpris quand nous pensons à tous les changements survenus dans nos vies. Des personnes qui étaient nos amis ne le sont plus, mais d'autres prennent le relais. Le cycle de la vie ! Il faut accepter le changement, qui arrive souvent pour le mieux.

Je termine cette année en remerciant encore une fois la Vie, et pour toutes les bonnes choses qui me sont arrivées ! J'ai vécu des hauts et des bas, comme tout le monde. J'essaie de retenir des éléments positifs pour chacun des événements, afin de nourrir et de faciliter ma vie.

## ANNÉE 2006

Comme chaque année, je reçois à souper pour le Jour de l'an ; les enfants et ma mère sont présents. C'est toujours un plaisir de se revoir et chacun en profite pour raconter des histoires ou pour taquiner les autres. Karine s'amuse avec ses frères, c'est l'occasion idéale pour elle, car durant l'année elle est très occupée par son travail, les enfants, et ses études pour obtenir son baccalauréat en sciences infirmières.

Cette année, j'ai pris la résolution de faire du ménage dans ma vie. Je m'aperçois que de grands changements se produisent dans mon quotidien. Pour la première fois de ma vie, je sais ce que je veux et surtout ce que je ne veux pas ! Et c'est sur quoi je réfléchis peu à peu, mais sûrement.

Certaines personnes ne m'apportent rien : je choisis donc de les laisser partir. Pas toujours facile, mais, pour mon bien-être, c'est la meilleure décision.

Le samedi suivant, au souper de fête de Frédéric, je regarde mes enfants autour de la table : je réalise qu'il me faut couper le cordon. Ça me brise le cœur, car ils sont toute ma vie ! Je suis constamment inquiète pour eux. Par exemple, quand je suis au chalet, il faut que je les appelle souvent. Je m'ennuie et j'avoue humblement que je ressens

toujours comme une douleur en dedans quand je suis loin d'eux. Maintenant que Bertrand est dans ma vie, il faut que je décroche. Je dois les laisser libres et aussi m'en libérer, c'est essentiel. Je vais réussir, je me le promets.



Février. Sans savoir pourquoi, je me sens stressée, je sursaute au moindre bruit, et, lorsque j'écoute la musique, je viens les yeux pleins d'eau. Il va falloir que je comprenne ce qui m'arrive. Je me suis fait un traitement de Reiki ce matin, et ça m'aide. Je vais donc continuer à m'en donner les jours suivants. Ça ne peut pas me nuire, alors pourquoi pas ?

Bertrand a postulé pour des emplois au Nouveau-Brunswick. Je ne crois pas que ça donnera des résultats, car, d'après les habitants de cette province, il y a de moins en moins de travail. Des manufactures ferment, les moulins à scie ont de la misère aussi, et les mois qui viennent seront assez difficiles selon eux. De toute façon, Bertrand et moi avons nos emplois ici et rien ne presse.

Nous n'avions pas prévu que la maison serait vendue aussi rapidement, nos projets ont été devancés de quelques années. Avec l'achat de cette maison, mais en ne demeurant pas sur place, les dépenses sont plus élevées, presque le double : le chauffage, les taxes, les assurances, l'entretien et les petites rénovations. Ça me pèse un peu sur le dos, c'est peut-être la cause profonde de mon stress. Je n'ose pas en parler à Bertrand, car je sais qu'il aime se retrouver là-bas durant les vacances. Il fait beaucoup de projets pour l'avenir et je ne veux surtout pas lui mettre des bâtons dans les roues. De plus, c'est mon rêve, et je peux difficilement lui

dire que je ne sais plus ou j'en suis... Je devrais vivre le moment présent et arrêter de m'inquiéter pour l'avenir... pas facile à faire pour moi !

J'en glisse un mot à Colette, qui me dit d'en parler à la petite fille à l'intérieur de moi. Selon Colette, c'est elle qui vit des peurs, et c'est à moi de la protéger et de ne pas laisser les autres l'influencer ; je suis grande maintenant et c'est mon rôle.

Colette a raison au fond ! Il y a quelques années, j'ai écrit un roman. Eh oui ! Même si je ne suis pas une écrivaine, écrire est ma passion. Je voulais le faire éditer, j'ai eu peur, le doute s'est mis de la partie et ma confiance s'est retrouvée à zéro. J'ai tout laissé tomber, et pourtant, ce roman est bon !

J'ai compris une chose fondamentale : ceux qui réussissent ont confiance en eux et ne se laissent pas détruire par les commentaires de leur entourage. Leur choix est d'aller jusqu'au bout de leur rêve. Moi, j'ai manqué de courage en cours de route, et je suis encore à me demander pourquoi l'opinion des autres est si importante ! Jusqu'à maintenant, je me suis laissée dicter ma conduite et ce, sans m'en rendre compte. Je vais dire comme les enfants, c'est vraiment poche !

Le 15 février, je décide de travailler trois jours par semaine. Comme je me sens un peu fatiguée, je suis certaine que ça va me faire du bien. Olivier, mon patron, est d'accord. Il est vraiment bon pour moi, je suis chanceuse.

Je me sens plus énergique depuis que Colette m'a donné un traitement de Reiki. Le matin du 21 février, le ciel est rosé. Il fait moins froid et le moral est meilleur. Ces temps-ci, je répète souvent : « Que ta Paix et ton Amour, Seigneur, descendent sur moi et me protègent, tout au long de ma vie. Merci. »



Nous sommes au mois d'avril. Je suis inquiète pour Irène : je n'ai aucune nouvelle, et ce n'est pas dans ses habitudes de ne pas en donner. Je laisse des messages sur le répondeur et je lui envoie des courriels, mais aucune réponse.

Je viens de recevoir un téléphone de Fernand, le mari d'Irène, qui me dit qu'elle est à l'hôpital, elle a fait un AVC. Je suis triste, mais Fernand me dit qu'elle va mieux maintenant et qu'elle n'aura pas de séquelles trop sévères. Elle devra aller dans une maison de santé pour réapprendre à marcher, à tenir ses ustensiles et bien d'autres petites choses. Comme dit Fernand, ça pourrait être pire. En parlant ainsi, je soupçonne qu'il essaie probablement de garder le moral. Irène m'appellera lorsqu'elle sera de retour à la maison.

Entre-temps, Bertrand et moi discutons et décidons de remettre à plus tard notre projet d'aller vivre à plein temps au Nouveau-Brunswick. Incapable de m'imaginer loin des enfants et de mes petits-enfants, je panique ! Et surtout, avec la venue au monde d'une autre petite-fille, je veux être proche de ma famille pour la voir grandir. J'aime mon travail et je veux le garder.



Le 23 juin, nous partons tôt pour dix jours de vacances à notre maison blanche. Nous sommes à Drummondville lorsque le téléphone sonne et j'apprends qu'Audrey est à l'hôpital, elle a des contractions. On s'arrête sur le bord de la route : que faire ? Retourner à Saint-Mathias ou continuer

pour le Nouveau-Brunswick ? C'est très délicat... Je voudrais être là, mais en même temps je réalise que l'auto est remplie de marchandises et que nous avons des affaires à régler à notre résidence secondaire. Nous décidons de continuer... mais j'ai un petit pincement au cœur. Mais dix jours, ce n'est pas si long après tout, et la mère d'Audrey sera auprès d'elle pour prendre soin de la petite Alicia.

Quand Fred m'appelle pour me dire qu'Alicia est finalement au monde, je pleure bien sûr de joie, mais aussi de tristesse : je ne suis pas auprès de mon fils pour le serrer dans mes bras et le féliciter. Mon bébé est maintenant papa ! Ça fait drôle au cœur d'une mère, et là tu réalises que le temps passe vite !

À la maison blanche, Pierre et Majo sont venus nous rendre visite et je suis contente. Naturellement, il m'apporte une photo de ma petite-fille : un vrai petit ange, elle est belle, et j'ai hâte de la prendre dans mes bras. Bienvenue, mon petit amour, mamie t'aime déjà ! On passe de belles vacances, mais on a hâte d'être à la maison pour voir notre belle Alicia.

À mon arrivée, j'ai un message d'Irène. Je me dépêche de lui téléphoner. Elle est de retour chez elle, mais devra subir une chirurgie cardiaque. Les cardiologues ont découvert qu'elle a des taches sur le cœur, ce serait de naissance. Il s'agit d'une intervention très dangereuse, mais elle n'a plus le choix, car elle s'affaiblit de jour en jour. Si l'opération réussit, elle pourra vivre presque normalement ; par contre, elle peut mourir sur la table d'opération. Elle sera transférée par avion dans un autre hôpital, où des spécialistes s'en occuperont. La chirurgie dure environ huit à dix heures. Elle me dit qu'elle n'a pas peur, elle a confiance en Dieu et

lui a remis cela entre les mains. Elle me dit : « Après tout ce que j'ai enduré, il n'y a plus rien qui me fait peur. » Je suis ébranlée par cette nouvelle... Je la trouve tellement courageuse, ça fait des années qu'elle souffre en silence, et elle garde quand même le sourire et partage son amour avec les plus démunis. C'est mon idole ! À mes yeux, c'est un ange venu sur terre pour apprendre aux autres le courage et l'amour.

Elle me demande, ainsi qu'à Lucie, de lui envoyer l'énergie du Reiki. C'est avec amour que Lucie et moi acceptons sa demande. Étrangement, chaque fois que je lui en envoie, je pleure à chaudes larmes. On dirait que je la vois en dualité avec la vie et la mort. J'ai peur, je ne veux pas la perdre.



Aujourd'hui le 24 juillet, j'ai soixante ans. Ce soir, on me fête dans le vieux Saint-Mathias. Les enfants ont organisé cette fête. Mes amis Colette et Benoît, Lucie et René sont présents, ainsi que ma mère. Karine a réalisé un CD relatant ma vie, de ma naissance jusqu'à ce jour : c'est très beau. Je suis contente, ce sera un beau souvenir de cette journée spéciale. Même ma petite Alicia est là. Merci, mes enfants et mes amis, pour cette soirée mémorable !

Nous voilà de nouveau sur la route du Nouveau-Brunswick. Nous avons deux semaines de vacances et elles seront très occupées par de nombreux visiteurs : ma cousine d'Arizona, nos cousins et cousines de Montréal, et mon cousin de Fredericton. On organise une fête pour Patricia, qu'on surnomme Ti-sœur. Quelle belle rencontre ! C'est très rare

d'être ainsi réunis, et c'est l'occasion idéale pour renouer avec notre famille. Comment expliquer le bien que ça nous fait, après tant d'années ? Des pleurs de part et d'autre, mais ce sont des larmes de bonheur !

Ensuite, j'ai la surprise de revoir mon amie de Beauceville, Margot, avec ses sœurs Louise et Jackie, arrêtées en passant, elles se dirigent vers Dalhousie. Il n'est pas question qu'elles partent avant le souper ! Je veux les garder à coucher, mais elles ont déjà une réservation pour la nuit dans un hôtel. Je suis bien contente de voir tout ce beau monde. Ma sœur Lyne et son mari Joe sont de passage aussi. Mon cousin Don a loué un chalet sur l'île Baker : pour s'y rendre, on laisse la voiture sur un côté du lac et on traverse un pont suspendu. C'est magnifique sur l'île : il n'y a que deux chalets, de nombreux sentiers, et des bancs sont disposés un peu partout, invitant le randonneur à s'arrêter pour écouter le chant des oiseaux ou pour profiter de la solitude. Je passe là une journée de rêve !

Le lendemain, nous reprenons la route. Retour à la vie normale ! Ça nous fait tout drôle à chaque fois. On voudrait que les vacances durent un peu plus longtemps ! On reviendra en octobre.

En arrivant chez nous, une grande nouvelle nous attend : Majo est enceinte. Un autre petit être s'ajoutera à notre famille, c'est merveilleux pour les parents et pour nous !



Marie-Mai et Oscar sont venus nous visiter en octobre à la maison blanche, que nous fermons pour l'hiver. Nos

voisins vont s'en occuper, une chance qu'ils sont là, leur aide est précieuse !

Novembre passe tellement vite que la panique s'empare des gens, on n'a qu'à voir dans les magasins ! La peur de ne pas arriver à Noël en même temps que tout le monde... Noël sera pour moi un grand jour avec Alicia, le petit ange qui fait maintenant partie de la famille. Nul besoin de dire que tout le monde est en extase devant cette petite merveille de la vie ! La voir dans son ensemble de Mère Noël nous fait tous rire aux éclats, elle est tellement mignonne !

Voir mon Fred avec la petite me fait sourire. Je le sens heureux dans son rôle de papa, et je m'émerveille devant son empressement à prendre sa fille dans ses bras. Je vois de l'amour dans ses yeux.

Le soir du Jour de l'an, toute la famille se réunit chez Frédéric. Les rires sont au rendez-vous. Pierre a toujours une farce à raconter, il garde son côté blagueur et rieur. Nous passons une agréable soirée. Tout le monde est prêt pour entreprendre une nouvelle année dans la joie et l'amour.

## ANNÉE 2007

Que les années passent vite ! Les jours s'écoulent à une vitesse éclair, et j'ai l'impression de ne pas avoir le temps de faire tout ce que je souhaite.

Je ne sais pas si c'est à cause des Fêtes, mais je me sens fatiguée, comme si je transportais un sac de ciment sur les épaules. Il est vrai que je m'en fais beaucoup pour les autres. Je prends sur moi les problèmes qui ne m'appartiennent pas, et pourtant je devrais me contenter des miens ! Facile à dire, mais difficile en mettre en pratique...

Chaque année, j'ai toujours hâte que les mois de janvier et février passent pour enfin retrouver le soleil de mars, qui me rend plus énergique.

Je prends le temps de réfléchir et d'essayer de comprendre ce qui se passe en moi. J'ai appris à aimer et à pardonner. Je comprends que la haine et la rancœur n'ont pas leur place dans notre vie, car c'est à soi que l'on fait du mal. Pardonner ne veut pas dire oublier, mais essayer de comprendre la souffrance de l'autre. Je ne sais pas trop comment l'expliquer, car c'est un processus intérieur : de cette manière, je réussis à pardonner à bien des gens qui m'ont gravement blessée, peut-être même sans s'en rendre compte. Durant

plusieurs années, j'ai supporté ces douleurs, ces blessures au cœur, mais maintenant j'ai le cœur pas mal plus léger.

Le 14 mars, mon deuxième petit-fils, Xavier, vient au monde : quelle belle surprise ! Né un peu avant la date prévue de l'accouchement, il se porte bien. Un beau petit garçon, évidemment le plus beau pour ses parents et moi ! Merci, mon Dieu, pour ce magnifique bébé en santé !

Le 19 mars, mon frère fête ses soixante-cinq ans. La famille lui prépare une surprise : des cousins et des cousines, des amis sont présents, et un buffet froid est servi pour le souper. C'est une belle soirée faite de retrouvailles, et ça fait toujours chaud au cœur ! Mon frère s'amuse et danse à son goût, très heureux.



Alicia a déjà neuf mois. C'est une petite fille souriante qui ne pleure presque jamais, un vrai petit soleil et la princesse à sa mamie !

Fred est bien occupé et je le vois de moins en moins. Avec sa famille, le travail et les études, le temps libre se fait rare. Mon Pierre est aussi occupé avec son bébé. Même si je sais tout cela, je m'ennuie quand même !

Le 2 avril, ma cousine Irène sera opérée au cœur aux États-Unis. Consciente qu'elle peut ne pas survivre à l'opération, elle a décidé de tenter le tout pour le tout. Elle aime tellement la vie ! C'est une femme courageuse qui se bat depuis sa naissance. Je l'admire pour sa détermination et sa foi, elle fait confiance et se dit que Dieu est là pour veiller sur elle.



Je viens de recevoir des nouvelles : l'opération a très bien réussi, les spécialistes sont très contents, et, pour eux, c'est un franc succès. Merci, mon Dieu, pour cette merveilleuse nouvelle !

Au début de juillet, nous prenons une semaine de vacances au Nouveau-Brunswick. La belle température n'est pas au rendez-vous. On apprécie notre semaine malgré tout. Vivre avec la nature, dans la paix et le calme, nous rapproche de l'essentiel de la vie.

Au mois d'août, à Lac Baker, Bertrand et moi décidons d'inviter nos amis et de préparer une belle fête de l'amitié durant trois jours. Avant de partir, on s'est réunis chez Roland et Gisèle pour planifier l'événement. Chacun apportera des plats cuisinés, et René s'occupera des jeux extérieurs. Ce sera le gros party ! Nous accueillerons Gisèle et Roland, Lucie et René, Marianne et Louis-Philippe, Hélène et Arthur (frère de Bertrand) ; ma cousine Irène et son mari Fernand fêteront avec nous tous les jours, leur chalet étant situé à une quinzaine de minutes de chez nous.

La maison blanche résonne de bonne humeur, de rires, de taquineries ! Chacun à sa place et la joie fait de nous des êtres merveilleux. Au souper, autour de la table, nous sommes quatorze à partager le repas et à nous raconter des histoires. Arthur est un bon raconteur, on s'amuse, et je vois les yeux pétillants de ma belle Irène qui sourit. Elle est heureuse, entourée de tout ce beau monde qui dégage de l'amour ! Je suis si contente pour elle. Après le souper, les hommes s'occupent de la vaisselle. Nous faisons une promenade, et ensuite on met un CD pour danser.

Irène nous invite pour un repas à son chalet. Elle est fière de nous recevoir toute la gang ! Avant de partir, elle donne à chacune des femmes un objet personnel qui lui est précieux : quel grand cœur !

Un autre soir, maman vient souper avec un ami : ils racontent des histoires captivantes jusqu'à minuit !

Irène danse. En avril, après son opération, elle m'avait dit qu'elle danserait : c'était son rêve ! Depuis des années, elle était trop faible pour le faire. On peut dire qu'elle en profite vraiment pour s'amuser et jaser avec mes amis ! Elle adore les gens et elle est comblée. Elle a des étincelles dans les yeux tellement elle est heureuse.

Après le départ de mes amis, ma sœur et son mari viennent passer quelques jours avec nous. Lucie et René restent quelques jours de plus. C'est très agréable, on s'amuse aux jeux extérieurs.

Le 19 août, c'est la fête de Fernand, le mari d'Irène. Elle a décidé de le fêter avec nous et la famille de Fernand : frères, sœurs, cousins, cousines... Nous sommes un bon groupe ! Irène tient à ce que Lucie et René soient là, et ils restent pour la fête. Elle sert des hot-dogs et des hamburgers. Ses belles-sœurs ont préparé des salades. Cette soirée est très chaleureuse, la famille de Fernand est pleine de gens très sympathiques et très accueillants.

Cet été-là, Irène et Fernand font des rénovations pour rendre leur chalet habitable à l'année, et surtout faciliter les déplacements d'Irène. Fernand pose un foyer au granule au sous-sol. C'est le plus beau cadeau ! Elle n'arrête pas d'en parler, ça lui permet d'allumer un beau feu devant la porte-fenêtre que Fernand a installée. Facile pour lui, car il travaille dans la construction.

La veille de notre départ, Irène m'appelle pour me demander si je veux l'accompagner le lendemain à l'hôpital

de Fort Kent pour sa prise de sang. Ensuite, on passerait la journée ensemble à magasiner et on partagerait un repas. J'accepte tout de suite ! Pour la première fois, nous avons la chance de nous retrouver seules toutes les deux.

Elle vient me chercher vers huit heures trente. Nous devons traverser la frontière. Ça m'effraie un peu, mais, au fond, c'est tout simple, il suffit de présenter mon permis de conduire. Ensuite, nous nous dirigeons vers l'hôpital. Irène conduit le camion de Fernand et nous ne trouvons pas de stationnement. Elle s'avance sur la pelouse et décide d'y laisser sa voiture. Nous rions comme des enfants qui viennent de faire un bon coup !

C'est un bel hôpital, très propre. Irène est en pays de connaissance. Elle se dirige tout de suite vers la salle de prélèvement, et se présente au bureau. Une infirmière la prend en charge tout de suite, il n'y a aucune attente, c'est loin de ressembler à nos hôpitaux ! J'attends dans la salle : chaque fois qu'une infirmière passe, elle me sourit. Irène me rejoint quelques minutes plus tard. Ses rapports d'analyse sont envoyés à son médecin de Springfield dans la journée, qui rappellera Irène dans la soirée. Très efficace ! Précisons qu'elle paie une assurance qui lui coûte environ six cents dollars américains par mois, voilà pourquoi le service est si personnalisé.

En sortant de l'hôpital, je m'aperçois qu'elle marche très lentement et qu'elle s'essouffle facilement, je ralentis donc le pas. À un moment donné, elle s'arrête et me prend le bras. Tout d'un coup, elle me dit très sérieusement: « Francyne, je veux que tu me promettes de ne pas pleurer quand je vais partir, je vais être bien là-haut avec ma mère et mon père, et je vais me reposer. » Je ne sais pas comment recevoir son message. Je me demande ce qu'elle raconte, et, comme d'habitude, j'aime mieux tourner cela en farce: « Je t'avertis,

Irène, si tu pars, je vais te faire tellement de demandes que tu n'auras surtout pas le temps de te reposer ! » Je ne réalise pas, à ce moment-là, à quel point elle est sérieuse. Si j'avais pris le temps de l'écouter, elle m'aurait parlé davantage... Irène se dirige vers le camion. Elle ne laisse rien paraître sur son visage. On n'en reparle plus, probablement parce qu'elle a senti que je ne la prends pas au sérieux. À vrai dire, je crois que je ne voulais pas l'entendre non plus.

Nous visitons quelques magasins pour nous acheter des babioles. Ensuite, nous faisons notre épicerie. Les prix sont différents des nôtres et je me laisse aller à acheter pour environ cent dollars. Je découvre des produits nouveaux et j'en profite.

Nous choisissons de manger dans un restaurant à Clair. C'est l'occasion de nous raconter nos vies. On rit, on pleure, on est contentes d'être ensemble. Je lui dis que je l'admire pour son courage et sa détermination, et elle me répond que c'est cela qu'elle aussi voit chez moi.

On passe une partie de l'après-midi à parler. Le propriétaire du restaurant nous dit de prendre notre temps, que c'est beau de nous voir de si bonne humeur. On se promet de faire cela plus souvent à nos prochaines vacances. Ça été pour moi une journée merveilleuse d'être ainsi écoutée, comprise, et surtout aimée pour ce que je suis.

Quand elle me reconduit, elle me serre dans ses bras. Je vois une larme dans ses yeux. Je lui fais un signe de la main, puis elle est part sans se retourner.

Le lendemain, c'est le grand départ pour nous : finies les vacances. En fermant la porte, je ressens une sensation bizarre au fond de moi. Je ne peux pas l'expliquer, mais je la bannis vite de ma pensée.

Le retour se passe bien, pas trop de trafic. Plus on approche de chez nous, plus on a hâte d'y arriver.

Vers la fin du mois d'octobre, nous devons rendre visite à Irène et Fernand à Springfield. Lucie et René nous accompagneront. Malheureusement, je dois annuler, car ma mère rentre à l'hôpital et je ne veux pas m'éloigner. Comme d'habitude, Irène est de bonne humeur, elle regrette que nous ne puissions y aller, mais comprend très bien la situation. On remet cela au printemps prochain et Irène me dit : « C'est encore mieux, on pourra faire des projets pour nos vacances de l'été. »

Nous sommes couchés depuis environ une heure lorsque le téléphone sonne. Je m'empresse de répondre, je pense immédiatement à ma mère. Mais non, c'est la voix de Fernand qui m'apprend qu'Irène est morte dans l'après-midi, d'un AVC. J'ai l'impression de vivre un cauchemar, j'ai le cœur en miettes, et j'ai si mal ! Je ne réalise pas ce qui arrive. Fernand pleure au bout de la ligne, et je comprends tout à coup... Je lui offre mes sympathies et je raccroche... J'étouffe, j'ai de la difficulté à respirer, mais je suis incapable de pleurer.

Bertrand me rejoint. Il ne sait que dire... Il a de la peine, mais ne sait pas comment l'exprimer. Je lui demande de me laisser seule au salon, dans le noir, pour me permettre enfin de pleurer... Je passe une partie de la nuit seule, à penser à tous les beaux moments passés ensemble, à nos rires enfantins, à notre complicité. Quelle grande perte pour moi ! Je perds une cousine, une sœur, une confidente. Un choc terrible ! Je m'en veux de ne pas avoir compris le message qu'elle m'avait donné au mois d'août. Je me reproche de ne pas avoir été plus attentive. Je suis convaincue qu'elle savait, à ce moment-là, qu'elle allait partir, je ne peux pas m'enlever cela de la tête... C'est après-coup qu'on comprend tous les petits signes qui auraient dû nous allumer... J'ai joué à l'autruche, peut-être parce que, au fond de moi, je m'en doutais déjà. Durant les derniers traitements de Reiki que je lui

envoyais, mes larmes coulaient à chaque fois, et peut-être était-ce un signe avant-coureur de son décès à venir.

Je tiens à aller lui rendre un dernier hommage, elle le mérite. Pour mon cinquantième anniversaire, elle n'a pas hésité à faire douze heures de route. Le seul problème, c'est que Bertrand et moi n'avons aucun sens de l'orientation ! Se rendre à Springfield, c'est six heures de route aux États-Unis... on ne se sent pas gros à la pensée d'y aller tous les deux. Par contre, impossible de ne pas s'y rendre, car je le regretterais toute ma vie.

On en jase tous les deux, et on suggère que Lucie et René nous accompagnent. Hélas, ils ne peuvent pas ! ayant déjà un autre engagement. Je prends le temps de m'asseoir et de réfléchir. Je me tourne intérieurement vers Irène et lui demande de m'aider si elle tient absolument à ma présence.

Je demande à mon fils Pierre, mais lui non plus ne peut pas. Il suggère de nous passer un GPS, ce qui nous aiderait à nous rendre à destination. Je suis un peu perplexe, car je ne connais pas cet appareil. Malgré nos craintes, nous décidons de partir le jeudi matin, car la cérémonie des funérailles a lieu le vendredi matin à onze heures. Pour une fois, je ne laisse pas la peur m'envahir : c'est moi qui décide et adienne que pourra.

La veille de notre départ, ça sonne à la porte. Lucie m'annonce qu'ils viennent avec nous, à la condition qu'on puisse revenir après le service. Nous acceptons, et je réalise que la vraie amitié, c'est cela ! Elle sait que j'ai besoin d'elle, et elle tient à être près de moi dans cette épreuve. Chers Lucie et René, vous êtes des êtres au cœur grand comme le monde et vous êtes toujours là quand on en a besoin ! Merci à vous deux ! Je suis convaincue qu'Irène a contribué à votre présence.



Le voyage se passe bien. Tel qu'expliqué par Pierre, le GPS nous conduit directement devant la porte. Il n'y a rien de plus facile pour se rendre là. J'ai retenu une grande leçon durant ce voyage : il faut arrêter de se faire des peurs, la réalité est souvent autre que le scénario qu'on a imaginé. L'inconnu nous fait peur, mais il faut oser, et rester ouverts pour connaître de nouvelles expériences. On s'est fait une montagne de ce voyage, on s'est privés pendant des années de rendre visite à Irène et Fernand, et on s'est vite rendu compte qu'il n'y a rien de plus facile. Je me promets d'oser davantage à l'avenir !

Le matin de la cérémonie, l'église est bondée. Des gens du Nouveau-Brunswick, de Montréal, de New York, de la Floride... Irène était une femme aimée de tout le monde !

J'ai rencontré des cousins et des cousines que je n'ai pas vus depuis belle lurette. On est content de me voir, et nous sommes reçus à bras ouverts. Après le service, un buffet est servi, puis nous reprenons le chemin du retour vers treize heures. Mais quelque chose ne va pas chez moi. On dirait que j'ai le cœur gelé, j'agis comme une somnambule. Je parle, je ris, mon corps est présent, mais l'esprit est ailleurs. Je pense que c'est le choc, je ne m'inquiète pas trop.

Quelque temps après notre retour, ça ne va pas. Je suis nerveuse, je sursaute au moindre bruit, je ne dors presque pas. Je vis avec Irène, c'est comme si elle était à mes côtés. Je lui parle comme si elle était là. La peur de mourir guide mes pas, j'angoisse aussitôt que j'entends le mot « mort ». C'est étrange, mais je suis très mal à l'aise d'en parler. J'ai peur

de la réaction de mon entourage, je vis donc ma peine en solitaire. Quand je suis seule et que j'écoute de la musique, je pleure à chaudes larmes. Je m'ennuie d'elle, mon rayon de soleil vient de me faire faux bond et j'ai de la difficulté à faire face. Avec les autres, je fais semblant. Personne ne s'aperçoit de ma détresse. Je vis beaucoup de colère, parfois je voudrais crier, mais une fille bien élevée n'agit pas ainsi ! Que diraient les autres ?



On est en novembre et ma douleur est aussi intense. J'essaie de me raisonner, mais je n'y arrive pas, ça fait trop mal. Je vois le mois de décembre qui approche et nul besoin de dire que je n'ai pas le goût de me préparer à fêter... Je me sens de plus en plus fatiguée, je perds l'intérêt pour les gens et les choses que j'aime, même notre maison blanche. Bertrand veut faire quelques travaux, mais, dans mon for intérieur, je ne veux pas. Irène en a fait et elle en est morte, alors moi, je ne veux rien savoir des rénovations ! Comment expliquer ce que je ressens ? Je ne veux surtout pas avouer ces craintes devant les autres.

Cette année, je suis tellement affectée par la mort de mon amie Irène que je n'arrive pas à écrire une seule ligne, moi qui, d'habitude, le fais à chaque fin et début d'année.



Le matin du 30 avril, j'ai un rendez-vous avec ma médecin. Elle m'apprend que je fais du diabète. Je dois prendre une médication et surveiller mon alimentation. Je l'accepte

très difficilement. Je vis encore plus de colère, sous l'impression que je n'aurai jamais la paix.

Un soir, au début du mois de mai, je discute avec Bertrand et lui dis : « Je suis rendue à un point où je dois faire une remise en question. » On dirait que ma tête est en ébullition, je ne sais plus où est la fiction, où est la réalité. Notre couple va bien, ça n'a rien à voir avec ce que je vis, c'est dans ma peau que je me sens mal.

Je lui explique que je ne suis même plus certaine d'avoir pris la bonne décision en achetant la maison, mon vieux rêve. Je me demande ce qui m'arrive, j'étais tellement heureuse ! J'aime ma maison, mais, depuis la naissance de mes petits-enfants, je ne veux plus partir, c'est au-dessus de mes forces. Je veux rester près d'eux pour les aimer, les voir grandir, j'ai tant d'amour à leur donner. J'ai bien peur que le départ d'Irène y soit pour quelque chose, mais loin de moi l'idée de l'avouer. Il y a une peur qui s'est faufilée en moi, et depuis, mon esprit est à l'envers. Je n'arrive plus à écouter mon cœur, tout s'entremêle. Si je comprenais ce qui m'arrive !

J'ai encore mon projet de livre. Mais aussitôt qu'il refait surface, je l'enfonce pour ne plus y penser. Je ne suis pas écrivaine, et la peur du ridicule me fait encore douter de moi...



La saison des Fêtes se passe bien. Comme à tous les ans, rien d'extravagant, juste le plaisir de se retrouver. La chaleur humaine remplace bien des présents.

L'année se termine en gardant au cœur l'espérance que des jours meilleurs s'en viennent, mais surtout que je retrouve vite ma joie de vivre. Ce que je retiens le plus de cette année, c'est de profiter du moment présent et d'apprécier chaque jour de la vie, car on ne sait pas quand notre heure arrivera. J'ai aussi appris qu'il faut parcourir de longs chemins pour arriver où l'on doit être.

## ANNÉE 2008

Le mois de janvier a mal commencé pour moi. Je me relève d'une grippe assez sévère avec fièvre et mal de tête. J'ai dû rester alitée quelques jours tellement la tête me martelait. Ce matin, je reprends peu à peu ma routine.

Je me remets mal du départ d'Irène. Je dois faire quelque chose pour me libérer. J'ai décidé de peindre une toile avec l'aide de Marianne, qui sera mon guide. Mon projet est de peindre une femme de dos, qui donne l'impression de s'envoler entourée de petits oiseaux dans un beau ciel bleu. À mesure que ma toile progresse, je me surprends à sourire, comme si c'était Irène qui s'envolait, dans un halo de bonheur. J'ai la sensation à la fois de lâcher prise, et de libérer Irène pour qu'elle aille où elle doit être. Ma toile est réussie et je suis fière de moi. Mais j'ai l'impression qu'il manque quelque chose, et je décide de lui écrire. J'ajouterai le texte ci-dessous à l'arrière de ma toile.

*Ma chère Irène,*

*Il est temps pour moi maintenant de te laisser partir.*

*Merci pour les beaux moments que nous avons passés ensemble.*

*Merci pour ta joie de vivre, ton courage, ton amour pour les autres.*

*Nos conversations du vendredi me manquent, nos rires enfantins, tes taquineries qui nous faisaient pouffer comme des gamines, tes encouragements et ta grande générosité.*

*Ce tableau représente mon désir de te laisser partir dans la Lumière.*

*Je ne t'oublierai jamais, ne m'oublie pas non plus et veille sur moi.*

*Je t'aime.*

*Ta cousine et confidente.*

*Francyne*

On dirait qu'en écrivant ce texte j'éprouve un grand soulagement. Je ne ressens plus ce grand vide dans mon cœur. Je comprends maintenant qu'elle a choisi de partir et j'accepte son choix. Je suis prête à reprendre ma vie en main.



L'hiver passe assez vite malgré tout. Avec le travail et les jours de congé, j'en profite pour lire et évoluer dans mon développement personnel. Un regain d'énergie remplace ma lassitude, et j'apprécie chaque jour de ma vie.

En mai, on retourne pour quelques jours à Lac Baker. Je ne suis pas très enthousiaste à l'idée que Fernand, le mari d'Irène, vienne poser une porte pour sortir à l'arrière de la maison. J'accepte, car c'est Irène qui a eu cette idée l'année dernière, et je suis certaine qu'elle est fière du travail de Fernand. Au bout du compte, je suis contente, car la cuisine est inondée de soleil toute la journée.

Marie-Mai et Oscar sont venus nous rendre visite. Avec ces deux-là, on est assuré d'avoir du plaisir ! Ces gens ont traversé plusieurs épreuves, mais ils ont appris à vivre le mo-

ment présent, et cela fait d'eux un couple heureux et qui profite de la vie. Parfois, on a besoin de côtoyer des gens qui ont souffert pour nous aider dans notre cheminement. Pour moi, la maladie et la souffrance sont de même nature ; c'est seulement le nom qui change.

Mais je me rends compte que je n'ai plus la même flamme pour la maison. Je me cherche, je suis lasse. Une journée, je ressens tellement de fatigue que j'ai de la difficulté à marcher. Je suis inquiète, je me sens loin de ma médecin, et j'ai hâte de retourner à la maison. Je m'ennuie de mes enfants et de mes petits-enfants.

La première semaine de nos vacances, Arthur (le frère de Bertrand) et Hélène, son épouse, ainsi que Lucie et René viennent passer quelques jours avec nous. J'aime leur compagnie, ce sont des gens sympathiques et le temps passe vite avec eux, on a beaucoup de plaisir. L'entraide fait partie de nos rencontres et c'est une simplicité et un réel plaisir de les recevoir.

Au début de septembre, c'est le cinquantième anniversaire de naissance de ma belle-sœur Sylvie. Comme elle est au camping au Lac, une grande fête se prépare, incluant sa famille et ses amis de Montréal. Pour l'occasion, mon frère Claude et sa conjointe Marie-Claire, ma sœur Lyne et son mari Joe viendront à la maison, ce sera la fête chez moi aussi. Nous avons bien hâte de nous retrouver.

Je remarque que je prends du poids sans raison, alors que je ne mange pas plus qu'avant. J'en passe la remarque à Bertrand, car mes vêtements ne me font plus. Je dois en acheter de nouveaux. Impossible que je sois enceinte, je suis ménopausée ! Ça m'inquiète, et je me promets d'en parler à ma médecin lors de ma prochaine visite en septembre, après les vacances. Je me sens bien, à part mes ballonnements et beaucoup de gaz. Je ne fais pas trop attention, de toute

façon, je suis seule. Vers treize heures, je ressens des douleurs atroces au ventre, comme un coup de poignard qui me traverse de bord en bord. À chaque respiration, une douleur se fait sentir.

J'ai peur, je pleure, j'implore le Seigneur de venir à mon aide ! La panique s'empare de moi et, vers quatorze heures, n'en pouvant plus, j'ai l'impression de mourir tellement j'ai du mal. J'appelle Bertrand. Je pleure au point où il lâche tout et revient à la maison. Il devine que je vais mal, car ce n'est pas mon genre d'appeler sans raison.

Quand il m'aperçoit, il est découragé et ne sait pas quoi faire. Je ne peux pas me coucher, ni m'asseoir. Je marche pliée en deux et je pleure. Je ne veux pas aller à l'hôpital, je sais que je devrai rester là et je ne veux pas. On a beau laisser le passé derrière soi, mais en ce moment je revis ce que j'ai enduré en 1997, et je n'ai pas la force de recommencer. C'est comme un film cauchemardesque dans ma tête...

Entre-temps, Lucie appelle pour avoir des nouvelles. Bertrand lui raconte. Elle dit qu'elle va m'envoyer du Reiki. Quelques minutes plus tard, on dirait que la douleur est moins forte, et je respire un peu mieux. Je garde l'espoir que ce sera passager et que les douleurs vont s'en aller.

Je sais que ma place est à l'hôpital, mais c'est plus fort que moi, j'ai la frousse et j'essaie par tous les moyens d'éviter cela.

Lorsque je me sens un peu mieux, je vais voir sur Internet. Selon mes symptômes, ce serait une diverticulite. Alors, je consulte le régime proposé et je décide de me mettre à la diète. J'ai encore bien du mal, mais, devant les autres, je joue la comédie. Je ne sais pas s'ils sont dupes, je vais même au travail. Je suis très souffrante et n'ose surtout pas en parler. Il faut que je fasse quelque chose, ma tolérance à la douleur est presque à zéro. J'appelle au bureau de ma médecin, elle

est en vacances pour une semaine. Il ne me vient pas à l'idée de demander un autre médecin, j'attendrai donc son retour.

Le lundi suivant, je laisse un message à la réceptionniste de la clinique pour que ma médecin me rappelle de toute urgence. C'est ce qu'elle fait, et elle me donne rendez-vous à la clinique. Lucie m'accompagne. Quand la médecin me voit et surtout qu'elle m'examine... elle n'est pas contente de moi. Elle me dit que j'aurais dû me rendre plus tôt à l'hôpital. Je sais bien qu'elle a raison, mais c'est plus fort que moi, j'ai peur... Je ne sais pas ce qu'elle a conclu en faisant son examen, mais, à partir de là, tout va très vite : le lendemain, je dois me rendre à l'hôpital pour des tests sanguins et une échographie. Il n'est pas question de ne pas y aller, je n'ai plus le choix.

Je me présente à l'hôpital avec Bertrand. Je passe mes tests dès mon arrivée et je descends pour mon échographie. Curieusement, on me prend tout de suite, je n'ai même pas à m'asseoir. Je commence à me poser des questions... D'habitude, il faut de longues minutes avant de passer.

Après l'examen, on me demande de m'asseoir pendant qu'on communique le rapport à la médecin. L'infirmière vient me chercher quelques minutes plus tard. Ma médecin veut me parler. Elle me dit que je fais bien une diverticulite et que j'ai besoin d'antibiotiques. D'autre part, l'échographie révèle une masse : il faut passer un *scanner*. Elle me suggère d'aller chercher ma prescription et d'attendre que l'hôpital me rappelle pour le *scanner*. Elle me donne une semaine de congé de maladie, mais je continue à travailler quand même. Comme bien d'autres, je me sens irremplaçable. Les antibiotiques sont assez forts et la douleur est moins intense.

Je suis surprise de recevoir le téléphone de l'hôpital pour mon *scanner*, que je passe le jeudi de la même semaine.

Cet examen me stresse, car je suis claustrophobe. La technicienne est très compréhensive et fait tout pour m'apaiser. On me dit que la médecin recevra le rapport le lendemain.

Curieusement, j'attends depuis deux semaines les rapports médicaux, en vain. Je prends mon courage à deux mains et j'appelle ma médecin. Elle n'a pas reçu mon rapport, elle croyait que je n'avais pas encore passé le *scanner*. Elle va s'informer et, peu de temps après, le téléphone sonne : ma médecin m'annonce qu'elle a pris un rendez-vous pour moi avec une gynécologue, l'après-midi même.

Entre-temps, Lucie continue de m'envoyer du Reiki et je m'en donne aussi. Même Bertrand m'en donne ! C'est difficile à expliquer, mais je ressens une paix et je suis beaucoup plus calme qu'en temps normal. Peut-être parce que j'ai confiance, en tout cas, ça m'est bénéfique.

Le rendez-vous avec la gynécologue est à l'hôpital. Bertrand m'accompagne. Je suis reçue presque tout de suite. Après avoir fait connaissance avec la gynécologue, quelque chose se passe en moi : la peur s'éloigne, car j'ai en face de moi une femme empathique. J'ai l'impression de la connaître depuis longtemps, elle prend le temps de tout nous expliquer, à Bertrand et à moi. J'ai une masse sur l'ovaire et, comme j'ai déjà eu un cancer aux intestins, il est fort possible qu'il y ait des adhérences intestinales. La médecin ne peut pas me dire pour le moment si c'est cancéreux ou pas. Les prochains tests lui donneront l'heure juste. Elle nous explique que, durant l'opération, elle pourra peut-être déceler des choses qu'on ne soupçonne pas encore. Elle précise les conséquences d'une telle chirurgie. Je l'écoute et je sais que je peux lui faire confiance : elle est franche avec moi, pas de faux-fuyant. Au moins, je sais à quoi m'en

tenir et, bizarrement, ça me sécurise. J'aime cette docteure qui prend son temps avec moi. Cette fois, je sais que je peux remettre ma vie entre ses mains et qu'elle fera tout en son pouvoir pour me sauver. J'ai compris que l'Univers avait mis un ange sur ma route.

Elle a besoin de la présence d'un chirurgien avec elle. Avec mes antécédents de cancer du côlon, elle croit plus raisonnable d'être assistée par un collègue. Elle suggère les noms de médecins qui sont sûrement tous très compétents, mais je veux celui qui m'a opérée la première fois. Elle m'explique qu'il ne travaille plus qu'à mi-temps, et que ça va être difficile de l'avoir. Je demande de l'appeler quand même, ce qu'elle fait devant moi. Elle lui explique mon cas et la chance est de mon côté cette journée-là, car il accepte de faire équipe avec elle. Je pleure presque de joie : lui aussi, c'est un ange pour moi. Avant de partir, je me lève et je serre la docteure dans mes bras comme pour prendre un peu de son énergie. Je me surprends moi-même d'agir comme cela, car ce n'est pas dans mes habitudes.

Le chirurgien me donne rendez-vous pour la semaine suivante, soit le 12 septembre. J'annule ma visite au Nouveau-Brunswick. La plupart des gens comprennent que ce n'est pas ma faute, mais je peux dire que certains, sans me l'avouer vraiment, croient que je pourrais faire un effort pour descendre. Bien des sous-entendus font plus mal de que la vérité ! Je sais que je déçois des gens, mais est-ce facile pour moi en ce moment ? J'aimerais bien mieux m'en aller en vacances que de vivre ces moments de souffrance...

Dans la nuit du 12 septembre, vers deux heures du matin, Frédéric m'appelle pour que je reste à la maison avec Alicia. Audrey a des contractions et il est temps pour elle de se rendre à l'hôpital. J'avise Fred que, le lendemain, j'ai un rendez-vous à l'hôpital. Il me dit que c'est correct, sa

belle-mère me remplacera. Dans quelques heures, j'aurai une autre petite-fille, n'est-ce pas merveilleux ?

La mère d'Audrey arrive au matin. J'ai le temps de faire ma toilette et de me rendre à l'heure pour mon rendez-vous à onze heures. Bertrand et moi attendons plusieurs minutes avant de voir le docteur. Je suis très nerveuse, je n'ai pas bien dormi, je suis terriblement fatiguée...

Lorsque je vois le chirurgien arriver, je ne tiens plus en place. La peur prend tout l'espace. Celle du diagnostic, car je sais qu'il a reçu les tests de labo. Il me reconnaît et je suis contente qu'il soit là pour moi. Je le remercie. Je lui pose la question piège : « Est-ce que vous croyez que c'est cancéreux ? » Il fait signe que oui de la tête, et me dit que les tests le confirment. Mon cœur doit être solide, car j'ai l'impression qu'il vient de faire un tour sur lui-même.

Quand je sors du bureau, je ne sais plus où j'en suis. J'ai l'impression d'être en train de jouer un rôle et que j'ai oublié d'en lire le scénario. Pas un son, pas une larme, mes émotions viennent de mourir à l'instant même. Mes pieds n'arrivent plus à avancer, je prends la main de Bertrand et je lui dis : « Pourquoi on n'irait pas voir si le travail d'Audrey avance ? »

À l'arrivée devant sa chambre, il y a du va-et-vient et je n'ose pas entrer. Une infirmière sort, s'avance vers moi et me demande qui je suis. Je lui dis que je suis la mamie ; elle retourne dans la chambre pour demander à Audrey et Fred si nous pouvons entrer. Je pénètre, presque sur le bout des pieds, car il se passe quelque chose. La chambre est pleine d'infirmières et de médecins. Fred me dit que le bébé s'en vient. Je crois que je dois m'en aller pour ne pas déranger, mais, comme je viens pour sortir, ma belle-fille me dit : « Francyne, si tu veux assister à la naissance de ta petite fille, tu peux rester. » Je suis tellement surprise que je ne sais pas

quoi faire. Mais, rapidement, j'accepte. C'est un cadeau du ciel, après la nouvelle que je viens de recevoir. Surtout ne pas laisser voir ma peine, je ne veux pas briser le bonheur de mes enfants. Je fonctionne sur le pilote automatique.

On me demande de sortir de la chambre, pour préparer Audrey. Quand ce sera le temps pour moi de revenir, Fred viendra me chercher. Je suis encore sous le choc, c'est la surprise totale ! Je ne m'attendais pas à un pareil cadeau ce matin, comme quoi on ne sait ce que la vie nous réserve ! En attendant, je reste près de Bertrand. J'ai besoin de sa chaleur et de son support, car c'est une bien drôle de journée pour moi...

Fred arrive, et je peux entrer. Très émue, j'ai envie de pleurer. On me fait asseoir derrière la gynécologue pour que je puisse bien voir ma petite-fille venir au monde. La naissance, c'est vraiment un miracle ! Regarder ce petit être travailler fort pour naître me donne à réfléchir : pourquoi ne ferais-je pas comme ma petite Delphine, me battre pour ma vie ? Le défi n'est pas le même, bien sûr. Quand je vois mon petit ange arriver, il n'est plus question pour moi de me laisser aller. Je veux voir ma Delphine grandir, et surtout lui donner de l'amour. Il vient de se créer un lien entre ce petit ange et moi. Je le ressens dans mon cœur, qui commence à reprendre vie. Quand je la prends dans mes bras pour la première fois, je pense m'écrouler tellement je ressens d'amour pour ce bébé. Je ne suis plus seule, Delphine a besoin de moi et moi d'elle. Si je m'écoutais, je pleurerais toutes les larmes de mon corps, mais je ne peux pas faire cela devant les autres. Je dois montrer que je suis forte, surtout ne pas laisser voir que ma vie vient de prendre un coup dur. Est-ce que j'aurai la force de me relever ? Sur le coup, je ne peux répondre à cette question, car trop de choses me sont arrivées. Durant l'accouchement, je me suis dit en

moi-même : « Delphine, c'est la naissance ; mamie, c'est la renaissance. » Merci, Audrey, de m'avoir permis de vivre ces moments merveilleux ! Je t'aime ! Je crois que tu as compris ma détresse et que tu as voulu me réconforter dans ma souffrance. Tu es quelqu'un de sensible et de généreux.

La chirurgie sera le 8 octobre. Je trouve cela loin, mais elle explique qu'elle opère une journée par semaine seulement, et qu'il y a d'autres personnes avant moi. Cette deuxième rencontre a renforcé ma confiance. Le médecin a passé presque une heure avec moi pour me sécuriser. Je me sens proche d'elle et, pourtant, je la connais à peine. Je pense que, dans une autre vie, on a dû se connaître, j'en suis convaincue. Il se dégage de sa personne une bonté et une générosité qui me vont droit au cœur. Je me sens sur la même longueur d'onde qu'elle, alors, c'est facile ; entre nous, on se comprend.

Je continue à travailler quand même à mi-temps. Ça passe plus vite, je suis avec des gens qui m'aiment, dont j'ai besoin. Je suis possiblement sous le choc, je me sens comme dans un état second où il n'y a plus de place pour la peur. J'attends la date fatidique. J'ai le libre choix de ne pas subir d'opération, et je pourrais certes me laisser aller, mais je choisis de faire confiance à l'Univers.

Je n'ai pas vraiment parlé de ce qui pourrait m'arriver avec les miens : je n'en ai pas le courage. Même pas avec Bertrand... j'essaie de le protéger. Et puis, quoi dire ? Au fond, je ne sais pas grand-chose non plus. Je n'ai plus la force de faire des scénarios et, pour moi, chaque jour qui passe est une journée qui me rapproche de mon opération. Ma réaction est étrange : j'ai caché mes émotions au fond d'un tiroir, la seule personne qui peut en faire sortir quelques-unes, c'est ma Delphine. Cette petite, c'est ma vie !

Je me présente à l'hôpital, le 8 octobre au matin, vers sept heures. Bertrand est à mes côtés. On ne se parle pas, il n'y a rien à dire. Je dois être opérée vers huit heures trente. Je suis contente d'être la première patiente : autant en finir au plus vite ! La seule chose que j'ai demandée aux enfants, c'est d'être là quand je vais ouvrir les yeux. C'est une sécurité pour moi. Bien sûr, ils ont promis d'y être.

On vient me chercher. Après un dernier regard à Bertrand, je me dirige avec le préposé vers le bloc opératoire. Il me fait asseoir dans une pièce attenante à la salle d'opération. Il y a des personnes sur des civières qui, elles aussi, attendent leur tour. Je me demande à quoi elles pensent. La peur a-t-elle pris possession de leur vie ? Je me sens dans la même barque. Le silence nous unit. Je suis seule assise sur une chaise à attendre. J'aurais aimé avoir quelqu'un près de moi. Ma gynécologue vient me voir, me dire bonjour et me serrer dans ses bras. Cette attention me réconforte, j'apprécie cette délicatesse. Maintenant, je sais que je ne suis plus seule, mon ange est là, tout ira bien.

L'opération dure plus longtemps que prévu. On m'a enlevé les deux ovaires et dix-sept pouces d'intestin, à cause d'une grande quantité d'adhérences intestinales dans mon corps. La masse sur mon ovaire pesait environ six livres, en plus du liquide dans mon ventre. Je comprends alors pourquoi j'ai pris autant de poids. On dit qu'à la salle de réveil j'ai été malade, mais je ne m'en souviens pas. Tout ce dont je me rappelle, c'est qu'à un moment donné j'ai tourné ma tête vers la gauche et que j'ai aperçu l'horloge sur le mur : elle indiquait quatorze heures quinze. J'ai demandé à la personne près de ma civière si c'était la bonne heure ; elle m'a dit que oui. J'ai alors paniqué, car l'infirmière m'avait mentionné que je serais dans ma chambre vers onze heures trente. Bertrand doit être inquiet sans bon sens ! J'ai dit à

l'infirmière que j'avais hâte de revenir dans ma chambre pour mettre mes prothèses dentaires. Elle a tellement ri, puis elle m'a répondu : « Vous êtes sauvée si vous pensez à cela ! » Une vingtaine de minutes plus tard, on me transfère dans ma chambre. Voir mon Bertrand me sécurise : je suis en vie, en vie ! Je demande à Bertrand de me mettre mes dentiers. Après, je pourrai me rendormir. Un peu plus tard, mon Pierre arrive, et je suis contente. Fred doit attendre que son frère descende pour venir à ma chambre, à cause de la bactérie C difficile, les visites se limitent à une personne à la fois. Bertrand décide d'aller manger à la cafétéria pour me laisser seule avec mes gars.

Karine vient avec Alexandre après le souper. Je vois tout mon monde, je suis heureuse et je me sens comblée. Bertrand part vers neuf heures. Je dors presque tout le temps.

Les infirmières qui m'ont reçue à ma chambre sont très humaines et très gentilles. Je me sens en sécurité avec elles. On voit qu'elles sont faites pour leur métier.

Je passe une bonne nuit. J'attends la visite de ma gynécologue, qui me donne le résultat de la pathologie. Je suis contente de la voir arriver vers sept heures. Elle ne tourne pas autour du pot, elle me dit qu'elle a une bonne et une mauvaise nouvelle : « La masse ovarienne est cancéreuse, mais pas de métastase. » Comme il y avait beaucoup de liquide et que la masse adhérait aux intestins, la médecin préfère que je reçoive de la chimio pour ne pas prendre de risque. Elle va effectuer une demande pour que l'oncologue vienne me voir. Elle me serre la main et retourne à ses autres patientes.

Après son départ, je reste les yeux grands ouverts. Je suis incapable de dire à cet instant ce que je ressens... le choc est peut-être trop grand, je ne saurais le dire. Mon corps est dans ce lit, mais mon esprit est ailleurs. Je vis la

vie d'une autre, ce n'est pas à moi que ça arrive... Le Bon Dieu ne peut pas m'avoir envoyé une autre épreuve, avec tout ce que j'ai vécu la première fois, il y a des limites ! Non, non, j'ai dû me tromper, elle devait parler de quelqu'un d'autre, c'est cela, alors pas de panique ! On respire, ça ne te concerne pas, voilà ! Pour moi, le problème est réglé. Mon cerveau est gelé, mes idées sont confuses, et je retrouve l'autre femme en moi qui fait semblant. Pas de peur, pas de souffrance, je suis absente. Je joue bien mon rôle, car personne ne s'aperçoit de rien, du moins je le pense.

L'amie de Karine travaille au département où je suis hospitalisée. Elle me rend visite et me demande comment ça va. Je lui raconte ce que la médecin m'a dit, et je lui demande d'appeler ma fille, car je n'en ai pas le courage. D'ailleurs, pourquoi lui raconter des choses qui appartiennent à une autre que moi ?

Quand Bertrand vient me voir, on ne parle de rien. Pas besoin de me forcer pour jouer mon rôle, car je me sens lasse... Je sais qu'un jour ou l'autre il va falloir que je fasse face à la réalité, on ne peut pas toujours faire semblant... En apprenant que je dois suivre de la chimio, je me suis sentie frappée de plein fouet et je ne suis pas capable de le supporter pour le moment. La chimio une seconde fois ? C'est trop, vraiment trop pour moi ! J'aime mieux jouer à l'autruche pour le moment, je veux juste prendre un peu de répit, je dois bien mériter cela.

Je refuse les visites à l'hôpital, à part celles de Bertrand et des enfants. J'ai honte de me retrouver dans pareil état, et je ne veux surtout pas que quelqu'un devine ma détresse. Comme il y a toujours des gens bien intentionnés, quelqu'un me dit tout bonnement : « Qu'est-ce que t'as pu faire au Bon Dieu pour mériter cela ? » Quel coup de masse pour moi, déjà à terre... Oui, pourquoi moi ?

La quatrième journée d'hospitalisation, ça ne va pas du tout. Je commence à réaliser ce qui m'arrive. Quand l'oncologue vient me rendre visite, je ne saisis rien de son propos, comme si elle parlait dans le vide. Fred est là, heureusement. Après cette visite, je commence à comprendre que c'est à moi qu'elle s'adressait. Maintenant, plus moyen de jouer la comédie, le cinéma est terminé. La panique s'empare de moi, je me sens fébrile, je n'arrive plus à penser. Le voile se lève sur le passé, j'étouffe et je vois toutes les difficultés que j'aurai à traverser. Ce qui me console, c'est de savoir que, cette fois, les enfants ne me laisseront pas seule. Fred me confirme d'ailleurs qu'il sera à mes côtés pour me soutenir et m'encourager, ainsi que Pierre et Karine. C'est réconfortant d'une manière, mais quand tu sais ce qui t'attend, c'est beaucoup plus difficile à accepter.

Cette nuit-là, je ne sais pas si c'est à cause des médicaments ou parce que je m'ouvre enfin, mais la réalité me saute aux yeux. La peur de mourir seule s'empare de moi, mes jambes sont glacées et elles se mettent à bouger, à se soulever et à retomber sur le matelas, des mouvements que je n'arrive pas à contrôler. On dirait que je suis sur le 220 volts, je n'arrête pas de trembler, je pleure. J'appelle une infirmière : quand elle me voit, elle essaie de me calmer. Elle sonne une autre infirmière et lui demande d'apporter des couvertes chaudes et d'appeler le médecin. Elle essaie de me rassurer, me parle et me frotte les jambes, les mains. Je claque des dents, je suis certaine que ma dernière heure est arrivée et que je ne passerai pas la nuit, que je vais mourir sans mon mari et mes enfants. Les larmes coulent abondamment, et j'étouffe de plus en plus. L'autre infirmière arrive enfin avec ce que je suppose être un calmant, mais je n'ose pas la questionner : tout ce que je souhaite, c'est de rester en vie. L'injection commence à faire un peu effet, mes jambes tremblent moins et je respire mieux. Je passe

une nuit terrifiante, que je ne voudrais jamais revivre ! Heureusement, l'infirmière qui s'occupe de moi est une vraie perle, jamais elle ne perd patience et Dieu sait que je suis paniquée ! Elle me console et m'encourage à respirer normalement. Elle reste avec moi tant que je ne me sens pas assez forte pour être seule, malgré tout le travail qui l'attend. Ces personnes-là sont des anges humains, et j'en ai rencontré beaucoup ! Elles n'ont pas toutes des ailes, mais elles possèdent un cœur qui déborde d'amour pour leur prochain. Il faut juste regarder autour de nous et c'est là qu'on se rend compte qu'il y a encore de la bonté et de l'amour sur terre, faut juste s'ouvrir les yeux.

J'ai fait une crise d'angoisse. Le médecin qui vient me voir le lendemain matin me dit que c'est tout à fait normal. Avec ce deuxième cancer, c'est un gros choc à encaisser. Je me trouve chanceuse d'être entourée de médecins si attentionnés, et surtout qui comprennent ce que je vis, c'est un cadeau !

Ce soir-là, j'avise les enfants de ne pas venir. Je ne veux surtout pas qu'ils me voient, la nuit n'a pas été reposante et je souhaite reprendre un peu de force. Bertrand m'a tenu la main toute la soirée et je me sens bien en sa présence, c'est ce dont j'ai besoin pour le moment.

Le matin du départ, mon chirurgien me rend visite. Il me souhaite bonne chance. Je me dépêche de l'embrasser sur chaque joue. Je lui dois beaucoup depuis la première fois. C'est un homme au cœur d'or et je l'apprécie infiniment !

Le mercredi 15 octobre, je sors avec Fred et Pierre. Je suis fière d'être avec mes fils. Les infirmières prennent le temps de m'embrasser, je n'ai rien à redire de personne, j'ai reçu de bons soins à chaque quart de travail et j'en profite pour les remercier. Elles le méritent, car elles se dévouent beaucoup pour nous faciliter la vie.

Habitant au troisième étage d'un immeuble, je suis inquiète : vais-je réussir à monter toutes les marches ? Je prends mon temps et je réussis sans trop d'effort ; mes fils me surveillent, je n'ai rien à craindre. Ils restent avec moi quelque temps, puis je leur dis que je peux me débrouiller toute seule. Je sais que Marianne viendra me porter mon dîner et que, en cas de besoin, je n'ai qu'à lui téléphoner. Elle demeure dans l'immeuble à logements à côté du nôtre et elle a une clé pour entrer, je suis donc entre bonnes mains.



J'ai l'impression de revenir de très loin. Impossible de faire semblant que ma vie n'a pas changé... Ma vie a basculé encore une fois, et j'ai vraiment l'impression de revenir d'un autre monde. L'important pour l'instant, c'est de prendre le temps de me guérir physiquement, émotionnellement, et de laisser l'Univers me guider. Surtout ne pas aller trop vite. Comme on dit, à chaque jour suffit sa peine.

Je dois d'abord savoir ce que je veux, et me laisser imprégner de la Lumière Divine. Puis laisser cette Lumière se répandre en moi pour ma guérison complète.

La semaine suivante, je reçois beaucoup de visiteurs. Les gens m'apportent des fleurs et surtout leur soutien. Je suis bien contente de voir tout ce beau monde. Réal, un collègue de travail, est même venu dîner avec moi. Ça m'a fait chaud au cœur, je sens qu'au travail j'ai une famille.

Le samedi 25 octobre, j'ai décidé de faire une surprise à Olivier : au magasin, quand il me voit, il capote ! Il est vraiment content, et moi aussi. Je me sens aimée, et, par les temps qui courent, ce n'est pas de trop ! Ensuite, je rends visite à Karine. Cette sortie me fait du bien. Je prends du

mieux de jour en jour, et le moral suit. Le lendemain, je rends visite à ma mère.

Je suis contente : mon Pierre vient me voir plus souvent, ainsi que Frédéric avec les filles. Il m'amène Delphine : je ne peux pas la prendre, mais je la bécote ! C'est un vrai petit ange. Ma belle Alicia aussi est un petit trésor.

Marianne et Louis-Philippe sont partis pour une semaine. Je me sens seule, je me cherche, je ne sais pas trop ce que je veux, ni où aller. J'essaie de rapiécer les bouts de ma vie, mais je n'y arrive pas. Ma tête fonctionne au ralenti, c'est trop lui demander pour le moment.

Une nuit, je fais un drôle de rêve : Irène apparaît comme du temps où elle était vivante. Par un geste, elle m'invite à la rejoindre. Elle me sourit, et je me sens attirée vers elle. À mi-chemin, on dirait que je comprends qu'Irène veut que j'aille la rejoindre dans l'au-delà. Je décide de revenir sur mes pas et je lui dis : « Moi, je choisis de vivre, j'ai des choses à faire sur terre, je veux voir mes petits-enfants grandir et je veux être là pour mes enfants. Vois-tu, je les aime tellement ! Je veux me rapprocher d'eux, alors je ne suis pas prête pour le grand voyage. Toi, tu as choisi de partir, j'accepte et je respecte ton choix, mais le mien est de continuer à vivre avec les miens et d'essayer d'accomplir de belles choses pour venir en aide à ceux qui souffrent. » Elle me fait un signe de la main et repart, toute souriante. Je la sais heureuse. Ce que je retiens de ce rêve ? Mon choix de vivre ! Il n'y a rien d'autre à comprendre. Dans mon for intérieur, je ne pouvais pas me décider à choisir, alors le Seigneur s'est servi d'Irène pour m'aider à décider. Quel beau cadeau, encore une fois !



Pierre me rend visite avec Xavier. Quel beau petit garçon aimable, il a un charme fou ! Il me fait penser à Pierre quand il avait son âge. Avec de beaux grands yeux bleus, difficile de ne pas aimer ce petit homme !

Marianne revient. Elle fait son tour tous les jours, et ainsi le temps me semble moins long, car Bertrand travaille. Lucie m'appelle souvent, ça me fait du bien de lui parler. Colette est venue me voir aussi. Olivier téléphone, et ça m'aide à guérir de savoir qu'il tient à moi et qu'il prie pour ma guérison. Le plus touchant, c'est qu'il continue à me verser mon salaire comme si j'étais au travail. C'est un homme généreux, il a un cœur d'or ! Ne pas avoir de soucis financiers facilite ma convalescence. Jamais je ne pourrai oublier tout ce qu'il fait pour moi à ce moment. Merci, Olivier, du fond du cœur ! Tu es mon ange de générosité ! Un ange avec des cornes, mais un ange quand même !

Je crois beaucoup aux pensées positives, et je me répète celle-ci : « Chacune de mes cellules se régénère et resplendit de Lumière. J'accueille en moi l'Amour Divin et le laisse s'infiltrer dans chaque parcelle de mon corps. Je respire la vie et l'énergie circule en toute liberté. Qu'il en soit fait selon Ta Volonté. Merci. »

Je m'aperçois que rien ne change, au fond. Si on croit que les gens vont changer autour de nous, vaut mieux oublier cela ! Moi, par contre, je peux changer ma perception que j'ai d'eux. Et, surtout, ne pas prendre les problèmes des autres sur mes épaules.

Le 12 novembre, je vois l'oncologue. Elle n'est pas

certaine que je dois suivre des traitements de chimio. Elle me redonne rendez-vous dans deux semaines. Elle n'a pas reçu le protocole opératoire et elle tient à le lire avant de prendre une décision. Elle veut parler de mon cas à des confrères afin d'obtenir leurs opinions. Quand je sors du bureau avec Pierre, je suis presque certaine que je n'aurai pas à recevoir de traitements. J'ai hâte d'apprendre cette bonne nouvelle à Bertrand. D'ailleurs, la médecin a été très surprise de voir que j'allais bien. Je marche comme quelqu'un qui n'a jamais eu d'opération, et ma plaie guérit à vue d'œil. En plus, elle me demande quel médicament je prends pour la douleur. Je suis surprise, car je n'ai jamais ressenti de douleurs depuis mon retour à la maison. Je lui demande si je suis censée avoir mal, et la réponse est oui. Je lui dis que je me donne du Reiki tous les jours. Elle me dit de continuer, que ça semble me faire du bien, elle n'a rien contre cela.

Nous retournons voir l'oncologue, Pierre et moi, deux semaines plus tard. Cette fois, la chanson n'est pas la même. Je dois recevoir six traitements, un aux trois semaines. Je reste figée sur place, j'étais tellement certaine du contraire ! Elle me laisse le choix, me disant que c'est préventif. Pour elle, c'est mieux d'accepter. Ai-je le choix ? Dire non est risqué : je vais avoir des doutes et des peurs toute ma vie ; mais dire oui, c'est embarquer dans l'engrenage et aller jusqu'au bout quoi qu'il arrive. Je me sens incapable de prendre une décision, je regarde mon Pierre et je lui demande ce que je dois faire. « Tu n'as pas le choix, maman, c'est oui. » Je crois avoir quelques jours de répit, mais elle me dit que je commence dès le lendemain à huit heures. Le traitement dure environ six heures. Pas drôle du tout de se rendre malade pour guérir... On me fait des prises de sang pour savoir si je suis apte à recevoir le traitement. Tout est parfait,

je commence le lendemain, 27 novembre. Un autre choc pour moi ! Peut-être vaut-il mieux ne pas avoir le temps de réfléchir ?

Pierre m'accompagne pour mon traitement. Il ne peut rester avec moi toute la journée, ça n'a aucun sens. Il attend que je sois bien installée et il s'en va. Je le regarde partir, le cœur gros. J'ai envie de lui crier de revenir ! Je ferme les yeux pour qu'il ne voie pas mes larmes. Je suis désespérée... La pharmacienne vient me voir pour me parler des médicaments que j'aurai à prendre. Je connais la musique, c'était pareil la première fois. Ce qui m'encourage, c'est que Lise, l'infirmière qui me donnait mon traitement en 1997, est encore là et va s'occuper de moi, et je l'aime beaucoup. Le premier traitement se passe bien, mais six heures, c'est long ! J'essaie de lire, mais ça ne m'intéresse pas, je suis trop tendue. Impossible pour moi de me concentrer, je regarde autour de moi, je vois plein de gens qui n'ont pas souhaité se retrouver avec un cancer. Je voudrais lire les pensées qui se cachent derrière chaque visage. Enfin, je vois Pierre qui arrive, sourire aux lèvres. Je me retiens pour ne pas lui sauter au cou tellement je suis contente de le voir ! C'est idiot, mais j'avais peur qu'il m'oublie et que personne ne vienne me chercher. Allez savoir pourquoi je réagis de la sorte ! On passe à la pharmacie pour prendre mes médicaments, il y en a plusieurs. Quand je pense à tout ce mélange qui sera dans mon corps, ça donne froid dans le dos...

La première nuit du traitement, je ne dors presque pas. J'ai les yeux grands ouverts, et pas moyen de les fermer. Le lendemain, je suis sur le carreau ; le deuxième soir, encore la même chose ! Je me désespère, je veux dormir, je suis certaine que la troisième nuit sera la bonne, mais j'ai si mal aux jambes que c'est presque insupportable. Le matin, lorsque j'essaie de me lever, mes jambes ne me supportent

plus. Mes pieds brûlent et sont tellement enflés que ça fait peur ! On dirait que quelqu'un va me planter des vrilles dans les os ! Je pleure de douleur, j'appelle la pharmacienne de l'hôpital, elle me dit d'augmenter la dose de Dilaudil. Je crois que c'est de la famille de la morphine, et rien qu'à penser à cela, on dirait mes derniers jours ! Je ne l'écoute pas, et, durant cinq jours, c'est l'enfer. Les suivants, je ressens de la faiblesse, mais les douleurs sont tolérables.

Je suis angoissée rien qu'à penser au prochain traitement ! Par chance, Pierre est avec moi. Je me sens bien avec lui et j'ai confiance. De plus, il essaie toujours de voir le bon côté des choses, et ça m'aide à garder le moral.

Chaque fois que je dois recevoir un traitement, je dois me présenter en oncologie la veille pour une prise de sang et obtenir l'autorisation du médecin pour mon traitement le lendemain.

Tout ce que je souhaite, c'est que l'oncologue trouve un médicament qui me permette de dormir et m'enlève les douleurs musculaires.

Le 19 décembre, pour mon deuxième traitement, on me donne d'autres médicaments, qui devraient m'aider à dormir et surtout atténuer la douleur musculaire. Mon traitement se déroule bien. Les infirmières sont tellement humaines, elles deviennent vite nos amies ! Je passe beaucoup de temps avec elles et je peux me rendre compte de tout le travail qu'elles accomplissent ; on dirait de petites abeilles, tellement elles travaillent. Toujours un mot gentil, le sourire aux lèvres : elles sont des anges de compassion ! Merci les filles, je vous aime ! Vous avez fait une grosse différence dans mon cheminement.

L'oncologue m'avertit que je vais perdre mes cheveux.

La première fois, je ne les ai pas perdus, donc c'est nouveau pour moi. J'imagine que cette étape-là ne sera pas facile. Je n'ose y penser... Avec tout le reste, je trouve que c'est beaucoup à vivre en même temps. Je n'ai pas grand répit pour faire face aux problèmes qui surgissent jour après jour. Je vis sur l'adrénaline ! La cortisone m'empêche de dormir, je suis agitée. Les premiers jours, ça n'a presque pas d'allure.

J'essaie de penser à ce qui m'arrive. C'est flou dans ma tête, mais je ressens une honte terrible d'avoir le cancer... Me reviennent à l'esprit les paroles de la personne qui, apprenant que j'avais un deuxième cancer, m'a dit : « Qu'as-tu pu faire pour mériter cela ? » J'ai l'impression que les gens me jugent. Et le pire, c'est que je suis la première à me juger et à essayer de comprendre quel mal j'ai pu faire. Je vis dans la culpabilité et la gêne : un gros fardeau sur mes épaules !

Heureusement, en oncologie, j'ai le choix de consulter une psychothérapeute et je décide d'en profiter pour y voir un peu plus clair. Elle m'aide à comprendre que je n'ai aucune raison de me sentir coupable ou d'avoir honte. C'est irréaliste de croire que je suis punie pour avoir fait quelque chose de mal. La personne qui est assez tordue pour m'avoir dit cela, c'est elle qui devrait avoir honte ! Ça me fait du bien de parler avec la psychothérapeute, et je l'aime beaucoup. Elle m'a ouvert les yeux sur bien des aspects de ma vie, elle m'aide à devenir moi-même et à reprendre ma place. C'est un travail de longue haleine. Avec de la patience et du temps, je vais y arriver, car c'est mon souhait le plus cher. Il ne faut pas refuser l'aide. À certains moments dans la vie, la présence d'une personne fiable et neutre fait toute la différence. C'a été mon cas. Lorsque j'ai appris que j'étais atteinte du cancer, c'est comme si j'étais tombée dans un grand trou noir sans espoir d'un retour...

Le temps est venu de choisir une perruque. Mon amie Nancy est coiffeuse ; elle offre de m'accompagner. Son aide me réconforte, car un tel achat est loin d'être évident. Je me sens vraiment perdue. La deuxième que j'essaie est la bonne : même couleur que mes cheveux. Pour quelqu'un qui ne le sait pas, difficile de penser que je porte une perruque. Ça m'encourage un peu !

Je reçois aussi l'aide des miens, de mes amies, et surtout l'aide financière d'Olivier, mon patron et ami. C'est extraordinaire, un vrai cadeau du ciel !

Majo m'offre son soutien pour l'achat de mes cadeaux de Noël. Elle sait que je ne suis pas en forme du tout. Je trouve cela très gentil de sa part, et j'accepte avec plaisir.

Le deuxième traitement est aussi difficile que le premier. Les premiers jours, je souffre énormément et j'ai l'impression que je ne m'en sortirai jamais... La deuxième semaine, je reprends du mieux. Je suis fatiguée, mais je peux vaquer à mon quotidien, même si mes jambes et mes pieds font mal. La troisième semaine, je reçois un autre traitement.

Fred vient me chercher : nous passons presque toute la journée ensemble, avec Delphine. J'en profite pour prendre ma petite-fille, en déposant un oreiller sur moi comme me l'a conseillé mon médecin. Suite à la chirurgie, j'ai une longue cicatrice au ventre qui prendra six mois à guérir, et je dois éviter toute surcharge sur ma plaie. J'ai bercé et serré ma petite-fille contre mon cœur. Elle me donne le goût de me battre. Quand je la regarde avec ses beaux yeux, je ne peux pas croire que je ne serai pas là pour l'aimer et la voir grandir... Alors, dans mon cœur, je demande à Dieu de me laisser cette chance. Mes autres petits-enfants sont eux aussi

très importants, et je ne veux pas les quitter. En moi, il y a une petite guerrière, et je me hâte de la réveiller : le combat va commencer, et j'ai besoin d'elle !



« Dans quel bateau t'es-tu embarquée ? » me dis-je alors que je me regarde dans un miroir. Je n'arrive pas à croire que la femme devant moi... c'est moi ! Hélas, aucun doute, mes cheveux tombent ce matin. En voulant me peigner, une touffe de cheveux reste dans ma main. Il est temps de faire appel à Nancy, elle m'a promis de venir me raser la tête. Je pleure toute la journée ! Comment expliquer ce que je ressens ? Peut-être parce que je ne peux plus jouer l'indifférence. Mes cheveux qui tombent, et voilà une partie de mon cœur en petits morceaux... très difficile à vivre ! Quand Nancy me rase, j'ai envie de crier « Arrête ! », mais ce serait inutile, la chimio a déjà fait des ravages.

Le souper de Noël est donné par Karine. Un vrai beau Noël avec mon petit monde autour de moi. Et quel plaisir en jouant au jeu Le Cercle ! Les enfants me donnent l'argent nécessaire pour payer ma perruque. Quel beau geste de leur part ! C'est ma grande qui a eu l'idée. Je l'apprécie et je me sens épaulée. Merci à vous trois !

Avant de me présenter chez Karine, j'ai pris le temps de réfléchir et de me raisonner : pour le souper, je dois oublier le cancer. Noël, c'est une soirée de réjouissance, et il faut la vivre pleinement, sans tristesse. Pari gagné ! Même si parfois une larme glisse tout doucement sur mon visage, tout le monde fait semblant de ne rien voir, et je suis heureuse de cette belle soirée.

Au Jour de l'an, c'est Fred qui nous reçoit chez lui. Bertrand prépare le cipaille, c'est la tradition, et il ne faut surtout rien modifier, car la vie continue ! Les parents d'Audrey sont présents, ainsi que mon ex-mari. Tout se déroule dans le calme et la joie. Une autre soirée réussie ! L'envie me prend de serrer mes chers enfants dans mes bras pour réchauffer mon cœur et me donner l'énergie nécessaire pour continuer ma route vers la guérison. Mais ne sachant pas comment faire, et aussi parce qu'ils ne sont pas habitués à un tel débordement d'émotion de ma part, je laisse tomber... Je regrette de ne pas avoir eu le courage de changer les choses, j'en avais tellement besoin...

L'année se termine sur une note d'espérance, mes valeurs changent, je n'ai pas à être une autre pour acheter leur amour. Ce qui est important en ce moment, c'est l'amour de mon mari, de mes enfants et petits-enfants, l'essence même de ma vie. L'argent apporte le luxe, le confort, mais ne peut acheter l'amour. Le vrai, celui que tu vois dans les yeux des enfants, le regard illuminé par l'amour.

J'apprends à accepter les autres tels qu'ils sont. Chacun est différent, et il a le droit d'être ce qu'il veut. Je veux aussi qu'on m'accepte telle que je suis. J'ai la chance d'avoir un conjoint qui m'aime pour mes qualités et mes défauts, il n'a jamais essayé de me changer. Moi non plus, d'ailleurs ! C'est merveilleux d'être authentique, je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie malgré toutes les épreuves.

La relation avec mes enfants est enrichissante. Depuis le diagnostic du cancer, chacun me donne le meilleur de lui-même. Je suis une mère comblée. La présence de Pierre, qui prend de son temps pour me reconduire à mes traitements, me donne encore plus de raisons de me battre. Je me sens aimée, et ses encouragements me font un bien énorme.

Karine et Fred m'appellent tous les jours. Pour la première fois de ma vie, je peux parler librement de mes émotions et de mes sentiments. Je ne leur cache plus mes souffrances. J'ai décidé d'être vraie, et je le serai jusqu'au bout. Fini les faux-fuyants ! Je décide, à soixante-deux ans, que ma vie prendra un autre tournant : je fous à la porte l'usurpatrice qui a volé tant d'années de ma vie !

J'ai cheminé longtemps avant d'arriver là où je dois être ! Je termine donc cette année en me souhaitant le meilleur, ainsi qu'aux miens. Et que la vie nous apporte la joie et la sérénité, et surtout la paix du cœur !

## ANNÉE 2009

Une nouvelle année commence et je continue mon combat pour ma vie. Le prochain traitement est le 8 janvier. C'est court pour me motiver ! Plus le temps avance, plus je me décourage... sachant ce qui m'attend ! On dit que l'inconnu fait peur, mais la réalité aussi peut faire peur, croyez-moi !

Le matin du jeudi 8 janvier, je regarde par ma fenêtre. Pierre se tient devant la porte, il est ponctuel comme toujours. Je descends le rejoindre. J'ai mal, la nausée, une larme coule... Pierre devine tout de suite ma déprime. Il essaie de me faire rire et de m'encourager: « Dis-toi, maman, qu'après ce traitement, il ne t'en restera que deux. » Ce qu'il dit a du sens, mais comment me réjouir à l'idée de souffrir pendant une semaine ? J'essaie de garder le moral, mais ça ne fonctionne pas...

Le traitement en lui-même se déroule bien. Les infirmières sont toujours dynamiques, elles prennent le temps de nous consoler, de nous encourager bref, elles sont à l'écoute de nos besoins ! D'ailleurs, tout le personnel en oncologie est attentif à ce que nous vivons. La logistique du département s'est améliorée. Comparé au fonctionnement en 1997, c'est le jour et la nuit !

La pharmacienne en oncologie vient discuter de mon vécu après les traitements : elle compatit. Avant de changer

ma prescription, elle décide de consulter le médecin et ses confrères, en vue de trouver un médicament qui pourrait soulager la douleur. Je l'aime beaucoup, elle est tellement à l'écoute ! Son regard est doux et je me sens comprise. C'est important d'avoir quelqu'un comme elle, je me sens en confiance. On change donc ma prescription, en espérant que cette fois sera la bonne.

La première nuit suivant le traitement, impossible de dormir. Je suis surexcitée, mes pieds n'arrêtent pas de tressaillir. Les douleurs apparaissent dès le matin, et elles deviennent vite intolérables. Je panique, je pleure, je ne sais plus quoi faire... Je suis certaine que je ne pourrai pas supporter ces douleurs très longtemps. Je pense à tout lâcher et à en finir une fois pour toutes ! J'ai assez de médicaments pour me faire un bon cocktail... Avant que Bertrand arrive ce soir, tout sera fini ! Pour marcher, je dois m'agripper aux murs afin de ne pas tomber. Comme au traitement précédent, j'ai des brûlures sous les pieds, et, à chaque pas, les larmes coulent abondamment sur mon visage. J'étouffe ! Je suis proche de la folie ! J'implore le Seigneur de venir m'aider et surtout de m'empêcher de commettre le pire. Ma petite voix intérieure me dit de continuer de me battre. Tout à coup, je vois le visage de ma petite Delphine : mon cœur s'arrête presque de battre ! Je ne veux pas mourir, je veux juste ne plus souffrir ! J'ai l'impression d'être seule pour vivre tout cela et, quand on souffre, notre raison nous joue des tours. Je veux quelqu'un qui me comprenne ! Je prends le téléphone, et ma première idée, c'est d'appeler Fred. Ça sonne, sonne... je souhaite tant qu'il réponde ! Je pleure de plus en plus, j'ai besoin d'entendre sa voix, peut-être pourra-t-il m'aider dans ma détresse ? Pas de réponse. Je raccroche, le cœur en miettes. Je sais que le pire peut arriver... je ne me contrôle plus ! Juste à cet instant, le téléphone sonne : c'est Fred ! Il m'appelle de son cellulaire, il est au

magasin. Quand il m'entend pleurer, il comprend que ça ne va pas du tout. Je lui parle de mon intolérance à la douleur, il m'écoute et, doucement, cherche à me rassurer. « Tu es courageuse, maman, et j'ai confiance en toi. » Il dit qu'il vient me rejoindre. « Ce n'est pas nécessaire, je voulais juste savoir que quelqu'un est avec moi », lui dis-je. Il insiste, mais je ne veux pas prendre son temps, je sais qu'il est occupé et qu'il a sa famille.

La crise passée, je promets d'appeler Marianne, ma belle-sœur, pour qu'elle vienne me retrouver. Je sais que je viens d'inquiéter Fred, car il m'appelle une demi-heure plus tard. Je le rassure, je me sens mieux, et Marianne est avec moi. Cette journée-là, mon fils m'appelle plusieurs fois : je sais alors que je peux compter sur lui en tout temps.

Pourquoi n'ai-je pas appelé Bertrand ? Parce qu'il se serait dépêché de venir me rejoindre, et qu'il aurait eu de la difficulté à le supporter, il est très nerveux. Depuis le début de ma maladie, il a perdu trente livres. Il garde tout pour lui, et je ne veux pas le rendre encore plus malheureux. Avec lui, je joue beaucoup la comédie, du moins je le croyais jusqu'à aujourd'hui. Mais il m'a avoué que mon visage était comme un livre ouvert, alors plus la peine de faire semblant. Il me connaît plus que moi-même, je ne peux rien lui cacher. Je viens de faire une grande découverte qui me fascine : il ne parle pas beaucoup, mais il étudie les personnes et en sait plus long que moi sur bien des choses ! Une chance qu'il est à mes côtés, car je ne passerais probablement pas à travers le combat contre le cancer comme la première fois. Sa douceur, sa bonté, sa générosité, son ouverture du cœur font de lui un être exceptionnel qu'on a intérêt à connaître et à aimer. J'ai toujours su que le Seigneur avait mis un ange dans ma vie, et je le crois encore plus dans les moments difficiles que nous vivons.

Ma médecin me suit régulièrement. Avec elle, je me sens en sécurité : elle prend le temps de m'écouter, de me consoler et surtout de bien me soigner. C'est une femme au grand cœur ! En plus, elle est très déterminée. J'ai de la chance d'être sa patiente ! J'en profite pour la remercier de sa patience, de ses bons soins, et des bons conseils qu'elle me prodigue pour m'aider à cheminer dans la vie. Lorsque je lui ai raconté la crise de désespoir que j'ai vécue, elle n'a pas semblé surprise du tout, elle m'a expliqué que c'était une crise de panique. Elle m'a prescrit un médicament, si jamais ça m'arrivait encore.

Les jours suivants, je me sens très fatiguée, mais il y a du progrès. J'ai de la misère à avancer, j'ai encore les pieds enflés, mais le dessous est moins épais et je peux marcher d'un pas plus lent, les douleurs ont presque disparu. Je ne sais plus où j'en suis. Côté moral, j'ai de la misère à voir plus loin que mon nez. J'essaie de m'accrocher à toutes sortes de choses, mais je n'y arrive pas. Quand mes idées deviennent un peu plus claires, je pense beaucoup à la maison au Lac Baker. Elle n'a plus aucun attrait pour moi ! Le départ d'Irène doit y être pour quelque chose. Depuis ma maladie, je n'ai plus les mêmes rêves, je dirais même que je n'en ai plus ! La maison est devenue un fardeau, qui coûte de l'argent chaque mois pour l'entretien, les taxes, le chauffage... Est-ce que ces dépenses en valent la peine pour deux semaines de vacances par année ? C'est un pensez-y-bien... Je tourne tout cela dans ma tête, j'hésite à en parler à Bertrand. Cette maison est importante pour lui, et il est heureux quand il se retrouve là-bas. Je ne veux pas lui faire de la peine, il en a assez sur les épaules pour l'instant. Je garde donc mes pensées pour moi, je lui en parlerai plus tard.

Un après-midi, Colette et Benoît viennent nous rendre visite. Pour une raison inconnue, je commence à parler de la maison blanche. Bertrand est surpris, surtout que cet achat, c'était d'abord mon rêve ! Colette me fait comprendre que je n'ai aucune raison de me sentir coupable, que nos rêves et nos valeurs peuvent changer, surtout après une grave maladie. On en a joui pendant cinq ans, et, maintenant, l'heure est venue de passer à une autre étape de notre vie. Bertrand comprend tout à fait ce que je ressens. Je me suis fait des peurs encore pour rien ! C'est souvent ce qui nous arrive, on laisse la peur s'installer et faire la loi, et elle se croit maître partout ! On devient ses esclaves... et, le plus grave, c'est que ça marche ! En parler m'a libérée d'un gros poids, et je me sens mieux. Colette et Benoît soupent avec nous : ça me fait beaucoup de bien de les recevoir, ils occupent une grande place dans ma vie. Cette nuit-là, je dors d'un sommeil profond et réparateur, et, le lendemain, j'ai cœur plus léger.

Déjà le temps d'un autre traitement, le quatrième. On est le 29 janvier, et c'est tempête de neige. Pierre est au rendez-vous. Je l'avoue, en le rejoignant, j'ai envie de prendre mes jambes à mon cou et de me sauver n'importe où ! Les routes ne sont pas bien déneigées. Une chance, je fais confiance à Pierre ! De toute façon, j'ai tellement la nausée que je me concentre pour ne pas vomir. En arrivant à l'hôpital, on m'administre tout de suite un médicament pour soulager la nausée. C'est fréquent, paraît-il, chez les patients. L'explication possible ? C'est parce qu'on se rend à notre rendez-vous... à contrecœur !

Je suis installée pour le traitement, et Pierre quitte à cause de ses obligations. Louis-Philippe et Marianne

viendront me chercher en fin d'après-midi. Je suis envahie par une grande tristesse rien qu'à l'idée d'être étendue avec du poison qui coule dans mes veines. Quel ravage fera-t-il dans mon corps ? Ça tue les mauvaises cellules et les bonnes aussi. Il ne faut pas s'en cacher, c'est la vérité, et pourtant, la plupart du temps, ce poison nous sauve la vie. Bizarre, non ? J'ai six heures pour ruminer tout cela... Ici au département, difficile de penser positif ! Je sais que je ne suis pas seule à vivre ces épreuves. En regardant les autres patients autour de moi, je vois la peur dans leur regard. Je me demande si, dans le mien, c'est la même peur.

Marianne vient d'arriver, je suis contente. Ça veut dire que mon traitement achève et que je peux partir dans une dizaine de minutes. Avec tous les médicaments que j'ai pris aujourd'hui, je suis étourdie. Marianne doit me soutenir, car je marche tout croche. J'ai hâte de me retrouver à la maison. Après six heures de traitement à souffrir, j'ai mon voyage ! et je suis très lasse.

Bertrand vient d'arriver et prépare mon souper. Curieusement, j'ai bon appétit malgré les traitements de chimio.

Mais, le soir venu, j'ai presque peur de me coucher. Je sais que, pour quelques jours, le sommeil ne sera pas de la partie. La cortisone semble en être la cause. Même avec des somnifères, je n'arrive pas à dormir. Je prends mes nouveaux médicaments, en souhaitant de tout cœur qu'ils fassent effet. Surprise ! Je dors quelques heures et je ne ressens presque pas de douleur. Je suis si contente que je le crierais au monde entier ! Je passe une assez bonne journée, je suis encouragée. Hélas ! la douleur reprend le soir venu. Des douleurs encore plus fortes que les précédentes. Mes jambes et mes pieds sont tellement enflés qu'il m'est impossible de marcher. Bertrand m'aide à me rendre au lit. Impensable pour moi de passer la nuit dans mon état. Ça fait tellement

mal que je pense me rendre à l'hôpital pour qu'on m'endorme afin ne plus souffrir... Je suis assise sur le bord du lit, les yeux pleins d'eau. Jusqu'à maintenant, j'ai pris les Dilaudid avec peur, car j'associe la morphine à la mort... Je regarde le flacon et je me dis qu'une de plus ne me fera pas de tort... Ça me donne la nausée, et j'avale ma pilule pour la faire disparaître. Puis, craintive, je prends deux Dilaudid. Je ne dors pas. On dirait que je suis entre deux eaux. Je reste bien tranquille dans mon lit, la douleur est encore présente, mais tolérable : pour moi, c'est une bonne nuit.

Je demande à ma fille de m'expliquer le rôle des Dilaudid, sans bien sûr lui dire ce que j'ai fait la veille. Elle m'explique de ne pas attendre que la douleur apparaisse, mais de les prendre à titre préventif, comme prescrit. Si le médecin juge bon de me les faire prendre toutes les trois heures, c'est que j'en ai besoin. Et, surtout, elle m'explique que ce médicament n'est pas seulement administré aux personnes souffrant du cancer, mais à toutes celles qui souffrent. Cette fois-ci, je me promets de bien d'écouter les conseils de ma fille ! Et, en effet, je ressens rapidement beaucoup moins de douleur. Mais je suis pas mal gelée : j'ai les yeux embrouillés, ma voix est pâteuse, j'ai des étourdissements. Bien entendu, ce sont des effets secondaires. Mais je suis rendue à un point où je m'en fiche carrément ! Je suis devenue allergique à la souffrance. Avec les médicaments, j'ai enfin du répit. La souffrance était venue à bout de moi. Je n'étais plus capable d'agir, de penser.

Le 18 février, je rencontre mon oncologue après mes prises de sang. Ce matin, Pierre n'est pas avec moi, et c'est Marianne qui m'accompagne. Mais je décide de rentrer seule dans le bureau du médecin.

La docteure songe à stopper mes traitements de chimio. Selon elle, les effets secondaires sont trop importants. En l'écoutant, je ressens comme une brûlure au fer rouge. Arrêter après avoir tant souffert ? Je lui dis de s'enlever cela de la tête, que je vais aller jusqu'au bout ! Pas question d'abandonner ! À notre première rencontre, elle m'avait bien fait comprendre que je devais suivre les six traitements. Arrêter après le quatrième ? Pas question ! S'il m'arrivait quelque chose, je m'en voudrais toute ma vie. C'est non, non et non ! À mon ton déterminé, elle sursaute puis dit : « Si vous voulez continuer, je suis d'accord avec vous. »

Le lendemain, comme prévu je me rends en oncologie. Je me sens plus brave, car je viens de choisir. Rien ni personne ne va m'arrêter, c'est clair dans ma tête.

Avant le dîner, je me sens un peu bizarre. Ça doit être à cause du traitement... Je mange un peu, mais rapidement j'ai des nausées. Je suis plus fatiguée que d'habitude. Je ne m'inquiète pas trop, je me dis que plus j'ai de poison dans le corps, plus les effets secondaires sont présents.

Je ne me rappelle pas du tout de mon après-midi, il semble que j'ai dormi et même ronflé. Ce n'est pas vraiment dans mes habitudes, au moins le temps a passé plus vite ! Quand j'arrive à la maison, le téléphone sonne : c'est ma sœur. Comme toutes les semaines, elle m'appelle. Je lui dis que je viens de boire deux bouteilles d'eau et que j'ai encore soif. Elle me demande tout de suite si j'ai vérifié ma glycémie : je lui réponds que non. « Prends-la tout de suite, je t'attends au téléphone. » Je m'empresse de faire ce qu'elle me dit et, surprise, le résultat est de 26 ! « Mon appareil n'est plus bon », dis-je à ma sœur, qui me demande si j'en ai un autre. « Bien sûr que oui. » Je vérifie avec cet appareil... et celui-là m'indique d'appeler mon médecin ! Je ferme le téléphone, je commence à paniquer ! Bertrand

n'est pas encore revenu du travail, je reprends ma glycémie pour être certaine du résultat... aucun changement ! Je décide d'appeler ma pharmacienne. Lorsque j'explique que mon taux de sucre est à 26, elle me conseille de me rendre tout de suite à l'urgence. J'essaie de joindre ma médecin, qui n'est pas à son bureau. La secrétaire, à qui j'explique que mon sucre est à 26, me dit de me rendre à l'urgence de l'hôpital dès maintenant ! Entre-temps, mon mari est arrivé, et nous partons à l'urgence. Ça ne m'enchant pas du tout de retourner à l'hôpital, j'y ai passé presque toute la journée ! L'urgence est bondée et je dois attendre comme tout le monde. J'entends tousser de tous les côtés. Je dis à Bertrand que je refuse de m'asseoir avec les autres. Je vois un banc plus loin dans le passage, et je décide de m'y asseoir. Un gardien de sécurité vient me voir encore une fois, j'explique que je reçois de la chimio. Il a l'air de comprendre la situation, car il se dirige rapidement vers le bureau de l'infirmière. À peine cinq minutes plus tard, on me demande de me présenter au bureau de l'infirmière. On prend ma glycémie : 23, ce qui est trop élevé. Je ne retourne pas dans la salle d'attente, on me fait coucher sur une civière pour m'isoler. On ferme les rideaux autour de moi. De chaque côté, j'entends les gens tousser, cracher, j'ai la frousse d'attraper des microbes. L'urgence déborde, les infirmières courent d'un bord à l'autre. On me change encore de place, on m'amène dans une salle où je suis enfin seule. J'attends trois heures avant de rencontrer l'urgentologue. C'est une femme médecin. Elle décide de me retourner à la maison. Selon elle, c'est moins dangereux que d'attraper des maladies à l'urgence. Comme je prends déjà des médicaments pour le diabète, elle augmente un peu ma dose et me conseille de joindre ma médecin le plus tôt possible, ce que je fais le lendemain. Les traitements de chimio font augmenter le

taux de sucre. Les jours suivants, j'ai de la difficulté à revenir à un taux normal, même avec une dose plus forte.

Je ne peux pas dire que j'ai passé une très bonne semaine. La fatigue s'est emparée de mon corps. Les douleurs sont maintenant tolérables, à la condition que je prenne fidèlement les doses de Dilaudid prescrites. Il ne faut surtout pas que j'oublie parce que la douleur, elle, ne m'oublie pas !

Les deux autres semaines se passent assez bien. J'appelle Réal, et il vient me chercher. Je passe quelques heures au bureau, je me sens bien avec mes compagnons de travail. Je me sens appréciée et aimée, ça fait tellement du bien, surtout dans cette période difficile !

Je songe à vendre la maison de Lac Baker. Bertrand et moi pesons le pour et le contre et, après mûres réflexions, nous pensons que c'est la meilleure décision. Mon cancer change notre vie, bien malgré nous ! Je sais que rien ne sera plus pareil. Je ne sais pas encore ce qui m'attend, et je n'ai surtout pas la tête à réfléchir ! Je me consacre plutôt à la guérison. Il reste un traitement à recevoir, et je le vois arriver avec la peur au ventre ! Dans ces conditions, comment savoir ce que je veux faire de ma vie ?

Le jeudi 12 mars, jour du dernier traitement, je suis fière d'aller jusqu'au bout ! J'ai pris la bonne décision, et, malgré la souffrance, j'ai choisi le bon chemin. C'est curieux, j'ai appris que j'avais le cancer le 12 septembre. Ma petite-fille est née le même jour, et je termine ma chimio un 12 mars. Elle a six mois aujourd'hui. À mes yeux, c'est un signe du destin et ça me réconforte.

Le traitement se passe bien. On vérifie ma glycémie : en après-midi, mon taux de sucre est élevé, mais on me donne cette fois les médicaments nécessaires avant que je rentre

chez moi. Quand je dis au revoir aux infirmières, je me sens triste : elles m'ont tellement consacré de temps pendant ces six mois ! Je les serre sur mon cœur et je les remercie pour les bons soins reçus. Lorsque la porte de l'hôpital se referme derrière moi, je sais que le meilleur reste à venir. Du moins, je veux le croire, et je vais tout faire pour m'accrocher à cette idée.

En arrivant à la maison, je m'assois et je pleure toutes les larmes de mon corps. Je ne croyais pas passer à travers cet enfer, et pourtant je suis bien vivante ! Je ne suis pas en grande forme par contre, c'est une délivrance. Il faut maintenant prendre le temps de me guérir, de penser à moi, de connaître mes limites. Je sais, par expérience, que j'en ai pour environ deux ans à garder des séquelles. Je suis passée par là auparavant, il faut donc voir la réalité en face, sinon la convalescence sera difficile.

Quand Bertrand vient me rejoindre au salon, on tombe dans les bras l'un de l'autre, et on se réjouit que notre calvaire s'achève. Nos larmes se mêlent et c'est ensemble que nous allons continuer à nous battre. Une bataille est gagnée, il nous en reste une autre, celle du changement ! Celle-là, mon mari va être du voyage pour l'affronter, car c'est de notre avenir à tous les deux dont il est question. Avec la maladie, je ne suis plus la même. Dieu merci, nous sommes restés sur la même longueur d'onde, ce qui rend plus facile notre cheminement. Bertrand vit avec moi, alors lui aussi doit avancer. Si on veut être capable de continuer à être heureux ensemble et nous comprendre comme avant, chacun de nous doit faire son bout de chemin. Bertrand a été très affecté par ma maladie. Ce n'est pas toujours facile de voir l'autre souffrir, et cela pendant des mois... La douleur a pris toute la place, il faut que l'amour soit fort pour passer à travers tout cela ! Je suis chanceuse, il est resté à mes côtés. Sans

lui et mes enfants, la bataille n'aurait pas été la même. Le découragement se serait emparé de moi. Leur présence chaleureuse m'a redonné le courage d'avancer et de me battre pour vaincre le cancer.



Les traitements sont terminés, mais les douleurs persistent. Peut-être pas aussi intenses qu'avant, mais assez dérangeantes pour m'empêcher de mener une vie normale. Je ne sais pas ce qui m'arrive, je me sens de plus en plus dépressive. Je n'ai plus le goût de rien, je me sens seule. Avant, je recevais de la visite presque chaque jour, mais depuis que je n'ai plus de chimio on dirait que les gens pensent que tout est revenu à la normale. Ils retournent à leur train-train et oublient parfois que je vis la période la plus difficile. Tout ce que j'ai vécu se déroule dans ma tête comme un film que je peux visualiser sur un écran. Je réalise le chemin parcouru et je n'en crois pas mes yeux. J'ai de la difficulté à m'imaginer être cette femme qui s'est battue pour aller jusqu'au bout. Je ressens un peu de fierté pour m'être battue contre ce géant qu'est la maladie.

J'ai ressenti des peurs, du découragement. J'ai compris que j'avais le droit de me laisser aller pourvu que je puisse me ressaisir pour ne pas laisser la peur prendre possession de mon corps. Ma plus grande peur a été de ne pas savoir si le traitement faisait bien son travail. À chaque prise de sang, le stress faisait son apparition.

Côtoyer d'autres personnes atteintes du cancer m'a énormément fait réfléchir. J'aurais voulu avoir l'audace de leur poser des questions sur ce qu'ils ressentaient au plus profond d'eux-mêmes. Mais, à force de les regarder, mon

cœur avait mal. Pourquoi autant de gens souffrent de cette affreuse maladie ? Combien de vies brisées à cause du cancer ! Des couples se séparent parce que l'un des deux ne peut pas y faire face, c'est au-dessus de ses forces. D'autres couples se soudent encore plus fort. Je sais de quoi je parle, j'ai vécu les deux situations. Je ressens beaucoup de compassion pour ces gens qui, comme moi, espèrent une autre chance.

Quand on reçoit de la chimio, on se concentre sur ses traitements et on se bat pour la vie. Je n'ai pas pris le temps de me questionner ou de réaliser ce qui m'arrivait. C'est une bataille inégale, on se bat contre un adversaire invisible et on ne sait pas à quel moment il va nous frapper. On se sent attaqué de tous les côtés, c'est un stress permanent. Ce combat-là, je suis seule pour le gagner, ça dépend de moi. J'ai beau avoir tout le soutien du monde, moi seule peux choisir de vivre ou de mourir. Les autres sont juste là pour me donner tout ce dont j'ai besoin pour vaincre le cancer. Être positif est un grand atout, et la foi est nécessaire. Il nous faut quelque chose à quoi s'accrocher. Quand ta décision est prise, tu te bats avec les armes que tu as. J'ai choisi la foi en un Être supérieur. Il y a aussi eu le Reiki et la visualisation. Avoir confiance en ses médecins, c'est important aussi pour aider à passer à travers. J'ai également fait confiance au personnel soignant lors de mes traitements. C'est primordial, à mon avis, pour vivre cela le moins difficilement possible.

Les journées sont longues, j'essaie de me retrouver. J'ai la tête remplie de mauvais souvenirs. Je tente de chasser toutes ces images, elles ne veulent pas disparaître. Il est peut-être encore trop tôt. Pour combler mon vide, je

demande à ma gynécologue si je peux aller au travail quelques heures par semaine. Elle me donne son accord à la condition que je m'arrête aussitôt que je ressens de la fatigue. Elle sait que ça va m'aider à me reprendre en main. Je suis contente et heureuse de voir mes compagnons de travail. Je passe plus de temps avec eux qu'avec ma propre famille !

Je reprends mes tâches à mon rythme, je me sens importante. Au début, j'ai de la misère à me concentrer, mais, à force de persévérer, tout se remet en place au fil des jours. Je sais qu'Olivier est heureux de mon retour et ça me fait chaud au cœur de me savoir appréciée. Olivier, c'est mon ange de générosité ! Mais un ange avec des cornes ! Il trouve cela drôle. Et des anges, ma foi, il en faut de toutes sortes pour faire un paradis !

Le moral met du temps à guérir. Je dors très mal et surtout très peu. Je fais des cauchemars, la douleur est toujours présente. Je n'arrive pas à me contrôler, je n'arrive pas à m'en sortir, et je sens que c'est le temps pour moi de consulter pour obtenir de l'aide afin de traverser cette étape de ma convalescence.

On vient de mettre en vente notre maison au Nouveau-Brunswick. Un gros projet ! Je reste convaincue du bienfait que cette décision aura dans notre vie. Comme je crois au pouvoir de notre esprit, voici ce que je me répète: « Je sais que l'Univers a trouvé les personnes idéales pour l'achat de notre maison à Lac Baker. La vente se fera facilement et rapidement au prix demandé, incluant tous les meubles. Merci de tout cœur, et qu'il en soit fait selon l'Entendement Divin. »

Je fais appel à un agent d'immeuble au Nouveau-Brunswick. Avec l'internet et le fax, de nos jours, on a plus

besoin de se déplacer pour effectuer nos transactions. Sur le moment, j'ai eu un petit pincement au cœur en signant les documents en vue de la vente. Par contre, je sens une sorte de liberté que je n'ai pas connue depuis belle lurette. Bertrand est plus réticent à signer, mais il comprend que c'est pour le mieux. Il arrivera ce qui doit arriver pour notre plus grand bien.

Je prends mon courage à deux mains et j'appelle le CLSC pour avoir un rendez-vous avec la thérapeute que j'ai rencontrée dans le passé. Il n'est pas question pour moi de voir une autre personne, je me sens en confiance avec celle que je connais et je sais que si quelqu'un peut m'aider, c'est elle ! Il faut suivre les étapes : un comité décide si mon cas est sérieux ou non. J'attends avec impatience qu'on m'appelle pour me donner mon rendez-vous. Deux semaines plus tard, je peux aller rencontrer ma thérapeute. Au début, les rencontres sont plus fréquentes. Mais, à mesure que le temps passe et que je prends du mieux, on espace les rendez-vous.

J'ai bien agi en demandant de l'aide. C'est un cadeau que je me fais à chaque fois. Comment arriver à démêler toute seule ce que je ressens ? C'est presque impossible. J'y parviendrais peut-être, mais le chemin serait pas mal plus long. Les thérapeutes sont formés pour nous aider à y voir plus clair. Pouvoir parler à quelqu'un en qui j'ai confiance facilite la réflexion et les réponses. La thérapeute est là pour m'accompagner dans ma recherche de moi-même. Pas évident, pour moi, de savoir ce que je veux ! Je suis anéantie, brisée ! J'ai soixante-trois ans et il me semble que je n'ai rien fait de ma vie. En allant fouiller dans mon passé pour mieux me retrouver, je me suis rendu compte que beaucoup de bibittes noires m'empêchent d'avancer : la culpabilité,

la honte, le désarroi, et le rejet ont pris toute la place durant des années. Comment être heureuse quand on garde tous ces secrets à l'intérieur de soi ? En me confiant à ma thérapeute, je me débarrasse d'un gros poids. Je comprends que je voyais cela avec un regard d'enfant et non comme l'adulte que je suis devenue. Toutes les croyances de mon enfance, profondément ancrées dans mon corps, n'étaient pas ma réalité, mais celle des autres. Depuis que je comprends cela, je respecte le vécu des autres, mais je respecte d'abord le mien et je me sens mieux dans ma peau. J'ai toujours laissé les autres décider pour moi, comme une marionnette. Je voulais me faire aimer, alors je faisais ce qu'on attendait de moi. Je ne veux plus vivre ainsi, je veux vivre ma vie comme je l'entends, mais comment y arriver ?

À nouveau, je dois faire un ménage dans ma vie en délaissant les gens qui ne m'apportent rien, qui me font plus de mal que de bien. La thérapeute m'a fait comprendre que je dois commencer par m'aimer et m'accepter telle que je suis. Ensuite, le reste va devenir plus facile. Avec beaucoup de réflexions et lectures nourissantes, j'apprends à m'aimer davantage. On dirait qu'une ouverture du cœur est en train de se faire et, ma foi, je me sens de mieux en mieux dans ma peau ! Je me surprends parfois à rire de nouveau. Les nuages s'estompent pour faire place au soleil.

Je suis toujours très heureuse d'aller à mon rendez-vous, car chaque rencontre est positive. Je me découvre peu à peu, et j'aime cette femme que je vois naître : déterminée, aimante, compatissante, avec au cœur un amour si grand à partager avec ses semblables. Je n'ai plus honte de faire partie des victimes du cancer au contraire, j'aime en parler pour aider les gens qui en souffrent. La thérapie n'est pas toujours facile... ça brasse pas mal en dedans ! Je sors parfois très fatiguée de ces rencontres ardues, mais combien bénéfiques ! Depuis des années, j'ai refoulé mes émotions,

et les affronter a été un dur labeur. Mais ça valait la peine de persister. J'étais prise dans la glace tellement mon armure était solide. Je suis maintenant légère comme une plume ! Je sais aimer, et surtout j'accepte de me laisser aimer. Quelle découverte que le vrai amour ! Ça donne des ailes ! J'apprends qu'en donnant de l'amour, c'est à moi que je fais le plus de bien. Plus j'en donne, plus j'en reçois, n'est-ce pas magique ? L'amour guérit, j'en suis certaine. Je me sens tellement en paix depuis que je peux partager cet amour. Je rends grâce à chaque jour pour ces beaux cadeaux que sont la vie et l'amour !

Je me rends maintenant au travail deux fois par semaine. C'est un bon remède pour guérir. J'ai encore beaucoup d'effets secondaires : mes jambes et mes pieds me donnent du fil à retordre, j'ai de la difficulté à marcher, et je n'ai pas d'équilibre : je dois faire attention, je ne sais jamais quand ça va m'arriver. Ma vision est floue, et j'ai un trouble de l'audition. Mes cheveux commencent doucement à pousser, je sais que j'ai encore un bon bout de chemin à faire avant de comprendre ce qui m'est arrivé ! Je ne suis pas prête à y faire face. Je n'ai pas l'énergie, ni la force de me creuser la tête pour faire le point... Je joue à l'autruche, et, pour le moment, c'est ce qui me convient. Comme un deuil, il faut passer par différentes étapes, et vouloir aller trop vite n'est souhaitable pour personne.

Le 24 juillet, c'est mon anniversaire, et je me sens heureuse. Je n'ai pas d'attentes comme les années précédentes. La seule chose que je souhaite, c'est de vivre cette journée avec mon mari, mes enfants et mes petits-enfants. Le reste n'a plus d'importance. J'ai compris que ma famille est ce qui compte le plus dans ma vie. Je suis exaucée et comblée !



Je ne travaille pas, je me sens envahie par la tristesse. Je pense à tous ceux et celles qui, comme moi, ont à vivre avec le cancer. Je ne peux pas être insensible à leur douleur. Et suis-je capable de mettre de côté la peur qui, parfois, vient frapper à ma porte pour me rappeler que je suis seulement en rémission ? Impossible de l'oublier... L'ennemi peut revenir à tout moment sans avertissement, et ça fait peur. Durant mes traitements, des gens que je considérais comme des proches, et dont j'aurais souhaité le soutien, se sont au contraire éloignés. Malgré moi, j'ai ressenti une déchirure au cœur. Je sais qu'il ne faut pas avoir d'attentes, mais c'est difficile de ne pas s'en créer ! Est-ce la peur, ou simplement que nous ne sommes plus sur la même longueur d'onde ? La raison, je ne la saurai probablement jamais, car nos chemins ne se rejoignent plus. Pour plusieurs personnes, je devrais me sentir bien tout simplement parce que les traitements sont terminés, comme avant la maladie. Je sais que je les déçois, car je me déçois moi-même.

Je souffre encore. Des douleurs sont toujours présentes au niveau des muscles. Et puis, je manque de concentration. Je pleure parfois et je suis très vulnérable, je ne suis plus capable de vivre normalement au quotidien, tout est lourd à porter. Ma tête est pleine et je sais que je ne suis pas facile à vivre. Parfois, j'en veux aux autres d'être bien : ça ne dure pas longtemps, mais j'y pense. Comment faire pour me sortir de cet état ? Une chance que ma médecin m'a encouragée ! Elle me dit que c'est normal de vivre ces sentiments, qu'il ne faut pas tenir compte de l'opinion des autres. Je dois aussi apprendre à ne pas me laisser déranger par ceux qui ne comprennent pas ma situation, et qui voudraient

que je me sente toujours bien. Ma médecin insiste sur le fait qu'après deux cancers il y a de quoi être ébranlée et tout à l'envers ! Je continue ma thérapie, et je continue de croire que cette démarche m'aidera à me retrouver avec le temps, ce temps qui arrange toujours les choses ! « Après un cancer, c'est deux ans de convalescence, dit la docteure, donnez-vous une chance. » Après ma visite, je me sens un peu mieux, et sécurisée.



Le 5 novembre, c'est la semaine des contrôles médicaux. Le physique va assez bien, mais c'est le moral qui ne va plus. J'ai tous les symptômes d'une dépression... et j'ai honte ! Moi, la femme forte, si fière. Plus rien ne va. Je suis désespérée, j'ai de la difficulté à faire un pas en avant de l'autre, je ne me sens plus moi-même, et j'ai l'impression qu'une autre a pris ma place. Je pleure pour des riens, je me sens si fatiguée... Ma médecin me prescrit des antidépresseurs, la dose la plus faible. Être obligée de prendre des antidépresseurs est pour moi une honte terrible. Les premiers jours, je n'ose pas. Quand je vois ma gynécologue quelques jours plus tard, je lui raconte ma peur. Je lui fais entièrement confiance, car, à mes yeux, c'est une amie. « Vous prenez des médicaments pour le diabète, est-ce que vous avez honte ? me demande-t-elle, alors pourquoi avoir honte de prendre des antidépresseurs ? La dépression, c'est aussi une maladie. » Revenue à la maison, je pense à cette rencontre et je décide que, dès le lendemain, je prendrai le médicament. Après tout, me dis-je, c'est peut-être cela qui m'aidera à m'en sortir ? N'est-ce pas ce que tu souhaites, ma fille ? Alors, vas-y !

Comment décrire ce que je ressens neuf mois après la fin de la chimio ? Pour l'expliquer, il faudrait que je le sache moi-même ! J'ai l'impression de venir d'un autre monde. J'ai l'air de vivre normalement, et je suis certaine que mes proches ne se doutent même pas du combat qui a lieu dans ma tête. Une personne m'a dit, un jour : « Tu t'écoutes trop. » Peut-être que cette personne a raison, mais dans ma tête, ça ne se passe ainsi. J'ai beau faire des efforts, rien ne semble fonctionner. Je me sens perdue, et surtout lasse de me battre. Je n'ai pas le goût de grand-chose, ma tête est pleine d'idées noires, mais quand arrive le temps de les mettre en pratique, la peur me saisit, je recule et je laisse tout tomber.

Avec mes douleurs sous les pieds et aux jambes, pas facile d'aller prendre des marches, ça fait trop mal. Je suis réduite dans mes allées et venues, alors je ressens de la colère.



Trois semaines après le début de la prise des antidépresseurs, je me sens mieux. Je suis un peu moins fatiguée, et les crises de larmes sont moins fréquentes. Je suis contente de les avoir pris, je reconnais que ça commence à m'aider, j'ai hâte d'en aviser ma médecin.

Je viens d'appeler un ami qui prend lui aussi des antidépresseurs. Je lui demande comment ça va. Il m'encourage à continuer. Sa médication est plus forte que la mienne. Après lui avoir parlé, je me sens moins honteuse et je sais maintenant que c'est pour mon plus grand bien.

Je veux vous parler un peu de mon Bertrand. Dieu qu'il est patient de vivre avec moi ! Je ne suis pas toujours facile, mais jamais il ne dit un mot plus haut que l'autre. Au

contraire, il reste certain que tout finira par s'arranger, que nous resterons tous les deux courageux. Merci, mon chéri, de me soutenir ! Sans toi, je ne sais pas ce que je deviendrais, tu es un ange de bonté et je t'aime !



À la mi-novembre, je reçois un coup de fil de mes amis du Nouveau-Brunswick. Notre maison n'est pas encore vendue, et quelqu'un veut la louer pour quelques mois. En la louant, ça payerait les dépenses... Bertrand va rencontrer les gens sur place. Ils sont très sympathiques. Je n'ai pas fait le voyage avec Bertrand : trop fatigant pour moi dans mon état, puis, comme le moral commence tout juste à aller mieux, ce n'est pas le temps de vivre inutilement du stress. De toute façon, Bertrand a fait l'aller-retour la même journée. On est bien content de notre décision. Je suis persuadée que l'Univers a trouvé les personnes idéales. La location, c'est un bon début.

Noël approche à petits pas. J'avoue ne pas avoir l'esprit à la fête... Je ne préparerai pas de repas, c'est Pierre qui va nous recevoir le 26. Il revient d'un voyage dans le Sud. Bertrand cuisinera le cipaille cette année, comme d'habitude. Le principal, c'est de tous nous retrouver.

Au début de décembre, je reçois un téléphone de notre agente d'immeuble qui me dit qu'elle a une offre pour la maison. Je n'en reviens pas, on vient de la louer ! Je me sens un peu mal à l'aise, mais elle m'apprend qu'elle est la sœur

de celle qui a loué la maison, et qu'elle veut conclure la vente pour le 15 décembre. Je lui dis que je vais la rappeler, car je dois en parler à Bertrand. Notre décision est vite prise, on fait une contre-offre pour avoir le prix demandé, meubles inclus. L'offre est acceptée le lundi ! Le 17 décembre, la maison ne nous appartient plus. Ça c'est passé comme je l'avais imaginé chaque jour. Neuf mois pour vendre une maison, surtout à Lac Baker, c'est très raisonnable. Ça m'a aussi donné le temps de me faire à l'idée... Une vente trop rapide aurait été un choc pour moi. Je crois que l'Univers sait ce qui est bénéfique pour nous, et nous l'accorde en temps et lieu. En tout cas, c'est ma perception.

C'est un gros soulagement pour nous deux et c'est surtout un beau cadeau de Noël. Fini les inquiétudes de toutes sortes. Je crois que mon sommeil va s'améliorer, je sais que nous avons fait la meilleure chose pour nous deux.

Bertrand a pris congé durant les Fêtes et ça nous a fait du bien d'être ensemble. Mon Pierre est en pleine forme après son voyage. Majo va bien aussi, et Xavier est heureux de revoir son papa et sa maman, car il est resté avec ses grands-parents maternels.

Les repas des Fêtes se passent bien : les petits-enfants sont comblés, et la mamie un peu plus heureuse chaque jour ! Je crois être sur la bonne route, il faut juste accepter qu'il y ait des hauts et des bas, et reconnaître ma chance d'être avec tous ceux que j'aime pour célébrer. Merci, mon Dieu ! Que la fin de cette année apporte les moyens nécessaires à chacun pour une nouvelle année qui commence dans la joie et l'amour ! Et, surtout, que la santé soit au rendez-vous pour tout le monde ! C'est mon souhait le plus cher.

## ANNÉE 2010

Karine nous reçoit en ce Jour de l'an. Je me prépare avec un grand plaisir pour ce souper qui va encore une fois nous réunir. Tout se passe bien jusqu'au milieu du repas. Je ne me souviens pas exactement de ce qui s'est dit, mais un torrent de larmes explose en moi. Je ne peux plus m'arrêter tellement ma peine est profonde. Je me retiens pour ne pas crier, et je tremble de tous mes membres. Je suis très malheureuse et je sais que tout le monde se sent mal à l'aise... Ça brise la fête, mais je ne me contrôle plus ! Je me lève pour me rendre à la salle de bain et essayer de reprendre mes esprits, mais rien à faire. Je pleure de plus belle, et je m'en veux énormément. Je me rends au salon, les larmes sont moins fortes. Je vis beaucoup de culpabilité, car mes proches, encore assis autour de la table, sont très surpris de ma réaction et ne comprennent certainement pas ce qui m'arrive. Moi-même, je n'y comprends rien...

Frédéric vient me rejoindre au salon : il souhaite que je me joigne à eux pour partager un morceau de gâteau. Je suis un peu réticente. Comme je ne veux pas empirer la situation, je retourne à table, à ma place. Tout le monde est silencieux, on pourrait entendre une mouche voler. Je suis incapable d'avaler un seul morceau de ce magnifique gâteau au fromage, j'ai plutôt le goût de me retrouver seule. Je m'en

veux tellement ! Tandis qu'on fait la vaisselle, je décide de m'en aller. De toute façon, je me sens une trouble-fête et j'aime autant les laisser tous ensemble pour le reste de la soirée.

Quand je pars, j'embrasse tout le monde, mais je sens comme un froid qui s'est installé. Mon cœur se brise ! Je n'ai pas voulu ce qui m'arrive, alors pourquoi m'en vouloir et me faire sentir mal ? Qu'importe, je ne peux rien y changer pour le moment.

De retour à la maison, je tremble encore et je me laisse aller à pleurer toutes les larmes de mon corps. De faibles cris, que je ne peux contrôler, sortent de ma bouche. Je suis si fatiguée, qu'est-ce qui m'arrive ? ! Je ne comprends pas pourquoi je pleure autant... J'ai hâte de rencontrer ma médecin. Heureusement, je la vois la semaine suivante.



Je raconte tout à ma médecin. Elle m'écoute jusqu'au bout et elle m'apprend qu'elle est très contente, car tout ce que je gardais à l'intérieur est enfin sorti, c'est un grand pas vers ma guérison intérieure et physique. Mes nerfs ont craqué, et j'ai fait ce qu'on appelle communément une crise de nerfs. Ma médecin m'a bien expliqué que, avec tout ce que j'ai vécu, il était temps que ça sorte.

Ma thérapeute affirme que je ressentirai plus de bien-être après cette crise. Mais pour le moment, je ne ressens rien d'autre que de la culpabilité, encore une fois ! Je dois apprendre à la mettre de côté pour me concentrer sur ma guérison. Si je ne peux pas changer la perception des autres, je peux changer la mienne pour mon plus grand bien.

Le soir du 31 janvier, c'est la fête de Frédéric. Je lui prépare un souper que nous allons prendre chez lui, c'est plus facile avec les enfants, surtout que les filles reviennent de la garderie, et elles sont fatiguées. En attendant le souper, Fred et moi jasons de son travail. Il me raconte qu'une compagne de travail a eu le cancer, et qu'elle en est décédée. « Maman, je me suis rendu compte que toi, tu as eu deux cancers et que tu es passée à travers. Maman, c'est le plus beau jour de ma vie. », dit Fred. Comment une mère peut-elle rester indifférente à un tel aveu ? Sur le moment, je suis sous le choc ! Je ne suis pas habituée à me faire dire de si belles choses. Il continue à parler de tout et de rien. Ce qu'il ne sait pas, c'est que, ce soir-là, ma vie prend un autre tournant. Depuis des années, j'avais attendu d'être reconnue pour la mère que je suis, et voilà que Fred m'apporte cette reconnaissance !

De retour à la maison, tout se bouscule dans ma tête. Pour la première fois, je me rends compte de la chance que j'ai d'être en vie et de vivre avec les miens. Avant, je disais que j'étais chanceuse, mais c'était pour me raisonner. Maintenant, ça vient me chercher droit au cœur. On peut dire des centaines de « je t'aime », mais, si ça ne passe pas par le cœur, ça ne vaut rien. C'est une découverte sublime pour moi. Je crois sincèrement que, lorsque le temps est venu pour comprendre les choses, l'Univers met sur notre route les personnes qui vont passer le message. Ça peut venir des proches, comme de personnes côtoyées tous les jours, ou d'étrangers. Ça m'arrive souvent, et ça change ma vie pour le mieux, il suffit d'être à l'écoute et d'y croire !

Il est faux de penser que ma vie changera du jour au lendemain, mais j'ai trouvé la route qui me conduira fidèlement à ma réussite. En faisant un pas, puis un autre, je

m'approche de plus en plus de mon but, soit l'écriture de mon livre pour aider les autres. Je me donne du temps, inutile de tout brusquer. Je dois aller à mon rythme et respecter mes limites. Je me suis toujours prise pour une « *superwoman* » : c'est fini ! Je m'accepte maintenant comme je suis, avec mes hauts et mes bas. Un jour à la fois. Je ressens pas mal moins de pression sur mes épaules, car je m'aime comme je suis. Je veux me plaire à moi-même d'abord, et non tout faire pour plaire aux autres.

Je réfléchis et j'apprends beaucoup, j'ai des flashs qui donnent des réponses aux gestes que j'ai posés dans le passé. Des petits riens m'ouvrent la porte derrière laquelle une clarté nouvelle m'indique la voie à suivre.

Lorsque je laisse le passé refaire surface dans ma vie, je constate que je ne peux pas avancer. Ça gruge toute mon énergie et ça me blesse pour rien. Je sais que ce n'est pas facile de mettre une croix là-dessus, mais, en y réfléchissant bien, je dois me pardonner d'avoir laissé les autres se servir de moi. Je suis portée à tout leur mettre sur le dos, aux autres... Je dois pardonner pour toutes les souffrances que j'ai ressenties des années durant. J'apprends de mon passé pour améliorer mon présent et pour ne pas répéter les mêmes erreurs. Ensuite, je ferme la porte au passé, car je ne peux rien y changer. Je me concentre maintenant sur le moment présent, c'est cela la réalité. Et à quoi ça sert de penser à l'avenir ? On ne sait même pas de quoi demain sera fait. S'il y a quelqu'un qui le sait, c'est moi ! J'arrête de me faire des scénarios, car, de toute façon, rien n'arrive comme on le croit, alors pourquoi gaspiller nos énergies ? Demain est un autre jour. Quand on comprend cela, on a une bonne partie du chemin de fait.

Le vide en dedans de moi est disparu. Je ne suis plus à la recherche du bonheur, je l'ai trouvé dans chaque geste du quotidien ! Je suis chanceuse d'avoir tout ce que je pos-

sède, je me trouve choyée par la vie. Je ne manque jamais de remercier l'Univers pour tout ce que j'ai.

Je suis en pleine transformation. J'aimerais claquer des doigts et dire je suis transformée... Hélas ! c'est plus difficile que cela... Je dois réfléchir aux changements que je veux apporter à ma vie, pour le mieux. Je dois changer ma vision. De nos jours, le matériel et l'argent prennent toute la place, et ce sont les valeurs dominantes pour quantité de gens. Ce ne sont plus les miennes, et je m'attends à faire face au jugement des autres. La spiritualité a pris beaucoup de place dans ma vie. Avec certaines personnes, je ne suis plus du tout sur la même longueur d'onde. De toute manière, on change pour nous et non pour les autres. Je me trouve chanceuse d'avoir un compagnon qui me suit dans ma démarche. Un vrai sage ! Je suis toujours émerveillée par sa simplicité.

Un matin, dans la salle d'attente du CLSC avant ma rencontre avec ma thérapeute, j'observe les gens autour de moi. Non pour les juger, mais pour essayer de comprendre leur attitude. Quelques personnes qui sont assises et attendent leur tour, tout simplement. Je vois de jeunes papas avec leurs petits, qui ne tiennent pas en place ; je sens la frustration dans le regard de plusieurs pères, il y en a même un qui est agressif envers sa conjointe. Il lui parle assez fort : ça ne fait pas son affaire d'être là et il le dit. Il fait des allers-retours dans la salle pour appeler de son cellulaire. « Où est-ce qu'on s'en va ? me dis-je, on dirait que la famille n'existe plus, tout le monde est trop occupé ; on se parle à la sauvette, personne n'a le temps de s'intéresser à ce que l'autre vit, on s'envoie des messages sur l'ordinateur mais plus d'humanité ni de compassion, on fait affaire avec une

machine. » Quelle tristesse ! Ça me manque, la famille, les réunions. Que voulez-vous, je suis restée fleur bleue !

Dans mon entourage, je vois les gens aller, et je suis essoufflée rien qu'à les regarder ! Dire qu'à une certaine période de ma vie, le paraître a été si important pour moi ! J'ai passé mon enfance à entendre constamment : « Ne fais pas ceci, ne dis pas cela, qu'est-ce que le monde va penser ? » J'ai si bien écouté ces conseils que j'ai passé ma vie à entretenir des peurs ! Je n'avais aucune estime de moi et je me suis empêchée de vivre ma vie. Quel beau gâchis ! Maintenant, je prends le temps de rire, de m'amuser, de faire ce dont j'ai envie, et malheur à celui ou celle qui va vouloir diriger ma vie ! Le soir du 31 janvier, mon Fred m'a rendu la vie, peut-être même sans le savoir, et je l'en remercie !

Chaque jour qui se lève m'apporte du bonheur, une soif de vivre, un goût d'aller de l'avant. Je souris à la vie et la vie me le rend bien. Plus la nouvelle femme en moi prend sa place, plus j'apprécie qui je suis. La crise que j'ai faite chez ma fille m'a rendu un grand service. Des petits tiroirs de mon subconscient se sont ouverts, et, avec l'aide de ma thérapeute, j'ai pu faire tout un grand ménage. Je peux dire que ç'a été une libération qui m'a permis de laisser le poids du passé derrière moi.

Je continue ma thérapie à raison d'une fois aux trois semaines. Je vois tous les progrès. Je suis si contente ! Enfin, faire la paix avec moi-même et les autres ! Cela m'apporte un regain de vie.

J'ai toujours rêvé de tenir une grande fête pour y inviter tous ceux que j'aime. Je n'ai jamais osé faire ce grand pas, toutes les raisons étaient bonnes pour reculer. Cette fois, j'ai un grand défi à relever : chasser la peur qui vient me

hanter. Avant de mourir, ma cousine Irène a fait une fête. Depuis, je n'ose m'amuser, car j'ai peur qu'il m'arrive la même chose qu'à mon amie Irène. Je garde ce secret bien ancré en moi... Après des heures de réflexion, je décide de vaincre cette peur. À quoi ça sert de se priver des joies de la vie ? On ne connaît pas l'avenir, je ne peux rien changer, et il arrivera ce qui doit arriver. Je ne m'empêcherai plus de faire les choses que je désire par peur de mourir. Je mets mon projet à exécution.

Comme par hasard, mon fils a une promotion. Pourquoi ne pas le souligner, et en même temps remercier mes enfants de m'avoir accompagnée dans mon combat ? Je trouve une autre raison de célébrer : pourquoi ne serait-ce pas une fête de l'amitié ? Je trouve l'idée magnifique ! Je commence à appeler tout mon monde. Les gens sont emballés par l'idée ! Selon mon estimation, nous serons une trentaine, mais le compte augmente chaque jour ! En fin de compte, nous serons soixante-dix-neuf personnes. Des gens de Matane et de Cap-Santé se déplaceront pour venir à ma fête. Je suis ébahie par tant de générosité, c'est merveilleux, le visage de l'amitié !

Avec tout ce monde, je dois louer une salle, trouver un animateur et un chanteur pour la soirée. Je sais que mes amis aiment la danse et qu'ils adorent avoir du plaisir, n'est-ce pas le but ? Alors je vais y mettre le paquet ! J'ai de la chance, une salle est libre le soir du 22 mai, et le chanteur aussi. Alors je sais que je suis sur la bonne voie. Je commande un buffet froid, et chaque personne aura à déboursier quinze dollars pour le repas. Le reste, je l'assume, c'est ma renaissance que je fête et j'en suis fière !

La peur a pris son trou car cette fois, je l'ai confrontée. Elle n'a pas apprécié et sait maintenant qu'elle ne sera plus la bienvenue. Elle n'a pas intérêt à revenir, elle a compris,

j'en suis certaine. Comment exprimer pleinement la joie que j'éprouve lors des préparatifs ? Je me sens comme une petite fille qui a le cœur léger et rempli d'amour ! Au dire de mes amies, le bonheur transparait dans mon regard. La vie a repris possession de mon être et je veux partager ma joie de vivre avec les autres.

Mes amis Marie-Mai et Oscar sont arrivés la veille de la fête. On a beaucoup de plaisir à se retrouver, on passe une belle soirée ensemble mais on se couche tôt, car le lendemain c'est le grand jour ! Il faut se lever tôt pour installer et décorer la salle. Plusieurs de mes amis viennent nous aider, et c'est avec des taquineries et des rires que nous arrivons à faire de la salle un endroit chaleureux où les gens seront accueillis avec amour.

J'ai beau chercher à travers mes souvenirs, je n'ai jamais vécu une soirée aussi intense. Revoir tous mes amis, mes enfants, ma belle-famille et ma famille dans une même soirée est pour moi un événement grandiose ! La soirée est des plus réussies. On sent la joie de vivre dans la salle, même mes petits trésors s'en donnent à cœur joie sur la piste de danse ! Ma belle Delphine se trémousse le derrière et fait aller ses petits bras en l'air, c'est mignon ! Les gens rient à la vue de cette petite puce de vingt mois seulement !

Une surprise m'attend durant la soirée : Anne, l'épouse d'Olivier, mon patron, fait un discours. Elle souligne à quel point Olivier a été fier de moi et de mes compétences durant mes vingt-deux années de service. Bien sûr, ça ne s'arrête pas là, il en a long à dire ! Je garde précieusement toutes ses belles paroles dans un petit coin de mon cœur et, lorsque je me sens mélancolique, j'y repense et je me sens à nouveau enjouée.

Quand la soirée se termine, je reçois une tonne de tendresse, une bonne réserve pour des années à venir ! Les

gens me remercient pour cette belle soirée, et plusieurs me disent qu'ils aimeraient la revivre l'an prochain.

Moi, j'ai réussi mon défi, et cette soirée fait de moi une femme des plus heureuses. Je comprends que j'ai le droit de m'amuser, de rire, de faire la fête, ça fait simplement partie de la vie.

Je termine ici mon récit. Je n'écirai pas le mot « fin » car, pour moi, c'est le début d'une vie nouvelle. Je ne sais pas ce que l'avenir me réserve. Je vis le moment présent, et pour le reste, je fais confiance à l'Univers et à mes anges : ils me conduiront là où je dois être.

## CONCLUSION

À mesure que j'écrivais mon histoire, une femme que je ne connaissais pas a fait surface. Une force inconnue est entrée dans ma vie. À chaque page, j'ai découvert des facettes de moi qui étaient sûrement enfouies au plus profond de mon être. Je ne suis plus la petite fille fragile qui, au moindre coup de vent, se sentait désespérée. J'ai découvert une femme déterminée, authentique, courageuse. La peur n'est plus collée à ma peau, et je peux voler de mes propres ailes. J'ai appris à aimer cette femme à mesure que ma vie se déroulait sous mes yeux.

Me mettre à nu dans ce livre m'a rendu un fier service. Ce fut une grande libération pour moi. Je ne me sens plus seule car j'ai beaucoup d'amour à partager avec vous. Cet amour-là, je souhaite que vous l'ayez ressenti au fil des pages.

J'ai appris à laisser le passé derrière moi, à vivre au présent et à en profiter le plus longtemps possible. Je possède une grande richesse : ma vie ! Et je tiens à la vivre pleinement.

Le cancer m'a fait grandir et a fait de moi la femme que j'ai toujours voulu être. Il faut parfois souffrir pour comprendre. Donner naissance ne se fait pas sans douleur. Il en va de même pour une renaissance ! Pour la première fois de ma vie, je suis une femme heureuse. Et j'ai trouvé le bonheur presque sur le pas de ma porte.

Je viens de réaliser un projet d'écriture dont je peux être fière. Mon but, c'est cette réalisation, et je crois l'avoir atteint.

Avant de terminer, je voudrais vous demander de vous unir à moi dans votre cœur. Fermez les yeux et pensez à tous ceux qui souffrent en ce moment : vous verrez, une grande chaleur se répandra dans tout votre corps. Une sérénité et une paix vous combleront, et vous saurez que vous n'êtes plus seul dans la souffrance.



## TABLE DES MATIÈRES

|                             |     |
|-----------------------------|-----|
| AOÛT 1997.....              | 11  |
| L'ACCIDENT DE MON FILS..... | 25  |
| DÉCEMBRE 1997.....          | 35  |
| JANVIER 1998.....           | 39  |
| FÉVRIER 1998.....           | 45  |
| MARS 1998.....              | 47  |
| MAI 1998.....               | 49  |
| JUIN 1998.....              | 57  |
| JUILLET 1998.....           | 59  |
| AOÛT 1998.....              | 61  |
| SEPTEMBRE 1998.....         | 65  |
| ANNÉE 1999.....             | 69  |
| ANNÉE 2000.....             | 75  |
| ANNÉE 2001.....             | 83  |
| ANNÉE 2002.....             | 93  |
| ANNÉE 2003.....             | 103 |
| ANNÉE 2004.....             | 123 |
| ANNÉE 2005.....             | 133 |
| ANNÉE 2006.....             | 141 |
| ANNEE 2007.....             | 149 |
| ANNEE 2008.....             | 161 |
| ANNEE 2009.....             | 187 |
| ANNÉE 2010.....             | 209 |
| CONCLUSION.....             | 218 |

## **HUMOUR**

Maurice Nadeau      *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur*  
                              *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, 2<sup>e</sup> éd.*  
                              *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, tome 2*

## **MÉMOIRES**

Henri Beaudout      *Les tribulations de Bob Brumas*

## **POÉSIE**

Armande Millaire      *Si l'on s'arrêtait*  
                              *Au fil des jours*  
                              *Au gré du vent*

## **RÉCIT**

Lina Savignac      *Gens du voyage,*  
                              *une expérience de caravanning*

## **ROMAN**

Marc Fleury      *Le Spleen du carré St-Louis*

Sylvain Goulet      *L'ermite millionnaire*

Lina Savignac      *Éva, Eugénie et Marguerite*  
Lina Savignac      *Lili*  
Lina Savignac      *Charles*  
Lina Savignac      *La maison sur la grève*

## **TÉMOIGNAGE**

Francyne Nadeau      *Le cancer a donné un sens à ma vie*

## **THRILLER**

Yvan Savignac      *Le projet Panatium*  
Yvan Savignac      *La piste maudite*

Alain Trudeau      *Protocole*



Achevé d'imprimer  
en mars 2011 sur les presses de  
Transcontinental Métrolitho  
Imprimé au Canada



Native d'Edmundston au Nouveau-Brunswick, Francyne Nadeau et sa famille déménagent à Sept-Îles alors qu'elle est âgée de quatorze ans. Mariée et mère de trois enfants, elle travaille durant plusieurs années à l'hôpital de Sept-Îles puis à l'Hôtel de ville. Francyne s'installe dans la région de Chambly en 1985. Elle travaille chez Dékosol depuis plus de vingt ans. L'auteure

est grand-mère de cinq petits-enfants et habite Saint-Mathias depuis 1994. L'écriture a donné un sens à la vie de Francyne, et c'est par ce moyen qu'elle cherche à aider ceux qui souffrent. Mettre son âme à nu requiert du courage et de l'amour, et c'est en toute simplicité que Francyne nous transporte au cœur de ses émotions et de ses souffrances, mais surtout qu'elle nous transmet l'espérance et le goût de se battre pour la vie.



Elle s'appelle Francyne, mais elle pourrait être Céline, Manon ou Jocelyne... Comme beaucoup de femmes, elle a vécu plusieurs périodes difficiles dans sa vie. Elle aurait pu se laisser abattre, surtout lorsque je lui ai annoncé qu'elle souffrait d'un deuxième cancer... La montagne qu'elle avait franchie la première fois n'était qu'une étape de sa douloureuse ascension vers la santé.

C'est à cœur ouvert que Francyne nous dévoile dans ce récit ses états d'âme, ses petits et ses grands bonheurs, ses découragements, ses souffrances et ses espoirs. Comme médecin, j'ai soigné de mon mieux cette femme fragilisée par la vie. Comme lectrice, j'ai découvert que le cancer peut aussi redonner la vie.

Docteur Dominique Aubin

